8e Année. N° 14. 15 Juillet 1901.

CENTRAL LIBRARY
JUL 22 1901

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Michel Bréal	*Le Choix d'une Langue internationale*	229
Frank Harris	*Profits et Pertes*	247
Émile Haumant	*Les Moscovites d'avant 1812*	305
Docteur ***	*Notre Service de Santé*	335
Léopold Aujar	*Mousse* (2e partie)	359
François Ponsard	*Lettres à la Duchesse Decazes* (fin)	399
Julien Bregeault	*Le véritable Claude Gueux*	414
Marcelle Tinayre	*Thaïs et Sérapion au Musée Guimet*	440

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

LONDRES. — T. FISHER UNWIN. 11, Paternoster Buildings. E. C.

LIVRES NOUVEAUX

VIE EN DÉTRESSE, par **Mathilde Serao**, traduit de l'italien par **G. Hérelle.**

Ce livre est fait de deux courts romans : *Sœur Jeanne de la Croix* et *la Danseuse*. « Sœur Jeanne n'est qu'une vieille religieuse de plus en plus vieille et de plus en plus caduque depuis le commencement jusqu'à la fin de son histoire. » Madame Mathilde Serao a voulu nous peindre en ces pages une de ces âmes affligées, héroïques et misérables que nul ne remarque. C'est à une douleur profonde et secrète qu'elle a entrepris de nous intéresser, une de ces douleurs que n'ont point fait naître les emportements de la passion, et qui n'en sont pas moins dignes de pitié. On ne lira point sans émotion cette œuvre dramatique et puissante : Madame Mathilde Serao ne nous a rien donné de plus attachant et de plus accompli, et il faut nous féliciter que *Sœur Jeanne de la Croix* et *la Danseuse*, une saisissante nouvelle, nous soient révélées dans une de ces remarquables versions françaises, qui ont fait de M. G. Hérelle, non seulement l'interprète, mais un peu le collaborateur des grands romanciers italiens.

AU PAYS BLEU, par **Henri Moris.**

L'auteur nous promène en ces pages « des gorges fleuries du Loup aux défilés austères de la vallée du Var, de Vence la romaine jusqu'à l'original bourg de Touët-de-Beuil, de l'observatoire du Mont-Gros au monastère de Laghet ». Cet ouvrage n'est pas un guide, encore moins un traité d'érudition. Mais M. Henri Moris nous fait les honneurs, avec une grâce charmante, de ce pays bleu, de cette côte d'azur qu'il connaît dans tous ses recoins. Partout, à chaque page, des illustrations bien choisies évoquent aux regards du lecteur les monuments et les paysages que l'auteur décrit d'un style alerte : c'est plaisir de le suivre en ces promenades ensoleillées, au long des collines verdoyantes qu'embaument à la fois les mandarines et les roses.

LA PENSION DU SPHINX, par **Colette Yver.**

Voici un roman plein de charme et de vie. Toutes les jeunes filles peuvent le lire, rien n'y choquera les âmes les plus pures. L'intrigue est attachante et simple ; les scènes sont alertes et naturelles ; les personnages sont toujours dessinés d'un trait précis, et les moindres phrases sont d'un véritable écrivain. L'auteur a su peindre tels qu'ils sont, avec leurs qualités et leurs défauts, ces êtres charmants et presque insaisissables que sont les jeunes filles. Son observation est toujours clairvoyante ; elle est quelquefois malicieuse. Tout ce petit monde de jolies pensionnaires qui habitent la maison du Sphinx, nous est présenté avec un art exquis ; on sent que l'auteur a su regarder les âmes aussi bien que les visages. Un nouveau romancier se révèle en cette œuvre delicate et discrète.

NOUVELLES CONVERSATIONS DE GŒTHE AVEC ECKERMANN — 1897-1900.

Le lettré délicat et averti dont l'imagination a recueilli ces nouveaux entretiens de Gœthe et d'Eckermann excelle à tout comprendre, les idées, les œuvres et les hommes, et à tout exprimer en quelques mots, toujours simples, même les impressions les plus subtiles. Et c'est là un livre singulier, non point seulement une série d'études critiques, mais aussi des notes, des réflexions personnelles, des « Essais », comme l'on disait autrefois. On y parle beaucoup de littérature, un peu de politique, çà et là de morale, et, discrètement, l'auteur anonyme nous présente parfois ses interlocuteurs en quelques phrases d'une grâce toujours charmante. C'est là une œuvre d'artiste et d'écrivain, qui abonde en idées originales, en phrases bien chantantes et limpides, — qui toujours renseigne et qui fait sans cesse réfléchir.

MADAME LOUIS BONAPARTE, par **C. d'Arjuzon.**

M. C. d'Arjuzon nous avait raconté la vie de madame Louis Bonaparte au temps où elle s'appelait encore Hortense de Beauharnais. Ce volume contient l'histoire des quatre années, — 1802-1806, — depuis le mariage d'Hortense jusqu'à son départ pour la Hollande, où Louis Bonaparte allait régner. M. C. d'Arjuzon nous fait assister à la vie du nouveau ménage, aux premières querelles et à tous les graves malentendus qui s'élèvent entre les deux époux. Traitée avec bonté par Napoléon, la princesse « est le centre vers lequel convergent tous les hommages, mais aussi d'où se répand, sur toute la société, l'esprit, l'âme, la vie ». Elle essaie d'oublier le plus possible l'humeur ombrageuse de son mari ; elle donne des fêtes et des spectacles. Elle quitte la France la mort dans l'âme, et elle s'épouvante à l'idée du tête à tête qui l'attend dans un pays étranger, avec ce mari détesté. Cette étude minutieuse et vivante intéresse, émeut comme un roman.

L'ART EN SILENCE, par **Camille Mauclair.**

L'auteur a réuni en ce livre une abondante série d'études critiques et d'essais, mais il a choisi et refondu les moindres pages. Le livre est de belle unité, reflétant partout l'inspiration directrice de la préface. Il est consacré à des êtres « qui ont cultivé l'art en silence et ne se sont imposés à la foule qu'à travers lui ». M. Camille Mauclair en a connu quelques-uns : il nous dit avec émotion le sourire triste de Georges Rodenbach, la bonté souveraine de Stéphane Mallarmé. Edgar Poë, Flaubert, Félicien Rops, Puvis de Chavanne, Gustave Moreau nous sont tour à tour pieusement dépeints. Quelques vivants aussi sont étudiés en ces pages. Plus encore qu'une œuvre de critique, l'*Art en Silence* est une œuvre de recherche et de foi.

s
t
e
es
ni

n.
de
e-
ne
o-
on
rte
ter
res
qui
nté
vers
ussi
rit,
pos-
elle
e la
ante
pays
inu-
n ro-

r.
dante
il a
livre
ration
s êtres
e sont
amille
nous
corges
éphane
Rops,
ns sont
uelques
. Plus
Art en
foi.

LE CHOIX

D'UNE

LANGUE INTERNATIONALE

En apprenant que les grandes académies de l'Europe allaient envoyer des délégués à Paris pour y délibérer sur des objets d'utilité générale, on s'était un peu imaginé que le choix d'une langue commune, au moins pour les travaux scientifiques, trouverait une place dans les discussions de la savante assemblée. Nous n'avons pu encore en France nous déshabituer de ces idées qui doivent profiter au monde entier en même temps qu'à nous-mêmes. Mais cet espoir a été trompé... On n'y avait point pensé ou l'on s'y était pris trop tard. La question ne figurait pas sur le programme soumis au conclave.

Elle n'en reste pas moins à l'ordre du jour, car elle n'est pas seulement d'un intérêt permanent, elle est d'une nécessité qui deviendra de plus en plus manifeste. Les Allemands eux-mêmes, qui s'étaient faits longtemps les champions du particularisme, car la langue s'était autrefois identifiée pour eux avec le patriotisme, commencent à changer d'avis depuis qu'ils voient le russe, le tchèque, le hongrois, le roumain, et jusqu'au japonais, faire valoir l'un après l'autre leurs droits à être admis à égalité dans le concert. Faudra-t-il donc que nos enfants passent leur jeunesse à se remplir la tête de mots? Pendant que les moyens matériels de communication

se multiplient et se perfectionnent, faudra-t-il donc nous résigner à voir s'élever des clôtures pour la pensée?...

Il ne s'agit pas, — on le comprend bien, — de déposséder personne, mais d'avoir une *langue auxiliaire commune*, c'est-à-dire à côté et en sus du parler indigène et national, un commun truchement volontairement et unanimement accepté par toutes les nations civilisées du globe. Outre l'intérêt scientifique, il y a l'intérêt commercial, industriel, politique. Il y a aussi l'intérêt moral, s'il est vrai que beaucoup de préjugés et de préventions ont pour origine l'ignorance, et si les hommes de bonne volonté, par tous pays, ont besoin de s'entendre et de s'unir pour combattre les germes sans cesse renaissants, jamais anéantis, de la défiance et de la haine. C'est en ce sens, et en ce sens seulement, que se pose le problème d'une langue internationale, d'une langue universelle.

Les projets, depuis deux siècles, n'ont pas manqué. Peut-être pour un problème qui change d'aspect selon les intérêts qu'on a en vue et selon les parties de la population auxquelles on s'adresse, une solution unique et exclusive n'est-elle point possible. Nous allons examiner quelques-uns de ces projets, en tâchant d'être juste pour chacun, et en essayant pour chacun de voir dans quelles limites il est acceptable.

*
* *

En tête de tous les projets, mais à une distance si grande qu'à peine il est permis d'en parler ici, vient se placer l'idée d'une langue philosophique qui, abandonnant résolument les voies traditionnelles, essaierait de modeler les mots sur les choses et les lois de la parole sur l'agencement de la réalité. De grands esprits ont nourri une idée de ce genre : mais personne ne s'en est plus occupé que Leibniz, qui, concevant à vingt ans un plan de langue philosophique, n'a cessé d'y revenir dans le cours de sa vie, pour le rendre chaque fois plus parfait et plus abstrait. Par une analyse semblable à la décomposition des nombres en facteurs premiers, tous les concepts devaient être résolus en notions simples. A chacune de ces notions simples il suffirait d'attribuer un signe simple, pour former l'*Alphabet des pensées humaines*. Le raisonnement

opérerait avec ces signes comme fait le calcul avec les nombres : on aurait à la fois un art de juger et un art d'inventer. Ni le télescope, ni le microscope, ni l'aiguille aimantée ne peuvent, selon Leibniz, pour l'importance de la découverte, entrer en comparaison avec l'utilité qu'offrirait un tel instrument. Ce serait proprement une machine à penser. On éviterait l'ambiguïté des termes, qui ont toujours plusieurs sens dans chaque langue, le manque de synonymes exacts, qui fait que les mots de deux langues ne se correspondent jamais, la diversité des syntaxes, qui est cause qu'une phrase traduite mot à mot d'une langue dans une autre devient inintelligible et barbare. Cette langue philosophique serait accompagnée d'une écriture qui, au lieu de représenter les mots, représenterait immédiatement les choses, de manière que chaque peuple saurait la lire, même sans savoir la langue, comme c'est le cas chez nous pour les chiffres et les signes algébriques, et comme il arrive pour le chinois, dont l'écriture est lue par cinq cent millions d'hommes, quoique parlant des idiomes différents.

Ceci ne suffit point à l'esprit généralisateur de Leibniz. En 1678, il proposa de remplacer les signes simples par les nombres premiers et les signes complexes par les multiples de ces nombres. De cette façon, les fautes de raisonnement, se traduisant en fautes de calcul, se révéleraient aussitôt à l'esprit... On le voit : c'est le mathématicien, plus encore que le philosophe, qui se montre en ces imaginations ; comme on peut observer que les langues universelles ont de tout temps trouvé, et trouvent encore aujourd'hui parmi nous, chez les amis des mathématiques, leurs plus chauds adhérents [1]. Ce système peut servir de type aux autres langues du même genre, car Leibniz a eu des imitateurs, comme il avait eu des devanciers. Quel que soit le respect que méritent ces tentatives, nous ne pensons pas qu'il en puisse sortir une langue internationale. Je n'ai pas besoin d'en dire longuement les

1. Sur Leibniz on va pouvoir lire prochainement l'étude approfondie que prépare depuis plusieurs années un jeune philosophe français, M. Louis Couturat. L'Association internationale des académies vient de décider, sur la proposition de la France, qu'il serait publié une édition complète des œuvres de Leibniz, édition qui — chose singulière ! — s'est fait attendre jusqu'à ce jour.

raisons. Notre langage ordinaire doit renoncer à être une image du monde réel : il en est tout au plus une sténographie. Nous voyons, par les mots monstrueux dont nous étonnent les chimistes, à quoi aboutirait cet assemblage des concepts simples. Heureusement le langage de tous les jours n'a pas la prétention d'exprimer tout ce que nous apercevons dans les choses. Il n'opère point avec des cubes taillés à l'avance, rigides et inextensibles : c'est même pour cela qu'il peut accompagner la pensée en ses applications multiples et à travers les modifications inattendues qu'elle reçoit du temps, des événements et des hommes.

***

Laissons donc les langues philosophiques qui ne peuvent nous servir, et passons à des projets d'un caractère plus pratique.

En premier lieu, nous trouvons une idée qui n'est certes pas à mépriser, mais qu'on ne s'attendait pas à voir reparaître en ce commencement du XXe siècle, car elle nous ramènerait à un état de choses qu'on croyait appartenir au passé : ce serait de prendre comme moyen de communication pour les œuvres scientifiques, et peut-être aussi pour certains rapports internationaux, l'idiome qui avait servi à cet usage pendant toute la durée du moyen âge, — le latin. Cette idée, qu'il faut se garder de prendre à la légère, a été récemment soutenue avec force et habileté, par un éminent helléniste, secrétaire de l'Académie royale de Berlin, M. Hermann Diels.

Autrefois, un savant de France correspondait sans peine avec ses confrères d'Allemagne, car dans le monde entier on se servait de la même langue. Même les savants des divers pays pouvaient changer de place entre eux; l'on a vu plus d'une fois des Écossais enseigner sur la montagne Sainte-Geneviève, des Français aller occuper une chaire à Heidelberg. Ces maîtres pouvaient s'imaginer qu'ils n'avaient pas changé d'auditoire. Ce sont les langues modernes, dit M. Diels, les langues dites « nationales », qui ont modifié cet état de choses : nous avons des barrières et des douanes là où jadis était pratiqué le libre-échange. Est-ce un progrès? On en peut douter. Nous avons

peut-être un peu légèrement renoncé à un bien dont nous commençons à sentir l'absence, et que nous regretterons de plus en plus.

Ainsi s'exprime M. Diels, qui, je dois le dire, parle en son privé nom, car ces idées sont un peu nouvelles pour ses compatriotes, encore grandement occupés de leur propre « langue nationale ». Il ajoute que, bien entendu, on ne songerait pas à rétablir le latin de Cicéron ou de Tite-Live, mais un latin d'usage commode et facile, comme celui qui, au moyen âge, régnait dans les écoles, dans les chancelleries, dans les tribunaux, un latin comme l'Église en a conservé l'usage, et comme il servait encore, il n'y a pas si longtemps, à Linné et à Gauss. Ce latin-là se retrouverait sans peine : on lui permettrait les néologismes nécessaires, on le laisserait libre de reproduire jusqu'à un certain point le mouvement de la phrase moderne. Ce projet a été pris si fortement au sérieux, qu'à Berlin, dans certains quartiers de la ville, des cours de ce latin facile *(Volkslatein)* ont été institués à l'usage des commerçants et des industriels ; cours ayant, en outre, cet avantage de combler la lacune qui, en Allemagne comme en France, existe entre les deux degrés d'instruction, primaire et secondaire.

Je suis loin de désapprouver cette idée. Si elle rencontrait faveur chez nous, elle pourrait donner au latin un mérite d'actualité qui ne lui serait pas inutile. Je suis d'ailleurs porté à croire que ce latin, saturé de termes modernes, ou de mots anciens avec des significations nouvelles, plié à une syntaxe plus analytique, ne tarderait pas à ressembler beaucoup à du français. Nous n'avons donc aucune raison de nous y opposer.

Comment se fait-il cependant qu'un tel projet ne provoque qu'une adhésion hésitante? C'est qu'on a le sentiment d'un retour en arrière, chose toujours peu engageante. On peut craindre que les mêmes motifs qui ont fait que le latin a été délaissé, amèneraient bientôt un nouvel et définitif abandon. L'exemple des savants du moyen âge n'est qu'à moitié probant, car le latin n'était pas pour eux « une langue auxiliaire » : c'était la langue même de leur science, en dehors de laquelle ils auraient été fort empêchés d'enseigner. Chez les modernes, au contraire, la langue latine sera toujours une sœur cadette,

apprise avec effort, sue imparfaitement, et ne permettant jamais à la pensée cette clarté complète, ce plein jour qui satisfait le chercheur et qui convainc l'auditeur. Cependant, pour les nations dont la vie littéraire est encore récente et dont la langue est peu répandue au dehors, le latin est un très honorable moyen de diffusion qu'il ne faut pas déprécier et qui, longtemps encore, surtout dans les sciences exactes, peut servir à maintenir les rapports parmi les hommes voués aux mêmes recherches.

Pour le langage parlé, nous lui croyons peu d'avenir. L'effort intellectuel pour jeter la pensée dans ce moule sera toujours un obstacle. En France, nous avons de plus un souvenir capable d'intimider les plus hardis : certaines scènes de Molière sont trop présentes à nos mémoires.

Au reste, je ne crois pas me tromper en soupçonnant que cette faveur inattendue rencontrée par le latin repose moins sur une sympathie spontanée que sur l'éloignement inspiré par d'autres solutions que l'avenir laisse entrevoir.

***

Puisqu'une langue morte ne saurait convenir, faut-il nous adresser à quelqu'une des langues présentement parlées dans le monde? C'est ici que l'embarras du choix va commencer.

La diversité des langues n'est pas un fait nouveau en Europe : ce qui est nouveau, c'est la pleine conscience qu'en ont les peuples, c'est l'opinion qu'ils s'en font et le prix qu'ils y attachent. Il y a eu un temps où les nations, nullement jalouses du douteux privilège de ne point s'entendre avec leurs voisins, cherchaient les moyens d'échapper à cette gêne. On tournait naturellement les yeux vers les grands centres de culture. Dans l'antiquité, sans violence ni contrainte, par le seul ascendant d'une culture supérieure, Athènes et Rome avaient fini par enseigner leur langue au reste du monde civilisé. Dans toute la littérature ancienne, il n'est pas possible de découvrir une plainte ou un regret à ce sujet. L'Égypte était devenue comme une Grèce plus spacieuse, plus riche et mieux administrée. La Gaule envoyait ses orateurs au Sénat romain. L'Afrique donnait saint Augustin aux lettres chré-

tiennes. Qui se serait avisé de défendre la cause du berbère ou du ligure ? En ceci les nations anciennes avaient une idée plus saine et plus élevée des choses. A quoi donc ont servi le christianisme, la philosophie, le progrès des mœurs ? Comment se fait-il que l'académicien dont nous citions plus haut la brochure, ait pu dire que pour un peuple, écrire dans une autre langue que la sienne, c'est reconnaître l'hégémonie d'une nation étrangère ?... S'il est vrai que les études de philologie sont pour quelque chose dans ce nouvel esprit, il faut avouer qu'elles ont fait au monde un présent de valeur contestable. Mais je ne le crois pas : il en faut accuser les guerres de la Révolution et de l'Empire, le gouvernement populaire installé chez des peuples qui n'étaient pas mûrs pour le pratiquer et le comprendre, et surtout la contagion de l'exemple.

Mais encore une fois, il ne s'agit de rien prendre à personne : ce qui est en discussion, c'est le choix d'une langue auxiliaire, accompagnant la langue de tous les jours comme un idiome de rechange.

Voyons les titres que peuvent faire valoir quelques-unes des nations de l'Europe.

Si nous ne considérions que le nombre, le russe devrait venir en première ligne : il a pour lui ses cent seize millions d'âmes, population immense qui croît tous les jours, et dont la langue, sans grandes différences dialectales, a déjà produit des chefs-d'œuvre. Mais cette langue est difficile à prononcer, elle est d'une grammaire compliquée, elle a une littérature relativement jeune. Ajoutons que le russe n'élève aucune prétention à être choisi.

L'italien emporterait certainement la palme s'il s'agissait de donner un prix de beauté : qui n'accueillerait avec joie le plus doux des parlers humains ? En tout ce qui suivra, nous ne le séparons pas du français : ce que nous disons de l'un des deux idiomes est vrai aussi pour l'autre.

L'allemand aime à se donner à lui-même le nom de *Weltsprache*, et il l'est devenu en effet par le génie de ses poètes de ses philosophes, de ses savants, comme par l'étendue et l'activité de son commerce. A-t-il aussi des titres pour devenir le moyen de communication que nous cherchons ? Il faudrait d'abord pour cela qu'il fût moins jaloux de se diffé-

rencier. Non seulement il a gardé une écriture que les autres peuples, depuis le XVIe siècle, ont successivement répudiée, mais il aime les occasions de se singulariser en nationalisant les termes exotiques, en traduisant les mots scientifiques et techniques qui ont cours par tous pays. Ce point est peu de chose en lui-même, mais il indique une tendance qui ne va pas avec le rôle de truchement international. Il y a des objections plus graves : la construction de l'allemand est enveloppée et savante, sa grammaire est chargée d'un lourd héritage de désinences et de flexions, ses composés d'une croissance indéfinie sont difficiles à démêler. Par la valeur de ses penseurs et de ses écrivains, l'allemand est devenu indispensable à tout homme d'étude, mais il est trop resté chez lui en sa lente croissance, il lui a manqué quelques-uns de ces accidents qui, en jetant un idiome hors des voies habituelles, lui font ajouter de nouvelles qualités aux qualités natives et lui donnent cet esprit cosmopolite qui répugne précisément à l'Allemagne contemporaine.

*
* *

Il nous reste deux langues : le français et l'anglais. Mais avant d'en parler, qu'il me soit permis de m'interrompre un instant.

A certains de mes lecteurs, il peut sembler qu'il y a là, pour la langue qui aura été choisie, en même temps qu'une distinction flatteuse, un avantage précieux. C'est une opinion qui ne doit pas être acceptée sans restriction. Supposons un instant que la langue élue soit le français. Nous y gagnons sans doute d'être dispensés d'un effort auquel seront astreints les autres peuples : mais cette dispense risque de devenir une prime à l'ignorance, un encouragement à des défauts qu'on nous a déjà assez reprochés. Ce n'est pas une chose indifférente, d'avoir à son service deux ou trois langues, de percevoir les échos de la voix de deux ou trois peuples, ou bien d'être borné aux seuls renseignements souvent trompeurs, aux seules suggestions souvent partiales qui nous viennent de nous-mêmes. Médiocre et dangereux cadeau, celui qui ferait que les étrangers verraient chez nous et que nous ne verrions pas chez eux !

A ce scrupule, je ne peux m'empêcher d'en joindre un autre, qu'on trouvera peut-être de nature bien spéciale, mais que je ne peux m'empêcher d'exprimer, parce que je le crois vrai et fondé.

Ce n'est pas sans quelque inquiétude que je verrais tant de peuples étrangers se livrer, soit de vive voix, soit par écrit, à la manipulation de la langue française. Qui sait les déboires que cela lui réserve? On trouve déjà notre orthographe trop difficile : bientôt ce sera le tour du vocabulaire, de la grammaire, de la syntaxe. Même ceux qui, de la meilleure foi du monde, voudront traiter notre langue avec les égards convenables, apporteront un génie différent, les habitudes d'une autre patrie intellectuelle. Les hellénistes font la distinction du grec pur, parlé jusqu'à Alexandre, et de la *koinê* ou langue commune qui lui a succédé. Il est à craindre que nous ne voyions une *koinê*, mais autrement trouble, autrement mélangée d'éléments hétérogènes, car elle nous viendrait de gens pénétrés de leur importance et plus disposés à donner des leçons qu'à en recevoir.

Ceci dit, et ces justes réserves une fois exprimées, reprenons notre examen.

L'anglais ayant beaucoup erré sur les chemins de la vie, y a laissé tout l'excédent de son bagage grammatical. Il est devenu le plus rapide et le plus sans-gêne des idiomes. Il surpasse même à certains égards toutes les simplifications imaginées par les inventeurs de langues artificielles. Avec l'anglais, il n'est plus question du genre des noms, ni de l'accord des adjectifs. Il n'y a plus de conjugaisons, puisqu'à la rigueur un seul verbe suffit à tout. Il déploie une audace de construction et une liberté dans la formation des mots qu'on ne retrouve au même degré nulle part ailleurs. Puisant ses mots indifféremment dans le stock germanique et latin, il est en rapport également familier avec ces deux groupes de langues. Le seul point faible, c'est son orthographe, cette orthographe qui fait rimer richement *creature* avec *preacher*, et qui, bien autrement que la nôtre, déconcerte l'oreille et déroute les prévisions.

M. Diels reproche à la langue anglaise de n'être pas belle

(Schön ist sie nicht). Je le trouve difficile... Qu'appelle-t-on beau ? Est-ce une accumulation de désinences ? Est-ce l'enchevêtrement des phrases, amenant, pour finir, la pénible liquidation des prépositions et des verbes auxiliaires ? Nous croyons que, pour une langue, la beauté c'est d'enfermer sous le moindre volume le plus de force utile, je veux dire le plus de signification possible. L'élément où elle se meut, c'est le temps, et non l'espace : il lui faut la célérité et la puissance, plutôt que le poids des matériaux et la large dimension des formes.

Si l'on ajoute à cela que l'anglais est dès à présent la langue officielle de cent vingt millions d'hommes, sans parler des pays tributaires, on conviendra qu'il a de grandes chances d'emporter le prix dans ce steeple-chase.

Mis en regard, les avantages du français paraissent minces. N'oublions pas, cependant, que, s'il s'agit de compter les clients de la France, les colons noirs et jaunes, nous pouvons dès à présent mettre en ligne un nombre d'âmes fort respectable. Mais le français a d'autres titres, et ce n'est pas seulement par des chiffres que se résout une question de ce genre.

En premier lieu, une sorte de possession d'état qui fait que toutes les nations civilisées considèrent le français comme entrant dans l'instruction d'un homme bien élevé. Quoi qu'en disent quelques esprits prévenus, cette primauté subsiste toujours : on l'a bien vu récemment, quand une pièce de théâtre essentiellement française par le sujet comme par le style, s'est trouvée en quelques mois naturalisée sur toutes les scènes d'Europe et d'Amérique. Combien ce courant de sympathie serait encore plus grand si, aux folies de notre politique, n'étaient venues se joindre les imprudences de nos écrivains ! Mais, malgré tout, c'est encore de Paris que viennent les idées générales et les initiatives généreuses, comme c'est dans la langue française qu'ont été, selon l'expression de Renan, monnayées les maximes appelées à renouveler le monde.

Si l'on cherche les raisons de cette persistante influence, je crois qu'il faut en rapporter une large part à la langue elle-même. On a souvent célébré les qualités de cette langue,

on en a vanté la clarté, la logique, mais sans toujours voir jusqu'où il convient d'en faire remonter le mérite. Le français enferme en lui-même, comme une sorte d'armature flexible et solide, la syntaxe latine, que nos écrivains du XVIe et du XVIIe siècle ont encore raffermie et resserrée. Cette syntaxe elle-même n'est pas l'œuvre propre des Latins : elle a été imitée de la langue grecque, laquelle, pendant des siècles, avait été façonnée par les philosophes, à commencer par Aristote, « écrivain sévère, d'une diction quasi géométrique ». Hors de cette discipline, il y a eu des langues riches, imagées, poétiques, énergiques ; mais d'où vient que quand on a voulu, entre peuples civilisés, libeller des conditions, dissiper des équivoques, poser des principes, on est toujours revenu au français ? Nos aïeux ont si bien fait, qu'une phrase française, régulièrement construite, ne peut avoir deux sens. Elle ne peut même être obscure sans cesser d'être grammaticale. Le galimatias ne nous est pas interdit ; mais il faut sortir de la langue. Ce qui ne veut pas dire que la parfaite clarté ne soit possible ailleurs : les autres langues, tout comme le français, ont grandi à l'école du latin ; mais, comme nous les avons précédées, on nous ressemble davantage quand on se rapproche du modèle antique.

*
* *

Je vais maintenant parler d'un projet aussi simple que judicieux, n'émanant pas d'un professeur ni d'un linguiste, mais d'un ancien commerçant, et qui, s'il était adopté, serait la vraie solution, sans compter qu'il allégerait les programmes d'instruction qu'en tout pays subit la jeunesse[1].

Il s'agirait d'obtenir, entre la France, l'Angleterre et les États-Unis d'Amérique, la conclusion d'un traité, non pas politique ou commercial, mais linguistique. En vertu de ce traité, l'anglais et le français seraient désormais associés de façon officielle dans l'enseignement des trois pays. L'anglais serait obligatoirement enseigné en France, le français en

1. *Une nouvelle solution de la question de la langue universelle* (par M. Paul Chappellier). Au secrétariat de la Société pour la propagation des langues étrangères, 28, rue Serpente.

Angleterre et dans l'Amérique du Nord : non pas seulement dans les universités et les collèges, mais dans certaines écoles primaires des grandes villes. L'effet d'une telle convention ne tarderait pas à se faire sentir. Les deux langues ainsi désignées pour être le moyen de communication entre cent quatre-vingt millions d'hommes, acquerraient du coup une sorte de prépondérance. En ce qui concerne l'acquisition de l'anglais, les peuples de l'Europe septentrionale n'auraient pas un grand effort à faire, ni les peuples du midi de l'Europe et les nations de l'Amérique méridionale à l'égard du français. On créerait ainsi un courant d'une force irrésistible, qui finirait par s'imposer à tous.

Un traité de ce genre n'a rien de chimérique. N'en avons-nous pas vu conclure de pareils pour l'union postale, pour la croix de Genève?

Il est vrai que l'Allemagne se trouve en dehors de cette combinaison. « Évidemment, dit l'auteur du projet, M. Paul Chappellier, l'Allemagne, comme corps de nation, verra d'un mauvais œil cette convention franco-anglo-américaine. Mais sur le nombre des Allemands que la convention intéresse, la moitié environ connaît déjà ou le français ou l'anglais, ou les deux langues ; chez l'autre moitié, le froissement national s'effacera devant l'intérêt commercial, quand on saura qu'en apprenant soit le français, soit l'anglais, on pourra s'entendre, non seulement avec tous les Français, les Anglais et les Américains du Nord, mais encore avec tous ceux des étrangers qui, subissant l'influence de cette coalition, auront appris l'une de ces deux langues. »

On peut croire, en effet, que les Allemands, réalistes comme ils le sont devenus, feront passer les avantages sérieux avant la satisfaction d'amour-propre. Nous avons, à ce sujet, le témoignage d'un professeur de Leipzig, aussi instruit que patriote. « En ma qualité d'Allemand, écrit-il, j'aimerais bien voir ma langue maternelle admise à l'honneur de partager l'empire du monde... Mais en me plaçant à un point de vue objectif, et en tenant compte de la réalité des choses, je suis bien obligé d'avouer que les chances du français combiné avec l'anglais sont infiniment plus grandes... D'ailleurs, j'ai trop de confiance en la vitalité du peuple allemand pour avoir

peur d'une coalition linguistique entre la France et l'Angleterre. »

Les difficultés qu'on éprouvera au début iront toujours diminuant, à mesure que la connaissance des deux langues deviendra chose plus générale.

Cette solution, qui n'est point irréprochable, puisqu'elle ne fait point la part du monde slave, ni des Grecs, ni des Orientaux, aurait cependant cet immense avantage, si elle est adoptée à temps, de prévenir le moment où de nouveaux concurrents viendront réclamer leur place. C'est aux nations les plus vieilles, s'appuyant sur les civilisations les plus anciennes, de prendre les devants et de prévenir l'heure de l'universelle compétition.

***

Nous n'avons pas encore fini. Et même il nous reste à examiner la solution qui est présentée avec le plus d'ardeur par les apôtres les plus convaincus, celle d'une langue artificielle.

Au seul nom de *langue artificielle,* je le sais, les esprits entrent en défiance. Vouloir reproduire l'œuvre de la nature, quelle illusion, quelle chimère!... Les mots *d'organique, d'instinctif*, de *spontané*, se présentent à chacun. On rappelle l'homunculus sorti des fourneaux de Wagner. Qu'on nous permette de ne pas partager ces dédains. En un temps où la chimie reproduit les corps que nous trouvons dans la nature, pourquoi l'industrie humaine ne parviendrait-elle pas à imiter les langues, qui, après tout, sont l'œuvre de l'homme? Admettons, tant que vous voudrez, que c'est l'œuvre des ignorants et des simples ; encore sont-ce des hommes faits comme nous! La seule supériorité qu'on doive reconnaître aux langues dites naturelles, c'est qu'elles ont été l'œuvre de millions d'hommes et de centaines de générations : elles ont, en outre, l'avantage de s'imposer à nous de tout le poids du fait acquis. Mais tout cela ne doit pas nous incliner devant elles d'un respect superstitieux, ni nous faire tenir pour impossible l'idée de les reproduire en quelque partie. L'homme a réussi en des entreprises plus ardues.

Toutes les sciences ont des applications pratiques. Pourquoi la linguistique n'en aurait-elle pas? Il n'est pas nécessaire, sans doute, que l'homme de science se fasse industriel : mais il ne doit pas décourager les industriels. L'astronomie a guidé les matelots, la chimie a donné naissance à des métaux, à des gaz, à des huiles essentielles : nous n'avons pas le droit de détourner les yeux, si des esprits pratiques se jugeant suffisamment éclairés par la comparaison des langues et, prenant entre divers systèmes celui qui leur paraît le plus commode, essaient de créer un nouveau moyen d'échange[1].

A vrai dire, le mot de *langue artificielle* est une sorte de tautologie, car il y a de l'art dans la langue la plus grossière : et la preuve, c'est qu'à chacun de nous il nous a fallu apprendre notre langue maternelle. Il n'y aurait de langue absolument naturelle que celle des cris instinctivement proférés : encore ne tarderaient-ils pas à être reproduits par volonté et à dessein.

Les langues naturelles sont-elles donc si parfaites? Pour celui qui les considère d'un œil sans préjugé, elles ne tardent pas à se montrer dans leur imperfection native. On en découvre alors les doubles emplois et les lacunes, les incohérences et les contradictions, les distinctions mal imaginées et les confusions enfantines. L'habitude seule nous cache ces défauts : nous ne sentons pas la gaucherie de l'instrument parce que nous n'en avons jamais eu à manier de meilleur.

Les inventeurs ne font pas autre chose que ce qu'ont toujours fait les hommes, quand, pressés par la nécessité, ils se sont arrangé entre eux un commun langage. Cela s'appelle le *sabir* ou la *lingua franca* dans les ports de la Méditerranée, l'*anglais pigeon* dans les mers de Chine[2]. Pourquoi, à tête reposée, et en s'aidant de la connaissance des idiomes les plus civilisés, n'arriverait-on pas à faire mieux? Aux fantaisies bizarres, à la liberté du barbarisme, à l'ignorance qui

1. Nous ne faisons que répéter ici ce qu'a dit, le premier, M. Hugo Schuchardt, le savant professeur autrichien, qui n'a jamais partagé, en fait de linguistique, le mysticisme à la mode.

2. *Sabir* est une forme provençale de notre verbe *savoir*. Dans *pigeon* il faut voir, dit-on, une altération de l'anglais *business*.

s'encombre d'un bagage inutile, ce sera substituer la science qui simplifie, la raison qui élague, le goût qui ordonne.

Nous ne sommes donc ni avec les mystiques qui prennent le langage pour une révélation d'en haut, ni avec ces déterministes d'une espèce à part, qui croient qu'il s'agit d'un attribut congénital, comme l'ouverture de l'angle facial ou la couleur de la peau. Avec le langage commence le règne de la liberté.

Et ce qui doit, en outre, assurer à ces tentatives notre sympathie, c'est que le point de départ en est un esprit de généreuse et chrétienne humanité, d'autant plus digne de respect qu'il se fait plus rare. Pendant que d'autres ont imaginé de faire de la diversité du langage un instrument de discorde et une épée de combat, ils sont inspirés par un espoir d'union et un désir de fraternité. Pour partager toutes leurs espérances, nous avons trop vu que la similitude et même l'identité du langage n'est pas un préservatif contre la jalousie ni la haine : nous savons que ce n'est pas la diversité du son de la parole, mais l'opposition des intérêts qui met aux prises les nations, comme elle divise l'âme des peuples et désunit les familles. Mais, à côté des théoriciens de la guerre des langues et des races, à côté de ces fanatiques et de ces sophistes, on est heureux d'entendre quelques hommes qui ont conservé, les uns l'esprit de l'Evangile, les autres celui de la généreuse philosophie de nos pères.

*
* *

Voyons donc, sans juger tel ou tel projet en particulier, quelles sont les conditions générales du problème.

Il s'agit d'abord de se procurer la matière première, ce qui n'est pas aisé, car l'homme a perdu l'habitude de créer des mots, ou, pour parler plus exactement, il ne l'a jamais eue, puisque nos premiers vocables n'ont été probablement autre chose que la transformation graduelle de nos premiers cris. Les inventeurs, moitié pour faciliter leur tâche, moitié pour la faire accepter plus aisément, puisent dans le matériel linguistique existant. L'abbé Schleyer, l'auteur du volapük, recourait de préférence à l'allemand. Le père de l'espéranto,

le docteur Zamenhof, de Varsovie, mélange le français et l'espagnol. C'est aux langues romanes que s'adressent également le médecin Liptay, le docteur Rosa, M. Jules Lott, auteurs chacun d'un projet de langue internationale. Le subtil inventeur de la *langue bleue*[1], qui assure avoir créé les mots d'abord, et y avoir ensuite insufflé un sens, n'a cependant pas fait autrement, car il est aisé de reconnaître les modèles qui, peut-être à son insu, ont dirigé la plupart de ses choix.

Ce sont donc les idiomes existants qui, en se mêlant, fournissent l'étoffe de la langue nouvelle. Il ne faut pas faire les dédaigneux ; si nos yeux, par un subit accroissement de force, pouvaient en un instant voir de quoi est faite la langue de Racine et de Pascal, ils apercevraient un amalgame tout pareil.

Vient ensuite une seconde difficulté : la grammaire. C'est par la simplicité de sa grammaire que doit se recommander la langue artificielle. S'affranchissant des vieux cadres, elle doit supprimer les exceptions, renoncer à l'inutile variété des conjugaisons, n'avoir qu'un seul type pour chaque classe de mots. Mais d'un autre côté, elle aura plus de chances de se faire accepter, si elle nous présente une image des grammaires que nous connaissons et que nous pratiquons. En ceci, l'espéranto a eu un juste sentiment de la réalité[2]. Renonçant à mélanger le latin avec le germanique, sinon par quelques mots jetés comme amorce, il a essayé de créer un nouveau type roman, qui est comme une esquisse à la fois du français, de l'italien et de l'espagnol. L'harmonie ne pouvait manquer à cette langue, non plus que la transparence. *Simpla, fleksebla, belsona, vere internacia en sioj elementoj*, on est tout étonné de la comprendre sans l'avoir apprise. Si ce n'est pas la langue universelle cherchée, c'est du moins pour notre Europe voyageuse, un commode truchement en cas de besoin. Le Touring-Club, en instituant des cours d'espéranto, a montré qu'il avait une saine appréciation des choses.

L'auteur de la langue bleue[3] a d'autres visées. Il veut que

1. M. Léon Bollack.

2. Ainsi nommé parce que l'inventeur avait d'abord signé : *Doktoro Esperanto*, (le docteur espérant). Le nom est resté à la langue.

3. J'avais d'abord cru que cette langue était ainsi nommée par allusion à la « langue verte ». Mais il n'en est rien : elle est ainsi appelée d'après le firmament, qui étend sa voûte au-dessus de toute l'humanité.

son idiome serve aux relations commerciales. Il compose son langage de telle façon qu'à première vue, d'après la seule inspection des mots, on en distingue la nature grammaticale, ainsi que le rôle qu'ils jouent dans la phrase. Avec une douzaine de règles et un dictionnaire, chacun est apte à comprendre et à écrire cette langue. La parler sera plus difficile, car il faudra d'abord modifier les habitudes d'esprit que nous avons contractées depuis l'enfance.

L'observation montre que toutes les facultés de raisonnement et de mémoire étant déjà affaiblies, l'homme reste encore assez maître de ses souvenirs pour énoncer un fait, exprimer un désir, donner un ordre. La charpente grammaticale subsiste dans l'esprit. Le langage, fidèle compagnon de l'intelligence et son constant interprète, accompagne ordinairement celle-ci jusqu'à sa dernière lueur. Nous devons donc avertir les inventeurs de ne pas trop dérouter les démarches habituelles de notre pensée. La grammaire de la langue bleue modifie les verbes et les noms par des voyelles ajoutées au commencement : *ilov*, aimer avec idolâtrie ; *elov*, avec passion ; *olov*, modérément ; *alov*, pas du tout. C'est ce que l'auteur appelle « la règle de la marguerite ». Le nom est joli : mais le procédé, emprunté à la nomenclature chimique, est d'application délicate. Qui voudrait doser ainsi son langage ?

Il me reste à dire le danger qui menace tous ces projets. Pour maintenir ce qui aura été une fois adopté, pour préserver cette langue artificielle du sort commun à toutes les langues, qui est de se modifier avec le temps et de se diversifier, quelle sera l'autorité reconnue de tous, quelle sera la norme incontestée ! Des mots nouveaux devront être créés : quelle académie les fera accepter ? Les changements de prononciation seront d'autant plus probables qu'un plus grand nombre de peuples aura part à ce parler commun. Comme pour le mètre international, gardera-t-on en quelque endroit, comme en un inviolable asile, les témoins de la prononciation primitive ?...

Mais encore une fois, nous ne voulons décourager aucune initiative, ni repousser aucune idée. Si l'entreprise est difficile, elle est encore plus désirable. L'année dernière, nous avons vu des ouvriers étrangers à qui la libéralité d'un patron avait fourni les moyens de visiter notre Exposition : mais ces

ouvriers, tout en exprimant leur reconnaissance, se plaignaient de ne pouvoir tirer du voyage tout le profit qu'ils auraient voulu. Sans doute on leur donnait des explications; mais ils auraient voulu parler, ils auraient voulu poser des questions eux-mêmes. Ils n'osaient se servir de nos idiomes compliqués, où la moindre faute choque l'interlocuteur et provoque le sourire : une langue conventionnelle est comme un terrain d'essai où les erreurs ne comptent pas, et où toute la grammaire est ramenée à deux choses sans plus : comprendre, être compris...

Nous sommes au bout de notre voyage de circumnavigation linguistique. Si les projets diffèrent entre eux, le but est le même, et les mobiles sont également dignes de sympathie. Sans être obligé de croire que l'unité de langue aurait pour conséquence l'unité de volonté, on doit désirer la disparition d'un obstacle qui entrave notre liberté, complique nos rapports, captive notre esprit, et fait partie de ce pesant lot du passé qu'on appelle avec raison la fatalité historique. Parmi les projets que nous avons passés en revue, s'il faut dire celui qui nous paraît mériter l'attention des hommes d'État, c'est le projet qui, en associant d'une façon générale et permanente, le français et l'anglais, créerait un tel centre d'attraction, qu'aucun peuple civilisé du globe ne pourrait en décliner la bienfaisante influence.

MICHEL BRÉAL

PUBLICATIONS NOUVELLES

DE LA

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

Boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

Napoléon : La Dernière Phase, par Lord Rosebery. — Ouvrage traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur, par M. Augustin Filon. — Un volume in-16, broché, 3 fr. 50

Le volume de Lord Rosebery, intitulé « **Napoléon : la Dernière Phase** », est un des livres les plus considérables qui nous soient depuis longtemps venus d'Outre-Manche.

Le sujet — Napoléon à Sainte-Hélène — est un des plus fascinants qu'on puisse nous offrir.

Un ancien premier ministre de la reine Victoria jugeant avec la plus grande sévérité la conduite de l'Angleterre vis-à-vis de l'Aigle abattu, voilà un événement imprévu et bien digne d'émouvoir tous les cœurs français où vibre encore le souvenir de l'épopée napoléonienne.

Avec une science profonde, une documentation qui ne laisse rien échapper, une clairvoyance et une netteté admirables, une incomparable puissance d'évocation surtout, lord Rosebery nous retrace les dernières années de l'Empereur, enfermé dans son île, cloué et torturé sur son rocher comme un moderne Prométhée.

Il nous démontre que, pour avoir la vraie psychologie de Napoléon, c'est à Sainte-Hélène qu'il faut le considérer et l'étudier : là, entre ses vils geôliers et ses serviteurs pointilleux ou jaloux, l'ex-souverain si absolu, le général jadis si autoritaire et violent nous apparaît sous un jour absolument nouveau; nous voyons surgir un Napoléon jusqu'alors inconnu, délicieux de bonhomie, d'une exquise douceur et d'une sénérité angélique.

Le sujet traité, aussi bien que le grand talent et la haute personnalité de l'auteur, font de ce livre une œuvre de premier ordre, et ce livre produira en France, dans toutes les classes de lecteurs, une profonde sensation.

Saint François d'Assise et la Légende des trois Compagnons, par M. Arvède Barine. — Un vol. in-16, broché, 3 fr. 50

Dans un moment où la question religieuse recommence à primer toutes les autres, il est du plus haut intérêt de connaître l'homme extraordinaire dont la figure charmante domine l'histoire du catholicisme au XIIIe siècle.

Alors, comme aujourd'hui, un grave malentendu était en train de s'établir entre l'Église catholique et les classes pauvres et souffrantes de la chrétienté. François d'Assise le voyait et en discernait les causes. Il entreprit de réconcilier les pasteurs avec leurs troupeaux, et ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est qu'il y réussit en répandant dans les foules toutes sortes d'idées qui étaient révolutionnaires pour son temps, et qui le sont même encore dans le nôtre.

M. Arvède Barine a profité des travaux antérieurs pour tracer un portrait, plein de vie et de tendresse, de saint François d'Assise, et un tableau d'ensemble de l'action prodigieuse qu'il a exercée sur le monde.

Il a placé à la suite de son travail l'une des plus exquises productions du moyen âge, une biographie du saint par trois de ses moines les plus familiers. On a ainsi le point de vue du XIIIe siècle à côté du point de vue du XXe siècle.

L'Affaire du Collier, par M. Frantz Funck-Brentano, d'après de nouveaux documents recueillis en partie par A. Bégis. — Un volume in-16, contenant 12 planches hors texte, broché, 3 fr. 50

Renouveler un sujet comme celui du « Collier de la Reine » et donner la solution définitive semblait chose difficile. M. Funck-Brentano y est parvenu grâce à l'extrême abondance des documents qu'il a pu recueillir.

C'est sous la forme d'un récit vif et attachant comme un roman, que l'auteur a su présenter l'**Affaire du Collier**, en maintenant une méthode rigoureusement historique qui lui a déjà valu le succès, loin d'être épuisé, des *Légendes de la Bastille* et du *Drame des Poisons*.

Le cardinal de Rohan élégant et sympathique, Marie-Antoinette gracieuse et touchante et sur laquelle s'acharne la fatalité, Jeanne de Valois effrayante d'audace et d'inconscience, et la jolie petite baronne d'Oliva, tête de linotte et cœur facile, et Cagliostro bouffon grandiose, par moments prophète de génie, tous les personnages mis en scène concourent à fournir les éléments d'un récit passionnant.

Une fois de plus le lecteur constate que la vérité peut être plus dramatique que le drame le mieux agencé.

L'illustration, d'un caractère rigoureusement documentaire, augmente encore l'intérêt de ce volume.

Conteurs Florentins du Moyen âge, par M. Émile Gebhart, membre de l'Institut. — Un volume in-16, broché, 3 fr. 50

M. Émile Gebhart montre, dans cet ouvrage, comme le revers de son *Italie mystique*, l'Italie des conteurs c'est-à-dire les passions et les travers, les fourberies,

les violences, les sensualités, les joyeusetés populaires, les rêves tragiques, le goût des aventures lointaines et romanesques qui furent, au quatorzième siècle, parmi les dons originaux de l'âme italienne, aussi bien que l'ascétisme et la tendresse des grands chrétiens du treizième.

Ces vieux conteurs florentins, le scribe anonyme du *Novellino*, l'honnête notaire Francesco de Barbarino, le lumineux Boccace, et Sacchetti, le compère bourgeois aux histoires si vivantes et d'une saveur si populaire, sont les témoins ironiques, parfois pathétiques, d'un pays et d'un temps auxquels l'allégresse et l'ingéniosité de l'esprit ont permis d'endurer les pires misères.

Leur compagnie, si elle n'est pas toujours édifiante, est au moins consolante.

Études Anglaises, par M. André Chevrillon. — *La Peinture anglaise. — Les États-Unis et la vie américaine. — La Nature dans la poésie de Shelley. — Rudyard Kipling. — L'Opinion anglaise et la Guerre du Transvaal.* — Un vol. in-16, br., 3 fr. 50

Ce recueil d'essais, que publie M. Chevrillon, porte sur divers aspects de l'âme anglaise.

L'étude sur Shelley et celle sur Burne Jones montrent, chez deux tempéraments différents qui s'expriment à des époques différentes, la même ferveur d'idéalisme — idéalisme jeune, enthousiaste et passionné chez le poète qui chante au début du XIXe siècle — mystérieux, mélancolique et recueilli chez le peintre dont les figures, au crépuscule de ce même siècle, semblent ne plus regarder que le vide, d'un œil chargé de nostalgies et de regrets.

L'étude sur Kipling s'attache au côté volontaire et combattant de l'âme anglaise, à son sens du réel, essaye de montrer comment ce sens de la réalité positive peut s'allier à la plus puissante faculté visionnaire.

Une étude sur l'*Opinion anglaise et la Guerre du Transvaal* montre l'effet sur l'esprit anglais de l'œuvre de Kipling et tâche d'expliquer la genèse et le mécanisme de l'illusion par laquelle l'Angleterre s'obstine dans cette guerre.

Enfin un essai sur la *Vie américaine* tente de définir la variation que subit l'âme anglo-saxonne dans les circonstances très spéciales qui l'entourent aux États-Unis.

(*Bibliothèque variée*, 1re série).

*
* *

L'Isthme et le Canal de Suez. Historique. — Etat actuel, par M. J. Charles-Roux, ancien Député. — Deux volumes grand in-8°, contenant 5 planches, 12 cartes ou plans hors texte et 268 gravures, brochés, 20 fr.

Français — tous ceux qui s'intéressent, soit à l'histoire de leur pays (et plus particulièrement à cette histoire économique dont l'importance grandit chaque jour), soit à toutes les grandes choses accomplies par ceux de leur nation — étrangers — fils des nations commerçantes dont les pavillons flottent sur les mers — liront avec plaisir et avec un égal profit l'ouvrage que vient de consacrer à l'isthme et au canal de Suez, M. J. Charles-Roux.

Le premier volume est une œuvre historique dont on aura vite apprécié et la documentation abondante et sûre, et les aperçus nouveaux, et la clarté limpide. Quant à sa matière, elle s'étend sur trente siècles; mise au point de la question si controversée des antiques canaux; les relations de Lyon et de Marseille avec l'Égypte, dès le début du Moyen âge, les « dessous commerciaux » de la croisade de saint Louis; les projets de Jacques Cœur, Sixte-Quint, Richelieu, Colbert, Louis XVI; le projet présenté à Bonaparte d'un canal de la mer Rouge au Nil; l'initiative de Méhemet-Ali, les Saint-Simoniens et la question de l'isthme; l'œuvre, enfin, si combattue de Ferdinand de Lesseps et sa longue lutte contre Lord Palmerston : négociations, exécution, inauguration (le 17 novembre 1869).

Et depuis? L'Histoire d'hier, si peu connue; l'acquisition des 176 802 actions du Khédive Ismaïl par l'Angleterre; le transit amélioré, surtout par la navigation de nuit qui permet la traversée sans interruption (48 heures en 1870, 18 en 1900); le mouvement commercial accru sans cesse et s'élevant aujourd'hui à un total annuel de 13628000 tonnes; la profondeur augmentée, si bien que, l'an dernier, franchissait le canal le plus gros de tous les navires de commerce, le *Grosser-Kurfürst*, qui cale 7m,80 : tels sont les points culminants du deuxième volume, qui s'achève par un exposé original de l'œuvre sociale de la Compagnie, et de son œuvre financière (la recette brute totale dépasse plus d'un milliard et demi de francs depuis l'ouverture du canal), et par des vues intéressantes sur l'avenir commercial du canal.

Histoire d'hier et histoire des siècles écoulés, c'est donc une nouvelle histoire que révèle M. J. Charles-Roux; jusqu'ici, en effet, on n'avait guère écrit que sur la construction même du canal de Ferdinand de Lesseps. Et le plaisir du lecteur qui parcourra ces deux volumes sera accru encore par la profusion des cartes, plans, photographies et gravures.

*
* *

Histoire de France depuis les Origines jusqu'à la Révolution, par M. Ernest Lavisse, de l'Académie française, professeur à l'Université de Paris, publiée avec la collaboration de MM. Bayet, Bloch, Carré, Coville, Kleinclausz, Langlois, Lemonnier, Luchaire, Mariéjol, Petit-Dutaillis, Pfister, Rébelliau, Sagnac, Vidal de la Blache.

MISE EN VENTE :

Tome troisième, 2e partie : ***Saint Louis, Philippe le Bel et les derniers Capétiens directs*** (1226-1328), par M. **Ch.-V. Langlois**, professeur adjoint à l'Université de Paris. — Un demi-volume grand in-8°, broché, 6 fr.

Ce volume est divisé en deux parties.

Dans la première, *les Événements politiques*, l'auteur

fait connaître les hommes et les incidents qui, dans la France déjà monarchisée, ont occupé la scène de 1226 à 1328 ; saint Louis, son entourage et sa politique, tant intérieure qu'extérieure ; les grands épisodes tragiques du temps de Philippe le Bel (la lutte contre Boniface XIII, l'affaire des Templiers, etc.), les relations du roi avec la nation et de la France avec les pays voisins sous les derniers Capétiens directs, le mouvement de 1314 et les origines de la guerre de Cent ans. C'est une suite de portraits et de tableaux saisissants, dessinés avec précision.

La seconde partie est intitulée *les Institutions et la Civilisation*. M. Langlois traite là des phénomènes généraux qu'il vaut mieux isoler pour en considérer l'évolution d'un bout à l'autre du XIIIe siècle : les institutions administratives de la monarchie, les mœurs (la société au XIIIe siècle), le mouvement intellectuel et l'activité artistique.

La publication des fascicules de l'*Histoire de France* sera suspendue, comme cela avait été prévu, pendant les vacances.

Elle sera reprise au mois d'Octobre prochain avec le fascicule 1 du Tome IV, *Les Premiers Valois*, par M. A. Coville, professeur à l'Université de Lyon.

ONT PARU PRÉCÉDEMMENT :

Tome premier, 2e Partie. ***Les Origines, la Gaule indépendante et la Gaule romaine***, par M. G. Bloch. Un demi-vol. gr. in-8, broché, 6 fr.

Tome deuxième, 2e Partie. ***Les Premiers Capétiens (987 - 1137)***, par M. Achille Luchaire. Un demi-volume gr. in-8, broché, 6 fr.

Tome troisième, 1re Partie. — ***Louis VII, Philippe-Auguste*** et ***Louis VIII*** (***1137-1226***), par M. A. Luchaire. Un demi-vol. gr. in-8, br., 6 fr.

*
* *

De la Côte d'Ivoire au Soudan et à la Guinée, par M. le Capitaine d'Ollone, de l'Infanterie (*Mission Hostains-d'Ollone*, 1898-1900). — Un vol. in-8°, contenant 90 illustrations et 2 cartes tirées hors texte, broché, 10 fr.

La mission confiée en 1898 par le Ministre des Colonies au capitaine d'Ollone et à l'administrateur Hostains avait pour but, d'une part, d'établir la jonction de la Côte de l'Ivoire avec le Soudan, d'autre part, d'étudier les régions de la frontière à tracer entre ces deux possessions françaises et la République indépendante de Libéria.

Cette République, qui occupe une étroite bande de territoire au bord de l'Océan, sur une longueur de 400 kilomètres, est un des plus étranges pays qu'on puisse imaginer, « un véritable grand-duché de Gerolstein nègre », où l'on trouve, comme chez nous, un Sénat et une Chambre des Députés, un Président, des Ministres et des Généraux, mais où ces hauts fonctionnaires n'osent sortir de chez eux, de peur d'être mangés par leurs propres administrés, anthropophages convaincus et implacables.

De la République de Libéria jusqu'à nos possessions du Soudan s'étend une immense forêt, profonde de plus de 500 kilomètres, obstacle jusqu'à ce jour insurmontable aux plus hardis explorateurs, aux Monteil et aux Marchand eux-mêmes. C'est cette prodigieuse forêt, dépourvue de clairières dans toute son étendue et cependant peuplée de villages, à la faune d'une richesse inouïe, à la flore plus merveilleuse encore, que le capitaine d'Ollone réussit à franchir, après seize mois d'efforts et de péripéties sans nombre ; et cette première traversée du golfe de Guinée à l'Atlantique par la Côte de l'Ivoire et le Soudan, cette grandiose et féconde expédition n'a coûté à la France que quelques milliers de francs et pas une seule vie humaine.

*
* *

Liette, par M. Arthur Dourliac. — Roman illustré de 36 dessins, d'après S. Macchiati. — Un volume in-16 : Broché avec couverture en couleur, 3 fr. 50 ; Relié, tête dorée, 5 fr.

Aimer et se dévouer, telle est la devise de l'héroïne du roman de M. Arthur Dourliac, **Liette**, fille d'un valeureux soldat, qui lui a enseigné dès l'enfance, et par son propre exemple, le culte de l'honneur, l'entier sacrifice de soi-même au Devoir et à la Patrie.

« Sois brave, petite Liette ! » Cette paternelle exhortation ne cesse de vibrer aux oreilles et dans le cœur de la jeune fille, et lui sert de reconfort, et pour ainsi dire de talisman, au milieu des dures épreuves et des cruelles déceptions que la vie lui apporte, à travers les bassesses, les perfidies et les vilenies du monde qui l'entoure.

Partout et toujours, Liette reste brave, Liette se montre la vraie fille de son père. Sa récompense, elle la trouve dans son dévouement même et son sacrifice, dans le témoignage de son inflexible et souveraine conscience, et aussi dans le fils qu'elle a adopté, et qui devient, comme elle, un modèle de désintéressement, de dignité et de courage.

Lecture entre toutes consolante et fortifiante, et des plus émouvantes aussi, où les dramatiques épisodes se succèdent et s'enchaînent avec une remarquable habileté, où l'intérêt vous saisit dès le début, vous captive et vous charme toujours de plus en plus et jusqu'à la dernière page.

Muets Aveux, par M. Jacques Morel. — Roman illustré de 30 dessins, d'après S. Macchiati. — Un volume in-16. Broché avec couverture en couleur, 3 fr. 50; relié tête dorée, 5 fr.

Tout ce que la passion comporte de délicatesse et de générosité, de tendresse, d'ardeur et de dévouement apparaît dans le livre de M. Jacques Morel, *Muets Aveux*, qui vient de prendre place dans l'élégante « Bibliothèque de la Famille » et est illustré de très artistiques vignettes de S. Macchiati.

Deux nobles cœurs, deux créatures d'élite, un jeune

savant pour qui l'avenir tient en réserve honneur, gloire et richesse, une douce et vaillante jeune fille, modèle de dignité et de loyauté, se trouvent en présence, et se sentent entraînés l'un vers l'autre, obéissent tous deux à une secrète et profonde attraction.

Un obstacle cependant surgit entre eux et les sépare; un devoir s'impose, plus puissant que tout charme et tout attrait, plus fort que l'amour; et l'auteur nous montre, dans un drame intime d'une vérité poignante, à quel degré d'héroïsme le courage peut atteindre, et tout ce qu'ont de plus sublime l'abnégation et le sacrifice de soi-même.

(*Petite Bibliothèque de la Famille*).

*
* *

L'Œuvre de Cherbuliez. Extraits choisis à l'usage de la jeunesse, avec une notice sur la Vie et les Œuvres de l'auteur, par M. **Georges Meunier**, professeur de l'Université. — Un volume in-16, avec un portrait en héliogravure, broché, 3 fr.

*
* *

Dupleix, ses Plans Politiques; sa Disgrâce. Étude d'histoire coloniale par M. **Prosper Cultru**, ancien élève de la Faculté des lettres de Paris. — Un volume in-8°, broché, 7 fr. 50

*
* *

Études sur la Langue et la Grammaire de Cicéron, par M. **Jules Lebreton**, S. J., docteur ès lettres. — Un volume in-8°, broché, 10 fr.

COLLECTION DE ROMANS

Format in-16, broché, 1 fr. le volume.

BARNUM (P.-T.). ***Les Millions de Barnum,*** amuseur des peuples, autobiographie, adaptée de l'américain, par J. Soudan, 1 vol.

DURUY (G.). ***Andrée.*** 1 vol.
— ***La Garde du Corps.*** 1 vol.
— ***L'Unisson.*** 1 vol.
— ***Victoire d'Ame.*** 1 vol.

ENAULT (L.). ***Myrto.*** 1 vol.
— ***Un Drame au Marais.*** 1 vol.

PUBLICATIONS CLASSIQUES

Chansons Anglaises (***English Songs***), par M. **A. Beljame**, professeur adjoint à la Faculté des lettres de Paris.— Un vol. in-16, cartonné, 1 fr. 50

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

Dictionnaire Géographique et Administratif de la France, par M. **Paul Joanne**. — Livraison 156 (*Saint-Savin. — Sainte-Anne-du-Castellet*). Chaque livraison, 1 fr.

Nous signalerons particulièrement, dans cette livraison, les articles sur Saint-Savin, Saint-Servan, Saint-Tropez et son golfe, Saint-Valery-en-Caux, St-Valery-sur-Somme, Saint-Wandrille et les eaux minérales de Saint-Yorre.

*
* *

Dictionnaire de Chimie pure et appliquée, par M. **Ad. Wurtz**. — ***2e Supplément*** publié sous la direction de M. **Ch. Friedel**, membre de l'Institut (Académie des sciences). — **40e fascicule.** *Gluconique* (acide). — *Glutariques* (acides). — **41e fascicule.** *Glutariques* (acides). — *Glycolique* (acide). — Chaque fascicule in-8°, broché, 2 fr.

Les 41 premiers fascicules du *Deuxième Supplément* sont en vente. — Chaque fascicule in-8°, broché, 2 fr.

*
* *

Dictionnaire des Antiquités Grecques et Romaines, d'après les textes et les monuments, contenant l'explication des termes relatifs à la vie publique et privée des anciens. Ouvrage orné de ***6000 figures*** d'après l'antique, dessinées par *P. Sellier*, et rédigé par une société d'écrivains spéciaux, d'archéologues et de professeurs, sous la direction de MM. **Ch. Daremberg** et **Edm. Saglio**, avec le concours de M. **Edm. Pottier**.

Mise en vente du **30e fascicule** (*Lib-Lud*). — Brochure in-4° contenant 183 grav., 5 fr.

Ce Dictionnaire se composera d'environ quarante fascicules grand in-4°. Chaque fascicule comprend 20 feuilles d'impression (160 pages) et se vend 5 francs. Les trente premiers fascicules sont en vente.

Paris. — Imp. E. Capiomont et Cie, rue de Seine, 57.

PROFITS ET PERTES

I

Le grand magasin de tissus en tous genres était silencieux et plein d'ombre. Au fond, une lumière confuse brillait faiblement à travers les vitres dépolies d'un petit bureau et laissait voir vaguement les alignements de comptoirs qui s'allongeaient dans les ténèbres et les rideaux gris qui protégeaient les rayons. Dans le bureau, un homme était assis, qui travaillait entre des piles de registres. Il était fort jeune, à en juger par sa fine moustache noire : pas plus de vingt-deux ou vingt-trois ans ; mais les rides verticales qui séparaient ses sourcils et une certaine dureté de ses lèvres serrées le faisaient paraître de cinq ans plus âgé.

David Tryon ne pouvait guère passer pour un joli garçon, bien que ses traits fussent nets et réguliers et ses yeux sombres ardents de volonté. Le détail le plus laid de son visage était un menton long et carré, qui renforçait l'impression faite par le front et les yeux et donnait à la figure un caractère d'extraordinaire résolution.

Au moment où il replaça la plume et ferma le grand livre dont il venait de se servir, un air de complète lassitude passa sur ses traits tendus; il était évidemment harassé. Cette journée de juillet avait été excessivement chaude et le surcroît d'écritures occasionné par l'inventaire rendait très pénible

son labeur de caissier. Depuis une semaine il travaillait dix-huit heures par jour et il venait de terminer le bilan annuel et de relever le compte des profits et pertes. On accordait ordinairement un mois pour cette tâche, mais Tryon savait que son patron avait quelque raison spéciale de connaître aussitôt que possible l'état de ses affaires et, en conséquence, il s'était surmené comme parfois le font les jeunes gens de tempérament nerveux qu'aiguillonne l'ambition.

Il était si fatigué qu'il pouvait à peine penser : le besoin de sommeil semblait émousser et engourdir ses sens. La porte du bureau s'ouvrit sans qu'il y prît garde ; il tressaillit en sentant une main se poser sur son épaule et en se trouvant face à face avec son patron, M. Jefferson Boulger. Tryon fut grandement étonné : M. Boulger habitait la campagne et il était insolite de le voir au magasin à dix heures du soir.

— Vous avez travaillé dur, comme d'habitude, Dave ! — dit avec enjouement le patron, tandis que le jeune homme se mettait debout et de la main relevait brusquement les cheveux qui tombaient sur son front, comme s'il eût voulu par ce geste chasser sa lassitude. — Je suppose que vous avez quelque peine à établir la situation, cette année, eh ?

— Cela m'a donné pas mal d'ouvrage, en effet, mais c'est fini maintenant et la balance est prête.

— Pas possible !... Je comptais qu'il faudrait encore une semaine... Mais vous êtes réellement d'une adresse surprenante en fait de chiffres, et, comme j'étais en ville, j'ai eu l'idée de venir jeter un coup d'œil au hasard...

Ici, M. Boulger, comme pour corriger ce qu'il laissait échapper, ajouta vivement :

— C'est-à-dire... je supposais que vous sauriez à peu près où nous en sommes, et que je pourrais, en tout cas, causer un instant avec vous... C'est cela ? — fit-il en montrant du doigt une feuille de papier étalée sur le bureau.

— C'est cela, — répondit Tryon.

Et il tendit la feuille à son patron.

M. Boulger avait une grande expérience de la vie et une certaine vivacité de jugement, mais il n'était pas encore si bon acteur qu'il pût en ce moment dissimuler son émotion. Bien qu'il se fût tourné de côté, cachant à demi sa figure

derrière le document qu'il rapprochait de la lampe, sa nervosité était manifeste. A vrai dire, il avait de sérieux motifs d'inquiétude.

M. Boulger était un bel homme, de taille haute, bien bâti, les traits réguliers, lui aussi, avec de grands yeux et la moustache blonde. Malgré ses cinquante ans, il semblait encore être à la fleur de l'âge; la vie lui avait toujours été propice et sa bonne mine la lui avait rendue facile. Sa prestance lui valut, lorsqu'il était jeune encore, une femme qui lui apportait une fortune et d'utiles relations, et cette circonstance avait fait de l'employé qu'il était le chef d'une maison de commerce à l'époque où Kansas City se développa avec une rapidité telle que la plus petite spéculation rapportait d'immenses profits. M. Boulger était suffisamment vain de sa personne, mais il l'était bien plus encore de son intelligence. Il attribuait tous les succès de sa vie à son habileté; les chances extraordinaires qui l'avaient à maintes reprises favorisé n'entraient jamais en compte dans ses pensées.

Pourtant il s'était aperçu récemment que la prospérité de sa maison se trouvait tout au moins compromise. Les causes de ce phénomène dépassaient la portée de ses facultés. La vérité était que le développement de Kansas City avait commencé à éveiller l'attention d'un bout à l'autre de l'Union. Des capitalistes étaient accourus des grandes cités de l'Est et avaient établi des magasins sur un pied jusque-là inconnu dans cette ville de l'Ouest. M. Boulger n'avait pas suivi l'impulsion donnée par ces nouveaux concurrents, et ses dépenses, toujours élevées, s'étaient en ces dernières années considérablement augmentées. Depuis quelque temps déjà, il était à court d'argent et ce manque de fonds l'embarrassait beaucoup en ce moment. Une série de faits imprévus et désagréables l'avaient enfin gravement alarmé. De là l'émotion qu'il éprouva en prenant le document qui devait lui révéler l'état exact de sa maison. Il tournait mécaniquement les pages sans voir les chiffres, bien qu'il feignît de les examiner soigneusement; mais, quand il en arriva au résultat net, sa surprise et sa crainte triomphèrent de sa prudence.

— Un million de dollars!... Un million de marchandises ici!...

— Oui, — répondit Tryon, comme s'il eût suivi les pensées de son patron. — Nos acheteurs, cette année... n'ont pas eu de chance; les modèles de soie et de velours ne se sont pas bien écoulés et, pour les cotons, Marchand, en abaissant ses prix nous a enlevé presque toute notre clientèle... de sorte que la situation est mauvaise.

— Mauvaise! — répéta M. Boulger, tandis que ses yeux bleus se dilataient d'angoisse et de colère. — Mauvaise!... Je crois bien qu'elle est mauvaise!... Je ne vois pas comment elle pourrait être pire... Il faudra que je remercie ces acheteurs : ils ne sont absolument bons à rien... Quoi! on vendait plus que cela il y a quinze ans, mais avec cent mille dollars on aurait pu payer comptant tout le magasin. Mauvaise!... (Et il éleva la voix avec emportement). Les vendeurs non plus ne valent rien... Je ne crois pas, — continua-t-il, donnant de sa main bien faite et soignée une tape violente sur le bureau, — je ne crois pas qu'il y ait un seul employé ici qui fasse convenablement son ouvrage... excepté vous, Dave, naturellement!

— Ce n'est pas tout à fait cela, — objecta Tryon. — Les vendeurs sont assez bons et ils font de leur mieux. Mais vos acheteurs ne semblent pas se douter de ce que les clients veulent par ici et il n'y a personne pour le leur dire.

— C'est vraiment trop fort! — reprit M. Boulger, qui parut ne pas entendre les derniers mots de Tryon. — Trop fort! D'année en année, le stock augmente et, depuis quatre ou cinq ans, les ventes ont diminué... Quoi! quand j'ai pris la maison, je me souviens de quelle façon le chiffre des ventes montait d'année en année, tandis que le stock restait à peu près le même. Alors je me suis agrandi; j'ai fait de ma maison le plus vaste magasin de nouveautés de tout l'Ouest : et il arrivait encore que les marchandises s'écoulaient plus vite qu'on ne l'aurait voulu... Maintenant il semble que rien ne veut plus aller, rien... Ah! si j'avais un fils pour prendre ma place!... Un commerce ne marche bien que si le patron est là tout le temps, et, depuis cette fièvre d'il y a quatre ans, je n'ai pas été capable de me remettre à la besogne comme autrefois. Je crois qu'une partie du mal vient de là... Ah! si j'avais un fils!... Mais voilà! Je m'étais figuré que les affaires

iraient toutes seules : il m'a toujours paru si facile de faire prospérer la maison!... Et puis, j'avais pensé que vous, Dave, vous auriez l'œil à tout... N'est-ce pas, depuis que je vous ai pris, je vous ai poussé jusqu'à la première place de la maison, et alors...

— Vous oubliez, monsieur Boulger, qu'il y a trois ans, quand je donnai à Williams quelques conseils sur ce qu'il fallait acheter, il alla vous trouver... et vous êtes venu me dire de m'occuper de ma caisse et de ne pas me mêler des achats. Mais à présent même, — continua Tryon sur un ton d'âpre volonté, — il n'est pas trop tard pour changer les choses. Si vous m'en donnez le pouvoir, je peux me charger de liquider un quart du stock, au moins, dans le cours de cette année.

A ces mots, M. Boulger fit un geste qui indiquait l'insuffisance de ce moyen.

— Je veux dire : à un bon prix, — rectifia Tryon. — Certes, il faut s'attendre à une perte, mais elle ne sera pas ruineuse... Pourtant, je préférerais réaliser les trois quarts du stock dans n'importe quelles conditions, pour repartir avec du neuf : la plus grande partie de ce que nous avons est démodée... Il n'y a pas de raison pour que les affaires n'aillent pas aussi bien que jamais... Marchand est un concurrent redoutable, mais la ville s'accroît très rapidement et il y a place pour tous.

— Peut-être, mais pas assez de temps, Dave, pas assez de temps!

Comme si ses pensées eussent pris un cours différent et qu'il eût abandonné sa méditation désespérée, M. Boulger posa sa main sur l'épaule de Tryon et reprit d'un ton résolu :

— J'ai été bon pour vous, Dave, et je suppose que vous ne voudriez pas me tourner le dos en de pareilles circonstances. Non! je suis sûr que vous ne le voudriez pas. Eh bien! c'est le temps qui nous manque... le temps et l'argent. Vous êtes surpris. Cela vous semble étrange, n'est-ce pas? C'est vrai... J'ai un train de maison fort coûteux et j'ai toujours bien vécu. Quand j'ai marié Milly, il lui a fallu son trousseau. Je lui ai monté une maison et cætera... en y joignant un assez bon nombre de milliers de dollars. Je ne partage pas l'idée

yankee que les filles doivent arriver les mains vides chez leur mari. Mrs. Boulger et ses plus jeunes filles ont dépensé des sommes énormes en Europe. Je suppose que la vie est chère là-bas, et il leur fallait bien se montrer et tenir leur rang, il n'y a pas de doute... Stewart a besoin d'un chèque très élevé pour balancer son compte et je n'aimerais pas emprunter à la banque ici, même si elle était disposée à me consentir un prêt... Je ne sais pas pourquoi je vous dis tout cela, Dave, mais je pense que vous êtes à peu près au courant de la situation... Et puis... j'ai toujours eu une grande estime pour vous... Vous le savez... D'abord, je ne me suis pas rendu compte de la façon dont allaient les affaires. Je m'étais trop bien habitué au succès et je prenais les choses trop facilement, espérant toujours des temps meilleurs... Et voilà que, juste au moment où je me décide à me remettre à l'ouvrage en personne, — vous avez remarqué que je viens régulièrement au magasin depuis un mois, — il est trop tard. Il y a plus d'un million dans tous ces rayons et je me trouve gêné, harcelé pour cent mille dollars. C'est vexant!

— Mais, monsieur Boulger, ne pourriez-vous pas vendre quelques-unes de vos propriétés et vos trotteurs? Je ne parle pas de votre maison, mais des fermes et...

M. Boulger secoua tristement la tête.

— J'ai tout fait, Dave. Mes propriétés sont hypothéquées et, si je vendais mes chevaux, les langues iraient leur train et je perdrais mon crédit. Non! — ajouta-t-il brièvement, — là n'est pas le moyen,

Puis, après une pause pendant laquelle ses yeux épiaient le jeune homme ému et surprenaient sur sa face nerveuse un certain air chagrin et embarrassé, il insista :

— Cela ne servirait à rien.

Le silence qui suivit fut pénible pour Tryon; il ne savait évidemment plus quel conseil donner. Tout à coup, comme si cette idée lui venait subitement, M. Boulger demanda :

— Pour quelle somme le magasin est-il assuré? Un million de dollars, au moins, n'est-ce pas?

— A peu près, je pense, mais la somme est répartie entre tant de compagnies différentes que je ne saurais vous le dire au juste sans consulter les livres.

— Inutile!... Je ne mets pas tous mes œufs dans le même panier. Il vaut toujours la peine pour une compagnie de contester le paiement d'un million, mais quand la perte est peu considérable, elle préfère payer promptement.

L'air entendu que prit à cette remarque la figure de Tryon stimula la vanité du négociant; il continua avec complaisance :

— D'ailleurs, vous trouveriez probablement que la *London Liverpool and Globe Company* est celle qui risque la plus grosse somme et c'est, en quelque sorte, une consolation pour les Américains de voir les étrangers payer plus qu'eux... Je n'ai pas encore perdu le sens des affaires, peut-être! En tout cas, je suis convaincu que, si le magasin brûlait de fond en comble, les assurances me rembourseraient jusqu'au dernier sou... Et songez à ce que cela ferait, Dave! Cet argent nous remettrait sur pied. Un million! C'est à souhaiter que toute la boutique brûle jusqu'à la dernière pierre... *Je donnerais cent mille dollars* pour être débarrassé de tout ce stock, et certes je les donnerais avec plaisir.

Ici, M. Boulger eut une pause significative, comme s'il eût invité l'autre à répondre. Mais Tryon ne parla pas; il ne le pouvait, bien qu'il eût manifestement saisi ce qu'insinuait son patron.

Tryon avait reçu une éducation assez particulière. Il n'avait jamais connu son père, qui mourut lorsqu'il était encore en bas âge. Il avait été élevé entièrement par sa mère et, à certains égards, aucun enfant ne reçut jamais une meilleure éducation : car Mrs. Tryon était une de ces rares personnes dont les qualités sont faites pour inspirer une admiration affectueuse. Avant son mariage, elle avait été maîtresse d'école à Hanley (Vermont), et quand elle perdit son mari, quelques années après que le jeune couple eut émigré au Missouri, elle reprit son ancien métier avec un zèle qui témoignait éloquemment des épreuves subies pendant le temps de son mariage. De ces épreuves elle ne parlait jamais, même à son fils. Elle disait grand bien à David des remarquables facultés mentales de son père, et elle paraissait avoir oublié les accès d'ivrognerie qui avaient fait, de ses années de vie conjugale, un ignominieux martyre. Son énergie et son optimisme

lui rendaient agréable son œuvre d'enseignement, mais elle attribuait assez curieusement ses succès professionnels, non pas à ses qualités morales ni au jugement sain, à l'amabilité et à la fermeté qu'elle possédait à un degré éminent, mais seulement à son intelligence. Elle avait toujours été vive et délurée, s'avouait-elle avec fierté, et ce fut peut-être le plus cruel désappointement de sa vie de voir que son fils Dave n'avait pas son activité.

Cependant, elle lui avait transmis une bonne part de sa propre force de caractère et, quand il eut environ treize ans, il s'aperçut avec surprise qu'il devançait peu à peu des garçons que, depuis des années, il considérait comme mieux doués que lui. Cette conscience nouvelle de soi fut l'occasion d'un changement profond de sa nature : l'humilité obstinée fit place à un orgueil impatient, et, sous l'impulsion de ce sentiment nouveau, il redoubla d'efforts à un âge où la plupart de ses condisciples, aiguillonnés par les passions et les promesses de la virilité approchante, ne prenaient plus aucun intérêt à la routine des études. Ce fut l'un des plus doux instants de sa vie d'entendre sa mère lui déclarer, avec des larmes de bonheur, qu'il en savait autant qu'elle et pouvait se passer de son aide.

Vers cette époque, au seuil même de l'adolescence, Dave rencontra miss Georgie Boulger. Elle commençait à suivre les cours de l'école normale, à quatorze ans, au moment où il était sur le point de terminer ses classes, à seize ans, avec la réputation d'avoir aisément surpassé tous ses camarades. Mais il n'avait jamais adressé le premier la parole à une fille et il ne lui serait jamais entré dans la tête de parler à miss Georgie Boulger, qui portait un manteau de fourrure et était accompagnée par un domestique nègre. Ce ne fut pas, pourtant, cette supériorité sociale qui séduisit Tryon, bien que sans aucun doute elle eût quelque attrait pour lui, mais l'aplomb et le bavardage de Georgie et surtout la bonté qu'elle lui témoigna. La première fois qu'elle s'adressa à lui, ce fut au sujet d'une difficulté rencontrée dans un problème, et elle parut reconnaissante du conseil qu'il lui donna timidement. Ils devinrent bientôt d'excellents amis. La vanité juvénile de miss Georgie Boulger se trouva flattée de cette

conquête. La force de caractère de Tryon, sa fierté et sa gratitude le firent s'attacher fermement à cette amitié : il n'aurait pas plus permis à ses pensées de s'écarter de la jeune fille, qu'il n'aurait songé à abandonner un problème sans l'avoir résolu. Le succès, avait-il appris, s'acquérait par la persévérance et, selon son habitude, l'effort requis pour atteindre le succès, les sacrifices qu'il exigeait, contribuaient à accroître son désir.

Quand sa mère, ravie de son assiduité et de ses triomphes, le pressa de continuer ses études, et d'aller à l'université, il ne voulut pas l'entendre : il essaierait d'obtenir un emploi dans les magasins Boulger; il y avait assez longtemps qu'elle travaillait pour lui, il voulait maintenant lui venir en aide... Et finalement la mère céda, touchée jusqu'au fond du cœur, par ce dévouement identique à celui qu'elle avait montré sans espérer jamais être payée de retour.

Tryon se mit à l'ouvrage, animé de la même ardeur dont il avait donné tant de preuves à l'école, avec cette différence qu'il se jouait à présent des difficultés ; il était assuré d'en venir à bout facilement. En très peu de mois, M. Boulger sut apprécier son second caissier : celui-là, certainement mieux que personne, était au courant du stock et des affaires. Aussi lorsque, trois ou quatre ans plus tard, le premier caissier et directeur, M. Curtis, mourut subitement, M. Boulger offrit aussitôt sa place à Tryon avec des appointements de cent cinquante dollars par mois. Mais lorsqu'il s'aperçut que cet avancement avait encore augmenté l'énergie et l'assiduité du jeune comptable, le patron, au lieu d'accroître proportionnellement son salaire, commença à lui témoigner en toute occasion sa bonté et sa considération, et finit par prendre l'habitude de l'inviter fréquemment à sa maison de campagne pour rentrer en ville ensemble le lendemain matin.

Là, Tryon renoua ses relations amicales avec miss Georgie, qui répondit à ses avances avec la même bienveillance et la même rieuse bonne humeur, avertie de l'issue probable qu'aurait cette amitié par une compréhension naturelle aux jeunes filles du sens de certaines attentions. Tryon avait grandement amélioré sa mise et ses manières pendant les cinq années

écoulées depuis qu'il avait quitté l'école, et, bien qu'il n'en fût pas parfaitement conscient, non plus que de l'effet inévitable produit sur une nature féminine par une possession de soi assurée et résolue, miss Georgie remarqua et admira le changement accompli. Une fois de plus, Tryon se dit simplement que sa persévérance était récompensée : il n'avait qu'à travailler, pour atteindre ce but, pensait-il, lorsqu'on lui annonça que les demoiselles Boulger partaient avec leur mère pour l'Europe.

Alors, pour la première fois depuis son enfance, il éprouva l'extrême amertume de l'insuccès, empirée dans son cas par les espérances qu'il avait chéries. Mais, avec les années, son caractère s'était fortifié et, sitôt après l'adieu aux voyageuses, il se remit à l'œuvre avec une vigueur nouvelle.

Est-ce que Georgie, pour dissiper la crainte qu'il avait exprimée, qu'elle pourrait en Europe oublier ses vieux amis, ne lui avait pas répondu, lui éclatant de rire au nez : « En tout cas, je ne vous oublierai pas, vous, monsieur Tryon ! » N'était-ce pas une promesse suffisante pour sa nature ferme et opiniâtre ? Quand l'excursion de six mois se fut prolongée de six autres mois et qu'une seconde année s'écoula de cette même manière, son espoir s'accrut à mesure qu'augmentait sa confiance en lui-même : il y avait toujours ce fait que miss Georgie ne se mariait pas et cela lui était un encouragement.

C'est pendant les années que Tryon passa dans les magasins Boulger que survint le ralentissement des affaires. Naturellement, Tryon fut le premier à s'apercevoir que la concurrence devenait plus âpre chaque jour et à reconnaître la nécessité d'y obvier par un surcroît d'efforts. Mais il se trouva contrecarré par son chef. L'influence que chacun de ces deux hommes exerça sur l'autre ne fut pas heureuse. Juste au moment où M. Boulger commençait à ressentir le besoin de repos, l'énergie et l'habileté de Tryon lui permirent de ne plus s'occuper aussi activement de son commerce. M. Boulger s'était en même temps rendu compte que Tryon était mieux que lui au courant des affaires et cette idée, lorsqu'elle lui venait à l'esprit, irritait sa vanité impatiente. Quand Tryon lui proposait des améliorations ou des mé-

thodes nouvelles, il ne les approuvait que difficilement, alors qu'il en savait parfaitement la valeur et l'importance; chaque fois qu'il le pouvait sans évident dommage, il repoussait hautainement les projets du jeune homme en affectant même parfois un certain dédain. « Tryon, se disait-il, est un peu trop enclin à jouer au patron. » Les absences prolongées de M. Boulger le rendaient incapable de comprendre les modifications devenues nécessaires à son négoce, et c'est ainsi que, ne pouvant lui-même tenir tête à ses nouveaux compétiteurs, il ne laissa pas à Tryon la liberté de lutter contre le courant.

Les affaires allèrent de mal en pis. Il serait difficile de décrire les efforts incessants et résolus de Tryon pour contraindre la fortune. Tout fut vain : la jalousie de M. Boulger faisait échouer ses meilleurs plans. Cependant, il s'obstina à risquer tout le possible et, apportant enfin quelque joie dans son labeur presque désespéré, la nouvelle lui arriva que Mrs. Boulger et ses filles étaient de retour. Mais les semaines passèrent et son patron ne l'invitait plus à sa maison de campagne : la tentation fut donc offerte à Tryon à un moment où il se trouvait déprimé par la crainte que sa lutte pour améliorer les affaires ne lui eût fait perdre l'affection de M. Boulger et, en même temps, toute chance d'obtenir sa fille Georgie.

Si M. Boulger avait eu le don d'omniscience, il n'aurait guère pu choisir un meilleur instant pour faire sa proposition. Pourtant, lorsqu'il eut parlé, Tryon garda le silence. Le plan dont le patron lui suggérait l'idée l'offensait et le révoltait. Son premier mouvement fut une horreur instinctive et violente. Mais, depuis des années, il avait peiné incessamment, tous les nerfs tendus vers ce but, se rapprocher de Georgie, et il contint sa première indignation, redoutant que, s'il y donnait libre cours, son chemin vers la jeune fille ne fût à tout jamais barré. Une fois ses instincts honnêtes réduits à l'impuissance, l'issue de la lutte n'était pas douteuse. S'il est vrai que les actions modifient peu à peu le caractère, il est aussi vrai que les pensées et les désirs longtemps entretenus transforment la contexture de l'esprit. Depuis l'enfance, David Tryon avait été entraîné à considérer par-dessus tout le succès.

La réussite de chacun de ses efforts avait été jusqu'ici sa principale satisfaction : comment aurait-il pu maintenant abandonner tout ce que, selon lui, la vie avait de délectable, quand il n'avait jamais songé seulement à la possibilité d'une pareille renonciation?

Le jeune homme ayant refoulé son premier mouvement de révolte, l'enivrante prévision d'un triomphe immédiat le subjugua et il ne s'attarda pas longtemps à méditer sur les conditions : il avait été à une école de vie qui juge d'après les résultats et ne se soucie guère des moyens employés. Il ne pouvait s'empêcher de voir qu'une occasion se présentait à lui, et une occasion qui ne se retrouverait jamais peut-être et qui lui ouvrait toute grande la route vers l'objet de ses désirs : ce n'était pas tant l'argent qui le tentait, mais bien plutôt la possibilité de cesser une activité harassante et entravée, pour atteindre un vaste champ de libre exercice... et Georgie. Cependant...

Tandis que Tryon demeurait, selon toute apparence, impassible et méditatif, l'impatience gagnait M. Boulger. Il sentait qu'il avait été trop loin pour reculer; il lui fallait s'avancer encore et accepter le risque d'un refus. Le silence de Tryon devait présager son consentement. D'ailleurs la position était désespérée, et ce dernier coup, même s'il ratait, ne le laisserait pas en plus mauvaise posture qu'auparavant. Personne, pensait-il, n'ajouterait foi, contre la sienne, à la parole de Tryon. Mais, évidemment, il lui fallait surenchérir... C'était clair... Il reprit d'une voix contenue :

— Dave, vous voyez que je me fie à vous et cent mille dollars, ou même disons cent cinquante mille, ne se rencontrent pas comme cela tous les jours... qu'en dites-vous?

Alors l'impatience le maîtrisa, et il ajouta :

— Voulez-vous, dites? C'est là le point. Vous ne craignez rien, je le sais, et le risque n'est pas grand... Voulez-vous?

Ces mots, l'attitude et la vivacité inquiète du ton de son patron ramenèrent Tryon au sens des affaires. Souvent, lorsqu'il était écolier, sa lenteur à saisir l'entière importance d'une question lui avait été d'une grande utilité, et lorsque cette lenteur s'était changée en rapidité de compréhension à

force de vouloir et d'attention concentrée, il s'était imposé l'habitude de penser soigneusement avant de parler, ayant à maintes reprises reconnu les avantages de la réflexion. En conséquence, et, bien que son cœur battît à coups sourds et précipités, il envisagea franchement la proposition, s'obligeant à la considérer sous tous ses rapports et à en mesurer la portée, sachant que son silence avait déjà induit M. Boulger à augmenter son offre, et que prendre du temps pouvait avoir maints avantages.

D'ailleurs, au fond du cœur, il détestait une pareille machination. N'était-il pas un autre moyen? Pourtant, il ne devait pas offenser le père de Georgie.

— Si vous renouveliez le billet de Stewart pour trente jours et me laissiez libre, nous pourrions faire une vente au rabais qui nous donnerait d'ici là de quoi payer le billet et une somme suffisante pour continuer. Ces magasins contiennent une fortune. C'est absurde...

— Le billet a été renouvelé deux fois, on ne peut pas le renouveler une troisième. La banque ne l'accepterait pas... Mon compte est débiteur... Dave, il n'y a donc pas d'autre moyen d'en sortir... pas d'autre! Voulez-vous cent cinquante mille dollars pour me remettre d'aplomb?... Voilà la question!...

— J'aimerais travailler et attendre... Un crime...

— Ah bah! — fit M. Boulger en éclatant d'un rire bruyant pour dissimuler son agitation; — il n'y a pas de risque... Avec une tête comme la vôtre, Dave, on ne se fait pas prendre, et un homme peut travailler longtemps avant de gagner cent cinquante mille dollars. Vous savez cela aussi bien que moi...

— Il y a un risque... et ce moyen me révolte. Il n'y a pas besoin de cela. D'ailleurs, votre promesse...

— Eh quoi, Dave! Je pense que vous pouvez avoir confiance en moi... Je ne manque jamais à ma parole, vous le savez. Je vous ai prouvé, je crois, que je vous estime et que je fais grand cas de vous. Certes, je paierai la somme que je promets.

M. Boulger parlait presque avec un accent de reproche affectueux. Il était évidemment dans une anxiété fiévreuse.

— Vous voulez dire un billet à trois mois?...

— Dave, je ne peux pas faire cela. Vous n'auriez qu'à mourir ou... Mais je vais vous dire ce que je veux faire. Je vous nomme immédiatement directeur, avec cinq mille dollars par an et un traité pour cinq ans. Si j'ai l'argent des assurances et que je ne veuille pas vous payer, vous aurez contre moi un recours *primâ facie:* la somme élevée de vos appointements témoignerait contre moi... Cela vous va-t-il?

— Comment pourrais-je vous poursuivre sans m'accuser moi-même?

— Que vais-je faire, alors? — s'écria M. Boulger exaspéré par la logique de cette observation et vivement désireux, comme peut l'être une nature faible, de conclure l'affaire sans plus de délai.

— Je ne vois pas d'autre moyen qu'un billet à ordre. On le déposerait entre les mains d'une tierce personne qui le garderait jusqu'à ce que nous lui demandions ensemble de nous le rendre.

— Non. Je ne puis faire cela non plus. Pourquoi vous et moi, Dave, nous mettrions-nous à la discrétion d'un tiers quelconque?... Je vous nomme immédiatement directeur et je signe le traité, comme je l'ai dit... Mais le billet serait une imprudence insensée. Vous pouvez sûrement vous fier à moi.

Tryon connaissait assez M. Boulger pour savoir que, pressé de trop près, il était capable de s'obstiner stupidement. Après un instant de réflexion, il commença :

— Le risque est grand! Le magasin peut ne pas brûler de fond en comble; le corps des pompiers est bien organisé. Enfin, si j'entreprends la chose, je ferai de mon mieux. Pourtant, il faut bien aussi que je pense à moi... Voyez-vous quelque objection, — demanda-t-il en regardant M. Boulger en face, — à remettre ce billet entre les mains de miss Georgie? Je crois que vous pouvez avoir confiance en elle?

Une lueur de clairvoyance et de contentement passa, malgré lui, dans les yeux de M. Boulger. Vivement Tryon reprit :

— Vous m'emmèneriez un de ces soirs. Si elle promet de garder le papier trois mois et de me le rendre ou de l'ouvrir elle-même devant nous et de décider ensuite entre vous et moi, je m'estimerai satisfait.

— Si vous aimez Georgie, — interrompit M. Boulger

joyeusement, — l'affaire est arrangée! Georgie sera un tiers excellent! Elle ne se retournera contre aucun de nous et, en tout cas, je comptais lui donner à peu près cette somme-là quand elle se marierait.

— Oui, — répondit Tryon, — je l'aime : sans quoi, je n'aurais jamais admis l'idée seulement de faire ce que vous me demandez.

— Bah! jeune homme, — s'écria M. Boulger, — le risque ne vaut pas la peine d'en parler. L'affaire finira bien... j'en ai toujours été convaincu... Dave, je suis réellement enchanté. Personne ne pouvait mieux me convenir comme gendre... non, personne! Je suis bien content d'être venu ce soir. A présent, je peux rentrer chez moi et dormir l'esprit tranquille. Mais je l'échapperai belle! Le billet de Stewart échoit dans six semaines et la traite de la banque aussi... Je suppose que nous serons en mesure de les payer, hein, Dave?

Cette satisfaction bruyante, ce discours inconscient portaient sur les nerfs de Tryon. Oppressé par des doutes qu'il ne pouvait chasser, il répondit froidement :

— Oui... peut-être...

Ces mots et le ton sur lequel ils furent dit parurent à M. Boulger trahir de l'indécision, sinon du regret. Aussi il se hâta de confirmer le marché et de donner libre cours à son soulagement et à sa joie d'une façon qui lui semblait généreuse. Passant son bras sous celui du jeune homme, il s'écria avec un empressement bienveillant :

— Mais j'oubliais !... Le moins que je puisse faire est de nommer tout de suite mon gendre directeur. Hein, Dave? Je peux le faire ici, à l'instant, pour vous prouver que je suis disposé à tenir ma parole.

Tryon protesta sincèrement que cela ne pressait pas, qu'un jour ou deux n'importaient pas à l'affaire, qu'il valait mieux aller dormir là-dessus... et ainsi de suite. Son hérédité d'instincts honnêtes recommençait à s'agiter en lui et, au moment de s'engager, le faisait hésiter. Mais M. Boulger ne voulut rien entendre. Les protestations de Tryon l'incitèrent seulement à l'action immédiate : il s'assit devant le bureau et rédigea le traité.

Pendant qu'il passait le buvard sur l'encre, la pensée lui

vint qu'il donnait beaucoup contre rien; mais il se consola en se rappelant les facilités qu'ont les patrons de se débarasser des comptables ou même des directeurs qui ne leur plaisent pas. D'ailleurs, Tryon valait bien cette somme pour n'importe quelle maison de commerce et dès qu'il devenait un gendre, il serait plus facile de s'entendre avec lui.

Les craintes de M. Boulger l'empêchaient de réfléchir posément. Pliant avec soin le papier, il le tendit à Tryon :

— Voilà, Dave! — dit-il en essayant de s'exprimer d'un ton sentencieux. — Vous faites là un grand pas vers la fortune : les directeurs deviennent souvent des associés, et je n'en pourrais souhaiter un meilleur que vous... Je rédigerai sans tarder l'autre papier et je parlerai à Mrs. Boulger ce soir même. Après quoi, vous viendrez autant que vous voudrez.

Avec le sentiment qu'il avait réussi pour le mieux et que, s'il continuait, il perdrait toute influence sur son interlocuteur en apparence impassible, il ajouta brièvement :

— Maintenant, il faut que je m'en aille, je crois. Bonsoir, Dave!

Il sortit du bureau; mais, avant d'avoir fait cent pas dans la direction des écuries, où il avait remisé son *buggy* et ses chevaux, il commença non seulement à regretter sa décision, mais à la modifier.

« Il est malin, oui, très malin!... Je ne voulais pas le nommer directeur, ni lui offrir plus de cent mille dollars. Je n'avais pas besoin d'être si généreux : il est amoureux de Georgie et il aurait fait cela pour elle, peut-être!... Il l'a avoué. Mais oui!... Je ne dis rien des cent mille dollars, bien que ce soit beaucoup trop... Oui, beaucoup trop. N'importe quel jeune homme l'aurait fait pour cinquante mille. Je me suis trop pressé; il est vrai que j'étais serré de près... Et, puis comme directeur, il va vouloir se mêler de tout. Il faudra que je cède avant... et après, ce sera difficile à changer... J'ai été trop généreux... Ce fut toujours mon défaut, la générosité. J'aime faire les choses largement... Je déteste la mesquinerie... et, alors, je me livre comme cela, chaque fois! »

Mais, comme cette suite de reproches lui rappelait des souvenirs désagréables, M. Boulger s'interrompit :

« Qu'y a-t-il à faire maintenant? Certes, je veux agir loya-

lement avec lui... Je crois que je rédigerai le billet et je laisserai la somme en blanc... Alors, je lui dirai : « Écoutez, Dave, vous êtes des nôtres à présent, et j'ai encore deux filles... Je vais mettre là cent mille, hein?... » Il ne s'y opposera pas, la chose étant présentée de cette façon... Non, non !... Il veut Georgie. Il l'aura vue déjà et lui aura parlé... J'ai idée que tout ira bien. Il cédera, il n'y a pas de doute... Ces maudites compagnies d'assurances... il y a trente ans qu'elles m'extorquent des primes... maintenant, c'est mon tour. Je ne fais que rentrer dans mon argent, en somme... »

David Tryon n'était pas capable de se consoler si aisément ni si complètement. Mis en face de la fraude et du crime, il sentit sa nature intime se révolter. Cependant sa conscience mécontente le força de penser à M. Boulger avec un amer mépris.

« Il n'a pas voulu s'en tirer lui-même ni me permettre d'agir à ma guise non plus, l'imbécile! Toujours à courir partout, à faire de l'esbrouffe, tandis que ses affaires allaient comme elles l'entendaient... Et voilà où nous en sommes!... Et c'est moi qui dois le sauver, et de quelle façon!... En six mois, si les affaires étaient convenablement dirigées, il se remettrait d'aplomb, mais il laisse venir les choses au pis, et puis me passe la charge d'en sortir... »

Le cours de ces méditations parut à Tryon peu avantageux: le souvenir du projet qu'il s'était engagé à mener à bonne fin l'incita à renoncer au plaisir de condamner son maître.

« Il n'a fait qu'agir selon sa nature, sans doute... Et, maintenant, je n'ai plus qu'à aller de l'avant. »

Trait caractérisque, il réfléchit d'abord à ce qu'il devait faire, aux diverses tâches qu'il lui faudrait accomplir. Une sage préméditation devait s'appliquer à détourner les soupçons. Les lignes principales de son entreprise se dessinèrent bientôt nettement. Il se fiait beaucoup au temps et à une prudente circonspection; il se proposait d'examiner à maintes reprises le plan tout entier avant de le mettre à exécution. Dans l'intervalle, il ne différerait aucun des préparatifs nécessaires.

Ayant décidé tout cela, il laissa errer ses pensées. Par une disposition naturelle, il songea d'abord à sa mère et à la joie que lui donnerait son succès. Tryon n'était ni très ardent ni

très affectueux, mais ses sentiments étaient de ceux qui se développent avec l'habitude et le contact journalier; la vie un peu isolée qu'il avait menée en compagnie de sa mère veuve avait déterminé entre elle et lui une intimité, une communion étroite d'idées et d'intérêts. Aussi éprouva-t-il de l'irritation en se rendant compte tout à coup qu'il ne pourrait prendre aucun plaisir à la joie de sa mère : il sentait nettement qu'elle ne serait pas heureuse si elle savait tout, et sa sincérité l'empêchait de se réjouir d'avance.

Lorsqu'il eut mis le traité dans sa poche, éteint la lampe et fait quelques pas au dehors, il lui vint soudain à l'esprit que si les soupçons de sa mère étaient éveillés, si la rapidité de son avancement l'amenait à deviner même vaguement quoi que ce fût qui approchât de la vérité, elle s'opposerait certainement de toutes ses forces à un pareil dessein. Pour la première fois, un abîme s'ouvrait entre eux, Mais au lieu de penser à la signification et à la cause de cette séparation, il résolut simplement d'affecter la franchise et de tromper sa mère : son parti était pris; il valait mieux qu'elle ne sût rien. Cependant, en arrivant chez lui, il éprouva un malaise intense. La fourberie lui était pénible. Il se promit de ne dire que le nécessaire.

Selon une invariable habitude, Mrs. Tryon était restée à attendre son fils. Quand il lui parla de louer une maison plus grande et d'engager une servante, et qu'il lui eut montré son traité, en attribuant cet avancement à l'activité dont il avait fait preuve à propos de l'inventaire, elle ne parut en aucune façon surprise, bien que la soudaineté de sa joie lui eût fait venir les larmes aux yeux. La première pensée de son garçon avait été pour elle : c'était là peut-être le véritable motif de son allégresse, et cependant elle ne chercha pas à l'exprimer avec des mots. Même lorsqu'ils sont le plus profondément émus, les hommes et les femmes ne révèlent généralement que la surface agitée de leurs âmes; les profondeurs tranquilles de parfaite honnêteté et d'abnégation, dans ce cœur de mère, ne pouvaient aisément se soulever jusqu'à l'expression.

— J'en suis bien heureuse pour toi, Dave, — dit-elle en essayant de sourire; — tu le mérites certainement, à travailler

ainsi nuit et jour : toute la nuit dernière encore, tu n'as cessé d'écrire. Oh! je t'ai entendu. Une mère ne dort pas quand son fils veille... Tu me donnes plus de bonheur que je n'en espérais en ce monde. Il me semble que toutes mes prières ont été exaucées. Dieu me témoigne sa très grande bonté, Dave!

Souriant malgré ses larmes, elle ajouta, d'un ton qui implorait grâce :

— Quand je pense qu'autrefois, j'avais peur que tu ne fusses pas intelligent!

Et, avec un soupir de soulagement, Tryon comprit que le moment le plus difficile de son épreuve était passé; il constata aussi, non sans un certain étonnement, qu'il prenait part au bonheur de sa mère, bien qu'il sût qu'il n'en avait pas le droit. Le succès pouvait donc lui assurer plus encore que la richesse et une position solide : il lui donnerait la satisfaction.

Après une conversation à laquelle sa mère coupa court en insistant pour qu'il allât bien vite se reposer, Tryon monta à sa chambre pour rêver librement à Georgie. Il avait la certitude que, au point où les choses en étaient, elle ne le refuserait pas. Dans sa nature pondérée, des désirs étrangers à ses habitudes s'éveillaient et coloriaient le tableau de la vie heureuse qu'il se figurait entre sa mère et sa femme.

Longtemps après que son fils l'eut quittée, la mère demeura seule, repassant sa joie dans son cœur et s'imaginant tout ce qui pourrait advenir. Que ne ferait pas son Dave? Jusqu'où n'irait-il pas? Membre du Congrès, peut-être? Aimé et honoré de tous, car il en était digne! Femme en cela, elle avait fait de lui son idole depuis ses succès scolaires et, pour sa nature large, plus expansive et plus généreuse, la froide retenue et l'opiniâtre volonté de son fils paraissaient l'idéal de toute noble virilité. A l'adoration qu'elle éprouvait pour sa force et sa volonté se mêlait une gratitude intense et vibrante pour l'affection que le jeune homme lui gardait. Il s'était en premier lieu préoccupé d'elle et de son bien-être. Au souvenir des paroles qu'il lui avait dites, des larmes de plaisir, douces et faciles, montèrent de nouveau à ses yeux. Le sens des compensations de la vie la pénétra, tandis qu'elle songeait à la fois à son mari défunt et à son fils.

Pourtant, elle s'effrayait superstitieusement d'admettre, même à part soi, ce qu'elle sentait la vérité : qu'elle était bénie en son fils au delà de ses propres mérites, au delà de toutes ses anciennes souffrances. Une grande joie, craignait-elle, serait suivie d'une longue affliction. Elle se mit à se demander quand il se marierait et quelle femme il choisirait. Aucune, dans Kansas City, n'était digne de lui : elle lui conseillerait d'attendre. Pendant ce temps-là, elle chercherait pour lui, car elle savait exactement quelle sorte de compagne le rendrait heureux. Néanmoins, la créature idéale même qu'elle imaginait n'était pas digne de son fils, de Dave!

II

Huit jours après la visite nocturne que M. Boulger avait faite au magasin, sa femme et ses trois filles attendaient, dans le salon de leur maison de campagne, le retour du négociant; il devait ramener le directeur, M. Tryon, à qui, à leur extrême surprise, il semblait résolu à faire honneur.

Mrs. Boulger était maigre et sèche ; mais, en dépit de son teint blême et de ses yeux noirs et ronds, sa figure anguleuse et sa haute taille lui donnaient une certaine prestance. Elle appartenait, comme elle se plaisait à en informer chacun, à une vieille famille Sudiste, — « une famille, ajoutait-elle immanquablement, qui avait possédé des esclaves pendant des générations ». En réalité, la petite plantation des Carters avait été achetée par son grand-père; mais, avec les années, et à mesure que sa position s'était améliorée, les ancêtres de Mrs. Boulger croissaient en nombre et en importance légendaire. L'orgueil était sa qualité dominante et, avec le temps, il s'était accru dans des proportions telles qu'il avait développé chez la bonne dame des vertus étrangères à sa nature. Il aurait été difficile de l'induire à faire une chose qui lui eût semblé indigne d'un haut rang social, et, de même, rien ne l'aurait empêché d'accomplir ce qu'elle croyait devoir à sa situation. Elle menait, par conséquent, le train qu'exigeait sa connaissance de luxes nouveaux, connaissance

qu'elle cultivait soigneusement, sans se soucier de ce fait que, dans les dernières années, elle avait dépensé plus que son mari ne gagnait.

La fille aînée, Ada, ressemblait exactement à sa mère, sauf qu'elle avait bonne mine et qu'elle était bien élevée. Elle acceptait, comme article de foi, l'imaginaire descendance de sa mère et ses goûts de splendeur héréditaire. Elle était égoïste, comme sa mère, inconsciemment et inflexiblement, avec une infatuation à laquelle l'autre atteignait difficilement.

L'unité de type de Mrs. Boulger et d'Ada avait eu certains effets curieux sur les deux cadettes. Ivy, la plus jeune tenait de son père sous bien des rapports; elle en était une copie réduite, petite et mince avec une figure de poupée. L'orgueilleuse suffisance de sa mère et de sa sœur aînée avait fortifié et développé son égoïsme, l'avait rendu délibéré et conscient. Son instinct d'émulation et son désir de séduire lui firent pousser très loin la culture de son intelligence et de ses manières; elle aurait été parfaite si elle avait été capable de comprendre une nature autre que la sienne. Son féroce égoïsme et son obstination lui avaient gagné le respect récalcitrant de sa mère elle-même et elle était ouvertement la préférée de son père.

Georgie, à l'encontre des deux autres, était par nature honnête, franche et bienveillante. Elle s'efforçait de ne voir que les qualités de sa mère et de ses sœurs; mais, à son insu, leur égoïsme détermina et multiplia en elle des sentiments désintéressés. Elle ne trouvait aucune difficulté à consentir à tout ce que les autres réclamaient sans cesse de sa bonne volonté, encore que parfois elle leur rendît service avec mépris. Car Georgie n'était pas une sainte à qui l'abnégation était un plaisir, mais une jeune fille dont le cœur pur et sain avait un grand besoin d'affection. Pour elle seule, le retour à Kansas City fut une cause de contentement. Elle l'attendait avec espoir et avec une aspiration confuse et ardente à la fois vers le but et la joie de sa vie, qui était de retrouver Tryon pour qui elle avait éprouvé dès l'abord de l'estime et de la confiance, Elle considérait sa propre personne avec un raisonnable plaisir et elle savait parfaitement que, si elle

n'était pas aussi grande et aussi élégante qu'Ada, elle était plus forte et d'une santé meilleure. A mainte reprise aussi, elle avait constaté que si les hommes étaient d'abord attirés par la bonne mine et la majesté d'Ada, ou par les manières charmantes et l'intérêt affecté d'Ivy, la plupart d'entre eux en arrivaient graduellement à avoir pour elle des prévenances qui étaient sinon passionnées, du moins constantes et sincères. Elle avait en conséquence le pressentiment que la vie lui offrirait ce qu'elle désirait le plus, et elle s'en estimait satisfaite. Si ses vœux étaient modestes, ils promettaient d'être réalisés. Georgie était franche et loyale, comme le sont ceux que n'égare pas leur imagination. Son père et Tryon avaient raison de ne craindre aucune trahison de sa part : elle s'en tenait aux règles de conduite ordinaire, et les lignes et les angles droits des routes et des rues d'Amérique lui plaisaient particulièrement.

Aussitôt que son père eut parlé de Tryon et avant même qu'il eût mentionné son élévation au poste de directeur, elle avait deviné qu'il s'agissait intimement de son avenir. Cela flattait non seulement la meilleure partie de sa nature, mais aussi sa vanité de jeune fille. Elle avait toujours désiré se marier avant ses sœurs, elle sentait qu'elle avait plus d'affection à donner; la vanité et l'égoïsme d'Ivy et le complaisant orgueil d'Ada lui semblaient être pour ses sœurs une infériorité manifeste.

Malgré l'enthousiasme inusité avec lequel M. Boulger parla de Tryon, ni Mrs. Boulger, ni Ada ne voulurent d'abord attribuer une grande importance à cette visite : elles se savaient bien trop au-dessus de la classe des employés. Mais Ivy remarqua aussitôt que son père paraissait s'adresser en particulier à Georgie et il lui fut facile d'interpréter l'attitude de sa sœur préférée. En rentrant au salon, elle vit que Georgie, comme elle-même d'ailleurs, s'était habillée avec plus de soin que de coutume. Une certaine jalousie féminine l'obligea à parler, encore qu'elle essayât de modifier l'amertume de ses paroles parce qu'il n'eût pas été de bonne politique d'offenser la sœur qui lui rendait de continuels services et qu'elle aimait autant que cela lui était possible.

— J'ai grand'peur, — dit-elle négligemment, — qu'il ne

soit bien inutile de nous mettre en frais pour M. Tryon, tandis qu'Ada est là. Nous n'avons aucune chance contre elle. Après tout, je m'en moque! Je ne veux pas d'un employé de papa. Mais c'est fâcheux que tu ne sois pas aujourd'hui dans tes jours de beauté... Tu es trop rouge.

Georgie se sentit touchée par ce trait qui, à vrai dire, aviva encore le sain éclat de ses joues, mais elle garda son sang-froid et, après un court silence, parla de choses indifférentes.

Quelques minutes plus tard, à peine avait-on apporté les lampes et fermé les fenêtres, que M. Boulger et Tryon entrèrent. Mrs. Boulger fut affable et même gracieuse avec Tryon, comme elle l'était toujours avec de nouvelles connaissances, et Ada essaya de se l'approprier, s'imaginant sans doute que tout homme ne pouvait que désirer se jeter à ses pieds. Tryon, bien que mal à l'aise, parut à son avantage. Son dessein était si arrêté que rien de la gaucherie consciente de sa jeunesse ne fut visible, et, lorsque, après avoir répondu poliment à la sœur aînée, il se tourna vers Georgie, celle-ci fut étonnée du changement qui s'était fait en lui. On reconnaissait en Tryon « un homme, un maître même », se dit-elle avec une rougeur de plaisir qui lui donna un air d'embarras charmant. D'ailleurs, elle éprouvait réellement une certaine timidité. Le regard sincère et fidèle de Tryon lui fit voir l'avenir très proche; elle fut étonnée de la violence des sentiments que sa présence éveillait en elle.

La soirée s'écoula assez agréablement. Ada, il est vrai, se montra par moments dédaigneuse; Ivy fit des remarques ambiguës et légèrement malicieuses, mais l'inépuisable bonne humeur de M. Boulger et le plaisir que ressentait sa femme à raconter son voyage en Europe firent que tout se passa sans anicroche. D'après la conversation de Mrs. Boulger, Tryon crut deviner qu'elle considérait l'Amérique, depuis l'abolition de l'esclavage, comme une contrée intolérable. « Les domestiques sont incapables et indépendants », fut une phrase fréquente, dont il ne saisit pas très bien l'opportunité. Le dîner lui parut interminable; il se disait qu'il n'était pas bon de boire du vin en mangeant et que la maison était trop luxueuse pour être confortable. Il déclara à sa mère, à ce sujet, que vivre

là lui ferait l'effet d'être perpétuellement vêtu de ses plus beaux habits. Mais les yeux de Georgie et les paroles qu'elle lui adressa lui prouvèrent qu'elle, au moins, le comprenait et l'appréciait, et cela lui suffisait. Après le dîner, elle s'arrangea de telle façon que Tryon pût lui parler en tête à tête, et, quand il voulut savoir si elle avait tenu sa promesse de ne pas oublier ses anciens amis, elle lui répondit sans affectation qu'elle ne l'avait pas oublié. Cette franchise le mit à l'aise et, à son propre étonnement, il s'aperçut qu'il l'entretenait avec intérêt des affaires et des améliorations qu'il comptait effectuer. Sa pénétration et son énergie firent impression sur la jeune fille, mais plus encore la volonté et la ténacité qu'elle savait être le fond de son caractère. Une fois même, elle se surprit à rougir, à demi honteuse d'une phrase imprudente qui trahissait ses sentiments. A mesure que croissait son estime pour lui, elle laissait voir une bonne humeur, une gaieté qui la rendait presque belle. En somme, ils se révélèrent l'un à l'autre sous leur plus beau jour et, le sachant, ils sentirent augmenter leur sympathie réciproque. Vers onze heures, M. Boulger vint à eux.

— Georgie, — dit-il à voix basse après quelques propos vagues, — nous voudrions tous deux te voir de bonne heure demain matin : nous avons quelque chose à te dire et, comme Dave doit être au magasin à huit heures, il faudrait que tu fusses descendue à sept heures pour le déjeuner.

Le ton et la manière confidentielle de M. Boulger étaient grandement significatifs. La plupart des jeunes filles se seraient senties quelque peu embarrassées à l'approche si prompte du moment décisif, mais Georgie répondit très naturellement :

— Très bien, père. Je serai en bas à six heures et demie. Je crois qu'il est temps de nous retirer, bien que, grâce à M. Tryon, la soirée m'ait paru fort courte.

Quand il eut regagné sa chambre, Tryon s'accorda quelques instants de méditation. Il était certain que Georgie l'aimait et qu'elle consentirait à être sa femme. La franchise et l'enjouement de la jeune fille lui avaient été fort agréables ; cela le ravissait autant que certaines marques de tendresse qu'il se rappelait avec joie. Sauf une préoccupation unique, son esprit

était en repos. Sa sincère affection avait augmenté sa confiance à un tel point qu'il voulait se fier absolument à elle. Elle méritait qu'il lui fît des confidences sans réserve : il le savait et il se persuadait qu'il devait l'instruire dès maintenant de ses intentions. L'effet de son entraînement commercial était si profondément immoral qu'il se serait probablement décidé à lui dire son secret, si la haute opinion qu'il avait de sa mère ne l'eût retenu. Peut-être que Georgie envisageait les choses au même point de vue ? Oui, sans doute ! C'était là un nouveau sujet de réflexion : il ne dirait rien et suivrait seul son chemin.

Le lendemain matin, Tryon descendit à six heures. Il entra dans la salle à manger au moment où les domestiques la quittaient et il n'attendit pas longtemps avant de voir paraître Georgie.

Elle était rayonnante et jolie : ses yeux bleus étaient si gais et son teint si frais que le jeune homme éprouva une sorte de trouble sensuel, comme il lui était arrivé plus d'une fois déjà au cours de la soirée précédente.

— Bonjour, monsieur Tryon : vous êtes prêt de bonne heure. Père est-il déjà venu ?

— Non, et j'en suis heureux, — répliqua Tryon avec assurance, — car j'ai quelque chose à vous demander tout d'abord, — ajouta-t-il pendant qu'ils se donnaient la main. — Vous rappelez-vous combien vous vous êtres montrée bonne pour moi quand nous suivions les mêmes cours ?

Georgie essaya de soutenir son regard, sans y réussir : la question était trop soudaine. Cependant elle aurait maîtrisé sa joie, si un délicieux sentiment de fierté et un timide désir de s'abandonner complètement à l'impérieuse domination de Dave ne l'eût rendue incapable d'aucun effort, sinon pour apaiser, en pensant à autre chose, les battements désordonnés de son cœur, tandis qu'elle écoutait ardemment chacune des paroles que prononçait le jeune homme.

— Depuis ce jour où vous m'avez demandé la solution du problème qui vous embarrassait, je vous ai aimée... et maintenant, Georgie, je veux savoir si vous m'aimez assez pour devenir ma femme.

A cette question directe, aucune des imaginations romanesques de la jeune fille ne lui revint à l'esprit; au contraire, l'émoi qui la troublait tout à l'heure disparut. Elle reprit possession d'elle-même et, le regardant bien en face, elle répondit :

— Oui.

Il la prit dans ses bras et la couvrit de baisers; la jeune fille sentit de nouveau son émotion tumultueuse l'envahir, en même temps qu'une joie pénétrante à se laisser ainsi embrassée, et il lui fut impossible de rien ajouter à la simplicité de son aveu. Mais elle se dégagea presque aussitôt. Elle avait peur d'elle-même, — peur que ces impressions violentes et délicieuses ne vinssent à l'entraîner plus loin qu'elle ne devait aller. Elle éprouvait aussi une certaine confusion, qu'elle s'efforça de dissimuler sous une assurance affectée.

— Maintenant, — dit-elle, toute rougissante, — après avoir chiffonné ma robe et dérangé ma coiffure, peut-être me direz-vous si c'est pour cela que papa m'a priée de descendre de bonne heure.

— C'est une des raisons, je pense! — répondit Tryon en souriant aussi. — Ne l'auriez-vous pas deviné, Georgie?

Et, en parlant, il passa son bras au cou de la jeune fille.

— Peut-être... Mais savez-vous que vous avez beaucoup changé? Vous n'êtes plus du tout ce que vous étiez... Je veux dire que vous êtes... moins jeune... et je pensais...

— Vous pensez donc quelquefois à moi, Georgie?

La jeune fille hocha la tête; on voyait dans ses yeux une profonde tendresse. Un besoin de s'épancher l'obligea à parler, car toute sa nature s'ouvrait librement à cette affection comme une fleur à la chaude caresse du soleil.

— J'en étais arrivée à détester l'Europe et je désirais bien voir la fin de notre voyage. Je me sentais souvent seule et je me figurais que vous m'aimiez, sans être bien sûre, jusqu'à hier soir, que ce fût si vrai... Il est bon d'aimer quelqu'un, n'est-ce pas, et d'être aimé?...

Après cela, elle ne se défendit plus et se laissa embrasser et mener jusqu'au sofa. Leur entretien fait de souvenirs, des questions et des réponses suggérées par une affection heureuse, ne leur semblait avoir duré qu'une minute lorsque entra M. Boulger.

— Voilà qui est parfait! — s'écria-t-il joyeusement en se frottant les mains, tandis que les deux jeunes gens se levaient soudain. — C'est parfait!,.. Je suppose que vous êtes déjà d'accord sur le point principal?...

Mais le rôle d'heureux père, difficile à bien jouer en tout temps pour M. Boulger, fut impossible à soutenir devant le silence de la jeune fille et de Tryon. Il ajouta peu après, avec plus de sérieux et presque de son ton ordinaire :

— Georgie, il faut que vous me laissiez Dave pendant une minute, car nous avons quelque chose à décider d'abord... Nous revenons tout de suite.

Sans plus de cérémonie, il fit entrer Tryon dans le salon et, tirant de sa poche une longue enveloppe blanche, il commença en hâte :

— Voici le billet, Dave. Vous voyez que j'y ai inscrit une somme de cent mille dollars. J'ai d'autres filles... et... c'était là ma première offre, n'est-ce pas?... Cela ne peut vous contrarier, je pense. Vous aurez dix ou quinze mille dollars de revenu annuel et Georgie est une bonne fille, pas du tout extravagante, et, en tout cas, vous serez plus à l'aise qu'aucun jeune ménage de la ville, et...

La rapidité de jugement de Tryon lui fut fort utile en cette occasion. Il comprit qu'en un pareil moment il lui était impossible de marchander, bien que le mauvais tour fût flagrant et l'irritât. Il vit d'un seul coup d'œil qu'il ne lui restait qu'à accepter, et, grâce à ses rares facultés d'assimilation, il se résolut à prendre plaisamment cette fourberie. Il valait la peine de se concilier les bonnes grâces du père de Georgie.

— C'est parfait! — répliqua-t-il lentement, mais d'un air ironique. — Je m'aperçois qu'il est difficile de traiter avec vous et d'en être quitte à bon compte. Vous êtes malin, il n'y a pas à en douter!

Le sourire de satisfaction qui éclaira la figure de M. Boulger à ce compliment, accepté comme une vérité agréable, révéla à Tryon qu'il en avait dit assez : il se tut et, ayant parcouru négligemment le papier, il le plia, le remit dans l'enveloppe et le rendit à son patron.

— Cela vous fait quelque peu mon associé, savez-vous, Dave, — insinua M. Boulger d'un ton conciliant, — et je

veux toujours agir loyalement avec vous. J'ai de bonnes raisons pour cela, maintenant. Mais je serai heureux quand tout sera terminé. Quand pensez-vous?... Nous aurons le temps de causer de cela après déjeuner. Venez, à présent.

Lorsqu'ils rentrèrent dans la salle à manger, M. Boulger tendit l'enveloppe à Georgie.

— Vous allez garder cela, Georgie, pendant trois mois, — dit-il à la jeune fille, qui rougit. — Au bout de ce temps, vous le donnerez à Dave ou, si je m'y opposais, vous l'ouvririez et vous décideriez de bonne foi entre nous... Comprenez-vous?... Je pense que nous pouvons tous deux compter sur vous, hein?

— Oui, — répondit la jeune fille en fronçant les sourcils et en regardant tour à tour son père et son fiancé. — Dans trois mois, je dois donner ceci à M. Tryon, à moins que vous ne vous y opposiez; auquel cas, je l'ouvrirais et déciderais entre vous deux... Cela me semble bien étrange. Ne puis-je pas savoir ce que renferme cette mystérieuse enveloppe?

— Les jeunes filles ne doivent pas apprendre trop de choses à la fois, — répliqua M. Boulger avec indifférence. — Pour l'instant, mettez ce papier en sûreté et faites-nous servir à déjeuner... J'ai réellement très faim et je suppose que Dave se sent capable d'avaler un repas complet. Le bonheur est une bonne sauce, hein?

Le déjeuner fut plus que gai. M. Boulger ne cessa de parler avec une animation un peu factice, ce qui laissa les deux jeunes gens à leurs pensées et à leur échange de regards. Dave Tryon était plus que satisfait de son succès. Georgie lui semblait une femme idéale, et la jeune fille elle-même se serait abandonnée à son contentement si elle n'avait pas remarqué avec anxiété que son fiancé paraissait de temps en temps tout rêveur.

III

Les magasins se composaient d'un rez-de-chaussée et de trois étages, qui étaient bondés de marchandises. L'escalier partait d'auprès du bureau de Tryon, au fond du rez-de-chaussée,

montait vers la façade, et venait finalement déboucher au troisième étage, qu'il divisait en deux parties presque égales.

Là, dans une sorte de soupente, habitait un Allemand et sa femme qui, pour redevance, étaient chargés de la garde des magasins; ils balayaient et époussetaient les rayons matin et soir, aéraient en été, allumaient les feux en hiver et procédaient à mille travaux de ce genre. Aussitôt que Tryon eut pensé à faire dès maintenant rentrer la provision de bois à brûler, il se souvint des Lenz. Il avait toujours donné à Lenz l'argent pour les dépenses courantes et la somme nécessaire à l'achat du chauffage : il lui fallait donc s'arranger pour que cet homme lui proposât, si possible, d'acquérir, sous prétexte de bon marché, une certaine quantité de bois qu'on entasserait comme d'habitude sous l'escalier. La chose fut aisée; quelques mots de louange décidèrent le naïf Allemand à prendre sur lui l'honneur — et la responsabilité — d'avoir proposé cet excellent marché. Jusqu'ici tout allait bien. Mais Tryon comprit que s'il essayait, sous n'importe quel prétexte, de persuader aux Lenz de quitter leur logis, les soupçons se porteraient aussitôt sur lui. Il fallait qu'ils sortissent de leur propre mouvement, et il devait profiter de l'occasion que la chance ou leurs habitudes pourraient offrir. Le pire était qu'il ne savait presque rien des Lenz ni de leur façon de vivre. Ils s'acquittaient si bien de leurs fonctions qu'il n'avait que de rares motifs pour leur adresser la parole. Et le mépris que les Américains témoignent à tous les étrangers, en particulier à ceux dont l'accent défigure leur langue, l'avait disposé à n'avoir aucun rapport avec eux. Tryon savait qu'il n'était pas possible de questionner Lenz lui-même sur ses mœurs et coutumes. Il était nécessaire qu'il cherchât ailleurs les renseignements : aussi se mit-il à fréquenter, le soir, une brasserie allemande et à causer avec les habitués.

Cela devait avoir encore une autre utilité. La profonde répugnance que Tryon éprouvait pour tout ce qui n'était pas droit était entretenue activement par sa mère ; ses relations journalières avec elle éveillaient sans cesse ce qu'il y avait d'honnête en lui et l'amenaient parfois à discuter sa résolution. Ce débat lui était très pénible, l'hésitation étant intolérable aux hommes d'action. Il s'aperçut bientôt que ses visites à

la brasserie lui permettaient non seulement de mieux connaître les Allemands et leurs usages, mais diminuaient aussi l'influence occulte que sa mère avait sur lui et le libéraient ainsi de ses remords et de ses doutes, contre lesquels il luttait si douloureusement. Il continua donc à fréquenter la brasserie longtemps après avoir obtenu les renseignements qu'il désirait ; il s'excusait auprès de sa mère de rentrer si tard en alléguant le surcroît de travail que lui valait sa position nouvelle. Mrs. Tryon acceptait d'autant mieux ce prétexte que son fils l'avait informée de ses fiançailles avec Georgie Boulger. Malgré la jalousie naturelle de Mrs. Tryon, les manières franches de la jeune fille avaient fait une impression favorable sur la mère et elles devinrent bientôt aussi bonnes amies qu'il est possible de l'être pour deux femmes qui sont également de nature bienveillante.

Lors de sa troisième ou quatrième visite à la brasserie, Tryon avait appris que le *Turn-Verein-Fest*[1], sorte de festival annuel auquel tous les Allemands de la classe moyenne ou inférieure assistaient ordinairement, serait célébré le 1er août. Sa réception chez Boulger datait du 10 juillet. Quelques jours plus tard, il fut par hasard informé que Lenz et sa femme iraient presque certainement à la fête : Lenz remplissait au *Verein* quelque office subalterne, qui le retiendrait jusqu'à minuit au moins.

Tryon n'avait donc qu'à tout préparer pour agir dans la nuit du 1er août. Méthodiquement, suivant son habitude, il réserva ses soirées à la brasserie pour réfléchir et, dans la journée, il se consacra activement à la réorganisation des magasins et à l'extension des affaires. Il voulait ainsi détourner les soupçons. Qui pourrait imaginer, en effet, que l'énergique directeur eût mis lui-même le feu à l'établissement dont il s'occupait avec un dévouement infatigable? Les heures qu'il passait à la brasserie, à examiner minutieusement tous les détails de son plan ne furent guère troublées par des remords ou des doutes. Les figures étrangères qui remplissaient la salle et le langage inconnu que tout ce monde parlait soulevaient en lui de l'aversion et du mépris, excitaient, en vérité ses

1. Fête de la Société de gymnastique.

instincts combatifs et réprimaient ses sentiments délicats. Les jours passaient ainsi, sans autres incidents qu'une phrase échangée avec Georgie, à l'occasion, de temps en temps. lorsqu'elle entrait au magasin accompagnée de sa mère et de ses sœurs.

M. Boulger ne vint que rarement à sa maison après que Tryon eut pris la direction effective des affaires, et, quand il y faisait une courte apparition, la seule vue de l'activité et de l'énergie déployées par Tryon l'assurait que sa cause était en bonnes mains. C'est un trait curieux du caractère de Tryon, et de l'opinion qu'il avait de M. Boulger, qu'il ne confia jamais à son patron quand et comment il entendait exécuter leur projet. Il avait l'impression que si M. Boulger savait à quel moment la chose était fixée, il « ferait des embarras » qui pourraient provoquer des soupçons. De plus, puisqu'il avait entrepris la chose, il désirait l'achever à sa guise et en prendre sur lui toute la responsabilité. Seul, il se sentait plus fort qu'avec un complice.

Enfin le 1er août arriva. Tryon s'éveilla à cinq heures et demie dans une chaleur lourde, avec un ciel sans nuage. Il soufflait une faible brise du nord-est : entre tous les vents, celui qui pouvait favoriser le mieux son dessein. Il ne put s'empêcher de sourire lorsque le proverbe lui vint à l'esprit : « C'est un mauvais vent... » Il était fier de lui-même : à mesure que l'épreuve approchait, il n'éprouvait ni exaltation ni découragement. Comme d'habitude, en déjeunant, il causa tranquillement avec sa mère, puis se rendit à pied au magasin. Pendant toute la journée, il s'acquitta de ses fonctions ordinaires avec peut-être un léger excès d'énergie, mais en restant malgré cela parfaitement maître de lui-même. Vers six heures, il se trouvait debout à la porte de son bureau lorsque les Lenz, vêtus de leurs plus beaux habits, descendirent l'escalier. Les rayons étaient encombrés d'une foule de clients qui profitaient de la fraîcheur relative de la soirée pour faire leurs achats. Aucun des employés n'eut le temps de remarquer le couple qui sortait ni d'entendre les quelques mots qui s'échangèrent entre Tryon et Lenz.

— Vous sortez, monsieur Lenz? — demanda négligemment Tryon.

— Oui, monsieur, mais nous serons rentrés avant minuit, pour mettre tout en ordre.

L'homme paraissait disposé à engager une plus longue conversation, mais Tryon tourna les talons en souriant et Mrs. Lenz entraîna son époux vers la porte de derrière. En les voyant disparaître, Tryon fut soulagé de sa suprême anxiété.

Une heure ou deux plus tard, il était seul dans son bureau. Une demi-heure après, il avait terminé sa comptabilité et transcrit les totaux, de son écriture ferme et nette. Il faisait encore jour : Dave monta l'escalier, inspectant chaque pièce en passant. Quand il fut au deuxième étage, il se dirigea vers une des fenêtres de la façade et l'ouvrit. En revenant, un instinct de prudence lui fit escalader les étroites marches sans rampe qui menaient au troisième étage. Il examina la mansarde. A sa droite, se trouvait une cloison en planches qui séparait le logis des Lenz du reste de l'immense grenier. Il vit leur porte : elle était close. « Naturellement, pensa-t-il, ils l'ont fermée avec soin avant de partir.

Il redescendit et s'arrêta devant le baril de pétrole qui se trouvait dans une encoignure formée par son bureau : il était dissimulé à la vue par une pièce de drap, marchandise avariée qu'on avait posée dessus à moitié dépliée. Dans le court intervalle qui s'était écoulé depuis que Tryon avait exploré les étages supérieurs, l'obscurité s'était faite. Cependant, en montant une marche ou deux, il put encore apercevoir le dernier palier, mais presque au même instant la nuit s'épaissit et enveloppa toutes choses d'ombre et de mystère.

Dave n'avait pas besoin de lumière. Il savait qu'il était presque neuf heures : c'était le moment qu'il avait fixé comme étant le plus favorable à son projet. Un peu plus tôt, les gens d'affaires et les employés de toutes sortes eussent encore été nombreux dans le voisinage ; un peu plus tard, les habitués des brasseries et des bars se mettraient en route pour rentrer chez eux. Le feu aurait une bonne heure pour accomplir son œuvre et Dave était convaincu que la moitié de ce temps serait plus que suffisante. Tranquillement, il s'avança jusqu'à la porte de derrière, écarta le rideau de serge verte et jeta un coup d'œil dans la ruelle déserte. Rien ne bougeait... Il entrevit vaguement,

de l'autre côté, le derrière des maisons dont la façade donnait sur Jackson Street; leur contour se profilait contre le ciel. Rien ne bougeait... Il laissa retomber le rideau et revint vers le baril de pétrole. Sans même soulever le drap qui le recouvrait, il passa sa main dessous et tourna le robinet. Il avait depuis des semaines soigneusement étudié le plancher et savait que le passage continuel des gens montant et descendant avait déprimé cet endroit du parquet. Il n'entendait autre chose que le glouglou du pétrole qui coulait et qui semblait marquer la mesure aux battements sourds de son cœur. Quelques moments encore, le glouglou se ralentit et le silence régna de nouveau. Le jeune homme se retira d'un pas ou deux en arrière, pour être bien sûr que l'huile qui s'étendait ne viendrait pas tacher ses semelles.

Il frotta une allumette-bougie alors et regarda. Tout s'était passé comme il l'avait prévu : du coin où se trouvait le baril, le pétrole était allé former une large mare au pied de l'escalier, allongeant de chaque côté deux bras sombres et huileux comme pour mieux étreindre sa proie. Au bord même de la mare se trouvait une corbeille d'où s'échappait jusqu'au plancher sec un long papier froissé. Une seconde, Tryon s'arrêta; puis il fit un pas en avant et approcha l'allumette de l'extrémité du papier. Quand le papier se fut enflammé, Dave se retourna et gagna vivement la porte de derrière. Il l'ouvrit, jeta un regard au dehors, tandis qu'il soulevait le loquet de la grille extérieure : rien ne bougeait... Il rentra dans le magasin et, tenant d'une main la porte presque fermée, il plaça son pied contre le large panneau de verre et appuya fortement. Soudain, la vitre céda sous cette pression et tomba avec fracas. Rien ne bougea; cependant, pour tromper un témoin possible, il avait au même instant poussé une exclamation de surprise. Un peu plus tard, les gens penseraient que le verre s'était brisé sous l'action de la chaleur. Il fallait bien risquer cela pour faire un courant d'air d'un bout à l'autre de la maison. Un coup d'œil en arrière lui fit voir l'épais cornet de papier qui flambait. Rapidement, il sortit et referma la porte. Au moment où il mit la clef dans la serrure, il entendit, en même temps que le grincement du pène, une sorte de sifflement. Il regarda autour de lui : rien ne bougeait; le silence et l'obscurité

l'enveloppaient. Debout devant la vitre brisée, il passa avec précaution sa main par l'ouverture, il écarta le rideau; puis, se baissant, il regarda à l'intérieur.

Aussitôt il laissa retomber le rideau et, tournant les talons, franchit la grille de fer, qu'il referma à clef. En descendant le passage, il lui semblait sentir dans son dos la chaleur de l'incendie. Fantaisie de son imagination!... Certes, ce n'était pas une fantaisie, la grande flamme qui l'avait ébloui un moment auparavant et qui aveuglait encore ses regards; ce n'était pas une fantaisie non plus, ces crépitements de bois sec enflammé. Mais il n'avait pas fait cinquante mètres que sa surexcitation se calma pour faire place à un sentiment de satisfaction. Il avait consciencieusement accompli sa besogne, comme toujours, et, si rien n'intervenait et si personne ne l'avait vu, le résultat serait conforme à ce que l'expérience lui avait appris à espérer. Tandis qu'il se dirigeait rapidement vers la brasserie allemande, sa satisfaction devint une véritable ivresse de triomphe. Il avait tout prévu, ses préparatifs étaient parfaits, jusqu'au courant d'air; et maintenant le bois emmagasiné sous l'escalier flambait et l'escalier lui-même n'était plus qu'une cheminée embrasée. Dans une demi-heure, les magasins Boulger seraient la proie des flammes et aucune pompe ne pourrait éteindre l'incendie avant que les planchers fussent consumés, ne laissant aux yeux de la foule que des murs noircis, comme avait brûlé, l'hiver précédent, la maison Treadwell. Personne ne l'avait vu; il était persuadé à l'avance qu'il y avait cent chances contre une pour qu'il en fût ainsi, et c'est le nombre des chances qui fait la réussite. Georgie, l'argent et une existence sérieuse de travail et de succès... C'était la différence entre des hommes comme lui et les criminels. Ceux qui commettent des crimes, en général, sont des spécimens d'humanité avilis et bas, qui ne sont capables ni de prévoyance ni de sang-froid. Quant à lui, il possédait ces qualités, et, par suite, tout irait bien.

Avec ces pensées et dans l'état d'âme qu'elles supposaient, il arriva à la brasserie. La salle était presque déserte; il alla s'asseoir à sa place habituelle et commanda son bock. Instinctivement, en se trouvant à la lumière, il regarda son pied droit... Non, ni le pétrole ni la vitre n'avaient laissé de trace;

il était trop maître de lui, il avait trop bien pris ses précautions pour commettre la moindre imprudence. Quand le *Kellner*[1] lui apporta sa bière, Tryon examina l'homme pour voir si ce dernier ne remarquerait rien d'insolite dans son apparence et dans ses manières. Non. Saluant son client d'un aimable « *Goot evenin*[2] ! » le garçon placa le bock devant le jeune homme et se détourna avec indifférence. Rassuré, Tryon se mit une fois de plus à réfléchir, comme il l'avait fait souvent dans ces derniers jours, cherchant s'il n'y aurait pas quelque indice qui permettrait de le soupçonner d'avoir allumé lui-même l'incendie? Non, en aucune façon... Des soupçons, il y en aurait probablement : c'était l'intérêt de Boulger que son magasin brûlât ; les assurances étaient fort élevées; par conséquent, lui-même ou quelqu'un à son instigation pouvait avoir mis le feu ; mais le nom de M. Boulger était respecté, et il n'y aurait pas la moindre trace de preuve ou de complicité quelconque.

C'est un trait caractéristique de Tryon que sa complète sécurité même éveilla en lui des remords. Réaliser un tel projet était un acte misérable, un crime abject, un vol ! Il se répéta le mot : un vol ! Quel insensé Boulger avait été, quel homme faible et vain !... Mais il n'y avait plus rien à faire qu'à se remettre à l'ouvrage. Si Boulger agissait loyalement et le prenait pour associé, il pourrait devenir suffisamment riche pour réparer son crime. Il ne voulait rien voler et n'avait en lui aucun instinct malhonnête; il en éprouvait l'orgueilleuse certitude. Tryon savait ce qu'il était capable de faire à la tête d'une importante maison de commerce. Avec la moitié du stock actuel, les affaires rapporteraient au moins cent mille dollars la première année, et des bénéfices de plus en plus élevés, les années suivantes. Alors, quand il serait riche, il rendrait cet argent d'une manière quelconque... Il le donnerait aux pauvres, qui en avaient plus besoin que ces opulentes compagnies d'assurances. Mais il s'arrangerait pour qu'elles eussent aussi quelque chose. Les nouveaux magasins seraient naturellement rebâtis avec des matériaux incombus-

1. Sommelier, « garçon »,

2. Pour *Good evening*, bonsoir.

tibles : il les assurerait pour une somme bien supérieure à la valeur exacte ; il paierait des primes plus élevées que les anciennes pour un stock moindre de moitié. Ainsi les compagnies d'assurances rentreraient jusqu'à un certain point dans leur argent et, tant que Dave Tryon serait directeur, il n'y aurait plus d'incendie : il y veillerait tout spécialement.

Ici ses réflexions furent interrompues par un frisson d'angoisse.

Si le feu n'avait pas pris, s'il ne s'était pas étendu malgré toutes ses précautions ?... Absurde ! Il avait pris, c'était forcé ! La besogne avait été trop bien préparée pour que cette crainte fût raisonnable. Mais, s'il avait pris, quelqu'un s'en serait aperçu déjà... Non ! Il valait mieux que personne ne le remarquât pendant une demi-heure au moins, et il y avait à peine dix minutes qu'il était assis là...

Supposé que quelqu'un s'en fût aperçu dès cette minute, — à présent ! — et donnât l'alarme, il serait possible d'éteindre les flammes, et toute son œuvre aurait été élaborée en pure perte et ses espérances seraient détruites... Machinalement, il tira son mouchoir de sa poche et s'essuya le front, trempé d'une sueur froide. Il souleva son bock et, pour la première fois de sa vie, le vida d'un trait ; habituellement, il en renversait un peu et laissait le reste. L'instant d'après, sa gorge était de nouveau desséchée, mais il ne boirait plus ; s'il demandait un second bock, le *Kellner* pourrait se douter de quelque chose.

Chaque seconde qui passait améliorait sa position. Tout irait sans encombre... Il continua d'attendre, calme en apparence, mais chaque minute lui semblait durer une heure, tellement qu'à la fin il s'aventura jusqu'à tirer sa montre : il était neuf heures et demie... Il éprouva un soulagement momentané. Tout était parfait maintenant : les traces de ses préparatifs devaient avoir entièrement disparu, anéanties par les flammes. Quelle piètre besogne !... Fort piètre, en effet... Pendant un quart d'heure, cette obsession s'imposa à lui dans toute son amertume ; puis, les anciens doutes revinrent. Peut-être que le feu n'avait pas pris, après tout ! Peut-être n'avait-il pas atteint le bois entassé... Selon ses prévisions, quelqu'un aurait dû, à coup sûr, donner déjà l'alarme... Mais non ! Cette heure était dans ce quartier la plus tranquille de

la journée. D'ailleurs, la devanture était solidement close; nul ne pouvait rien voir avant que l'incendie eût atteint le second étage... Mais, à mesure que les minutes passaient, sa perplexité devenait de plus en plus grande. En dépit de sa volonté et de son courage, l'anxiété qui le gagnait lui rendait difficile de rester paisiblement assis à sentir s'écouler ces instants précieux. Quelques semaines auparavant, il avait résolu de retourner au magasin à dix heures et demie si l'alarme n'avait pas encore été donnée : au cas où le feu n'aurait pas pris, il essayerait de faire disparaître les traces de ses préparatifs. Il était déjà dix heures un quart et les traits de sa figure devenaient de plus en plus durs et tirés, tandis qu'il commençait à croire qu'après tout sa peine et ses soins avaient été inutiles.

Tout d'un coup, ses sens tendus l'avertirent d'une rumeur lointaine: il écouta et n'entendit rien. De nouveau cependant là-bas, tout là-bas, l'air semblait agité de bruits, bien qu'on ne pût distinguer aucun son. Il regarda autour de lui: personne ne semblait remarquer rien d'anormal. Pourtant il en était sûr; son cœur et ses tempes battaient violemment... Voilà! Il distingua nettement un tapage de pas pressés au coin de la rue. Ces butors se décideraient-ils jamais à entendre aussi, pour lui donner l'occasion de courir sur les lieux?... Encore! Des pas pressés : on eût dit qu'un tourbillon vibrant et animé, porteur d'un message impatient, se rapprochait, passait devant la porte de la brasserie et continuait plus loin sa course. Enfin les Allemands parurent s'apercevoir de ces mouvements insolites.

Au moment où le garçon s'arrêtait court et regardait vers l'entrée sans s'occuper du client qui l'avait appelé et l'attendait, la bouche béante, Tryon se leva tranquillement et s'avança jusqu'au comptoir. Au dehors, des gens couraient. Il dit au patron :

— Je crois qu'il se passe quelque chose par là.

Il fut très fier de constater que sa voix était aussi posée, aussi calme que d'habitude, malgré les battements de son cœur qui lui secouaient la poitrine. L'homme se retourna vers lui, et, au même instant, la voix d'airain de la cloche d'alarme ébranla l'air. Au premier tintement, Tryon fut dans

la rue : il avait senti que tout le monde était en alerte et qu'il avait, lui aussi, le droit d'agir. Quel soulagement ce fut de bondir sur les trottoirs en pente ! Il n'avait plus besoin de se contraindre et il aurait voulu pousser des cris pour exprimer la simple joie d'être libre. En tournant le coin de Lee Street, il rejoignit un homme qui arrivait dans le même sens, essoufflé, haletant.

— Où est-ce ? — lui demanda Tryon.

— Je ne sais pas.

Aussitôt d'autres gens les rattrapèrent et, peu après, dans la troupe galopante, quelqu'un dit :

— C'est chez Boulger.

— Quoi ? — s'écria Tryon, comme s'il était saisi d'horreur.

Et il s'élança en avant à toute vitesse.

Quand il s'arrêta devant le magasin, il se trouva dans un groupe d'une quarantaine de personnes, hommes ou gamins, qui tous avaient les yeux fixés sur le sinistre reflet rouge des fenêtres du premier étage. Une épaisse fumée s'échappait d'une fenêtre du deuxième et, en dépit de l'obscurité profonde de la nuit, on pouvait la voir contre le ciel s'élever en volutes énormes et noires. Au même moment, Tryon perçut à l'intérieur de la maison un bruit qui était à la fois craquement, sifflement et mugissement sourd, le bruit qu'on ne peut plus jamais méconnaître quand on l'a entendu une fois, la voix d'un grand incendie avec ses accords profonds de menace, de rage et de triomphe.

— Que faire ? que faire ? — s'écria-t-il en se frayant un chemin vers l'entrée principale. — J'ai les clefs. Que faire ?

— Rien, je suppose ! — répondit quelqu'un. — D'ailleurs, voici les pompes.

En effet, l'équipage descendait la rue comme une masse vivante, les chevaux galopant, les hommes hurlant, et il vint s'arrêter devant la porte. Tandis que les pompiers avec une surprenante rapidité se mettaient à l'œuvre, chaque homme à sa place, découvrant la prise d'eau, vissant les tuyaux, etc., selon le génie pratique qui est le propre de la race et qui se révèle d'autant mieux que la nécessité d'agir est plus grande, Tryon s'avança vers le chef.

— J'ai les clefs. Faut-il ouvrir la porte?

— Non, cela ferait un courant, — répondit l'autre aussitôt. — Il nous faut attaquer le feu par le premier étage, mais j'ai bien peur que nous ne soyons arrivés trop tard.

L'officier avait à peine achevé ces mots qu'un violent craquement et un bruit de vitres cassées lui firent interrompre aussitôt la conversation. Les flammes, s'échappant de leur prison, s'élancèrent en rugissant par les croisées du premier étage, illuminant les grands nuages de cendres qui planaient au-dessus du bâtiment ébranlé, animant les figures des pompiers et des nombreux curieux qui encombraient le trottoir opposé, éclairant tous les incidents de la scène d'un flamboiement jaune et rouge. Puis les flammes se recueillirent à l'intérieur comme un homme reprend longuement haleine pour un plus grand effort.

— Bon Dieu ! le plancher du premier qui s'écroule!... Tout le reste va tomber avant que nous ayons trois machines en train... Débarrassez le trottoir, là !... A cinquante mètres des machines ! En arrière !

La foule, obéissant à ces ordres, recula lentement, entraînant David. En proie à un conflit d'émotions et de sensations qu'il n'aurait su analyser ni alors ni plus tard, il demeura au milieu des badauds, tandis qu'une échelle était dressée contre la façade, et qu'un pompier l'escaladant vivement se mettait en devoir de diriger sa lance par les fenêtres du premier étage. Dave vit les flammes bondir comme affolées par l'avalanche d'eau. Il entendit des gens autour de lui affirmer que, dans une heure, la maison serait consumée de fond en comble; il eut vaguement conscience qu'une seconde pompe était arrivée au secours de la première, suivie d'une troisième un instant après, mais sa pensée était submergée par ses émotions. Il comprit que tous ces efforts étaient vains, que rien ne pouvait plus faire échec aux flammes, que son œuvre était accomplie entièrement.

Alors le remords l'empoigna : d'abord, ce fut un sentiment confus de perte, tel qu'on l'éprouverait si les choses familières et accoutumées vous manquaient à l'improviste; puis, ce fut l'entière compréhension de ce qu'était cette ruine et ce ravage, comme un regret cuisant et âpre. Soudain ce sen-

timent s'effaça, le laissant dans un état de complète lassitude; instinctivement, il changea de posture et se mit à regarder ce qui se passait. Il était au bord du trottoir, à vingt mètres environ de l'endroit où haletaient les trois machines autour desquelles les pompiers semblaient se mouvoir automatiquement sous les vives lueurs que vomissaient les fenêtres du premier étage. Au-dessus et au dessous, la rue était remplie d'une foule qui s'allongeait au loin dans les ténèbres. L'esprit à l'aise maintenant, il remarqua tous les détails de la scène. Deux jets d'eau s'élevaient de la rue comme des serpents d'argent, courbés en un arc qui entrait en sifflant au milieu des flammes, à travers les croisées; un troisième jet, dirigé par un pompier perché à la hauteur du premier étage, sur une échelle peu éloignée de la fenêtre, s'échappait de la lance comme une longue flèche qui tantôt ici, tantôt là, scintillait ainsi qu'un rayon de lune. David contemplait le progrès de cette destruction qui était son œuvre, et son cœur pesait lourdement dans sa poitrine.

— Jamais plus! — se murmurait-il à lui-même, — jamais plus!...

Tout à coup on entendit un bruit net de verre brisé et, au-dessus du pompier perché sur l'échelle, d'une fenêtre du troisième étage, un cri de terreur, le cri aigu d'une voix d'enfant déchira l'air. Comme Tryon levait les yeux, il aperçut deux bras menus qui s'agitaient, une petite tête noire, qui rentra soudain. Muet, saisi d'une épouvante qu'il ne pouvait s'avouer et qu'il redoutait de comprendre, il resta là, le visage hagard.

— Qui est cet enfant?

Tout le monde l'interrogeait. Comment l'aurait-il su? Il ne pouvait que laisser voir sa stupeur.

— Une petite négresse! Une gamine noire!... d'une douzaine d'années!

Mille autres exclamations s'entrechoquaient et tous les yeux se tournaient vers la maison en flammes. Machinalement, Tryon regardait aussi. Trois serpents, au lieu de deux, s'incurvaient maintenant vers les croisées. Quelques hommes reculaient un peu l'échelle vers la gauche et il y eut un murmure de désappointement lorsqu'on vit qu'elle n'attei-

gnait pas plus haut que la fenêtre du second. Vivement un pompier grimpa, et disparut dans la fournaise. La foule se jeta en avant, poussant David. Les quelques pas qu'il fut forcé de faire lui permirent de reprendre conscience.

Pas seulement l'incendie alors... pas seulement le vol... mais le meurtre!

L'enfant était sans doute au service des Lenz. Le mouvement d'hésitation qu'avait eu l'Allemand, quand Tryon lui avait adressé la parole, lui revint en mémoire, et soudain il comprit. Son remords s'exaspéra jusqu'à l'horreur; et à cette horreur se mêla étrangement la pensée de sa mère, qui lui donna la force d'agir.

« Non, cela ne doit pas être! — se disait-il; — cela ne sera pas, non, pas cela! pas cela!... »

Dès qu'il eut pris cette détermination, le sang lui coula dans les veines par rapides secousses. Il vit alors réapparaître le pompier qui fit un geste de regret. Tandis que l'homme enjambait le rebord et regagnait l'échelle, Tryon, absolument maître de lui, s'arracha de la foule comme une ronce d'après un vêtement. Quand les pompiers voulurent l'écarter du pied de l'échelle, il leur dit simplement :

— Je sais le chemin.

Ils lui indiquèrent l'homme qui descendait et il attendit un instant placidement. Il n'était pas de ceux auxquels une impulsion involontaire fait accomplir un acte de bravoure; il lui fallait du temps et de la réflexion pour se décider, mais, une fois sa résolution arrêtée, il était sûr de la mettre à exécution sans se laisser détourner ni par la crainte ni par le danger. Dès que le pompier eut posé le pied par terre, Tryon commença à gravir l'échelle, lentement, car l'exercice était nouveau pour lui, et avec précaution, car il ne voulait pas tomber. Comme il montait, échelon par échelon, de plus en plus sûrement et lestement, une joie sévère s'emparait de lui.

C'était cela même qu'il lui fallait! De cette façon il rachèterait sa faute!

Telle fut la pensée qui l'occupa jusqu'au moment où il se trouva au deuxième étage, se dirigeant vers l'escalier sans rampe. Il avait fait la moitié du chemin, quand il se sentit

suffoqué par la fumée; ses yeux aussi devenaient cuisants : il les ferma, retint son souffle et avança vivement. Une douzaine de pas et il rouvrit les yeux. A sa gauche, l'escalier n'était plus qu'une fournaise dont la gueule dévorait déjà les marches du troisième étage; la chaleur lui écorchait la face; inconsciemment, il voulut respirer et fut presque étouffé par l'âcre fumée. Jetant en arrière un coup d'œil rapide, il tourna les talons et courut à la fenêtre.

Le pompier l'avait suivi. Tryon passa la tête au dehors et aspira deux ou trois bouffées d'air frais.

— C'est inutile, personne n'y peut rien! — dit le pompier.

Tryon, s'étant rempli les poumons, se retourna et s'élança les yeux fermés, vers le fond du magasin. Dans son esprit, il avait calculé la distance : il s'arrêta court et, ouvrant les yeux, se retrouva presque au même endroit que la première fois. Mesurant l'espace du regard, il prit deux pas d'élan et sauta : il parvint sur l'escalier qu'il gravit en deux bonds. En arrivant au sommet, il tomba en avant : là, il put encore respirer. D'instinct, il frotta ses jambes l'une contre l'autre pour éteindre les flammes qui consumaient son pantalon et lui brûlaient les jambes.

— Où êtes-vous? appela-t-il.

Pas de réponse.

Il courut à une fenêtre et, d'un coup de poing, brisa une vitre, dans le vague espoir d'avoir un peu de lumière et d'air. A chaque instant, il renouvelait son appel en suivant le mur de la façade, persuadé que la gamine devait se trouver là. Tout à coup, il l'aperçut dans le coin le plus éloigné. Aussitôt il la ramassa et se mit à courir aussi vite qu'il put vers l'escalier. Quand il fut sur la première marche, elle commença à se débattre et à pousser des cris. Rien de surprenant à cela, car il lui semblait qu'ils allaient au cœur même de la fournaise qui rugissait au-dessous d'eux. Tryon maintint fermement son fardeau et descendit avec précaution quelques marches. La chaleur était effroyable : il ne put avancer plus loin. Il voulut rebrousser chemin, croyant qu'il ne lui serait pas possible de sauter au delà des flammes. Mais il n'y avait pas d'autre issue. Serrant l'enfant

contre lui avec son bras gauche, il fit un effort désespéré et s'élança.

Jusqu'ici, il était resté pleinement maître de lui et de ses mouvements. Mais, dans sa détermination de protéger la fillette, il sauta de façon telle que, s'il tombait, son bras droit supporterait tout le choc. Il alla s'abattre au bord même de la fournaise et son bras droit se rompit en effet sous son poids. Ce ne fut qu'au prix d'une mortelle agonie qu'il conserva ses sens. Il roula sur le dos et il dut s'appuyer sur son bras cassé pour reprendre son équilibre et se remettre debout. Chaque fois aussi qu'il posait son pied droit sur le plancher, il défaillait. Il ne sut jamais comment il avait pu avancer; mais la volonté le soutenait, surexcitée maintenant par une épouvante toute instinctive. Subitement, lui sembla-t-il, il parvint à la fenêtre; apercevant la main du pompier sur le rebord, il poussa l'enfant devant lui; au même instant, le pompier la saisissait, la soulevait et disparaissait avec elle. Débarrassé de son fardeau, Tryon perdit connaissance, ou presque; il ne se souciait plus d'aucun but; une faiblesse le prit et il s'affaissa dans l'embrasure sans avoir le courage de l'enjamber, et moins encore de descendre. Il était à bout de forces. Pourtant l'air frais le ranima un peu et la douleur intense de son bras, réveillant en lui le sentiment du danger, lui fit tenter un dernier effort. Lentement, avec une peine infinie, il passa sa jambe droite sur le rebord et demeura ainsi à califourchon, à demi conscient et incapable de se mouvoir.

Au dessous, la foule, qui s'intéressait beaucoup plus à lui qu'à l'enfant sauvée, poussait des cris et des clameurs, et deux pompiers, devinant dans quel état il se trouvait, escaladèrent l'échelle presque côte à côte. A l'instant même où le premier parvenait à lui, on entendit un craquement épouvantable: le plancher du deuxième étage s'écroulait et les flammes prisonnières bondirent sur Tryon comme si elles eussent refusé de lâcher leur proie. Pendant un moment, la foule le vit au centre des flammes, puis il fut tiré jusqu'à l'échelle très doucement, et les deux pompiers laissèrent le corps inanimé glisser en travers sur les montants. Quand il passa dans la lueur des fenêtres du premier étage, chacun crut, dans la

foule, que Tryon était mort, tant il paraissait flasque et mou, avec sa main droite pendante comme un rameau brisé qui ne tiendrait plus que par l'écorce.

Les deux hommes arrivèrent à terre et, pendant qu'ils le portaient de l'autre côté de la rue et le déposaient sur le trottoir, on n'entendit pas un bruit, sauf les sanglots spasmodiques de la petite négresse. Quelques minutes s'écoulèrent, minutes d'extrême anxiété pour des milliers de gens qui ne savaient même pas le nom de Tryon et, lorsque le docteur qui l'examinait se releva en disant qu'on pouvait sans crainte le transporter, un remous de joie secoua la foule et des larmes montèrent à bien des yeux qui s'étaient déshabitués de pleurer. Étendu sur un matelas, on le ramena encore inanimé chez sa mère. La foule suivait en silence ; la curiosité éveillée par l'incendie s'était perdue dans cet intérêt plus humain.

Quand le docteur se présenta, un peu avant les porteurs, chez Mrs. Tryon, ce fut elle-même qui lui ouvrit la porte. En quelques mots il lui conta l'exploit de son fils et il l'assura qu'il s'en remettrait. La mère accepta l'arrêt sans broncher et, la lampe à la main, montra le chemin de sa propre chambre, au rez-de-chaussée. Quand les brancardiers sortirent de la maison et que la porte fut refermée derrière eux, la foule commença à se dissiper. Chacun s'aperçut alors que la nuit était très avancée, et les groupes s'en allèrent discutant et commentant les incidents de la soirée.

— Jack Whatman affirmait que c'était impossible. La fumée était épouvantable... — Tout cela pour une négresse, le diable m'emporte!... — Mais pourquoi y est-il allé, lui?... — Ce n'est pas moi qui risquerais ma peau pour un noir!... — Il s'est cassé le bras. — Et la jambe!... — As-tu entendu hurler la gamine?... — A coup sûr, il vaut mieux à lui seul que des tas de négresses... — Le docteur pense qu'il survivra. — Oui, mais il ne sera plus aussi ingambe qu'auparavant. — Jamais!... Et Boulger, qu'est-ce qu'il va dire?... — Que va-t-il faire?... Il est assuré, je suppose?... — Tu penses... Il n'est pas si bête!... — La négresse aurait bien pu brûler, alors... C'est lui qui touchera les fafiots!... — Qui prendra-t-il comme directeur, à présent?

IV

Le lendemain matin, de très bonne heure, M. Boulger arriva en voiture : il voulait rencontrer David seul, avant que le magasin fût ouvert ; il avait à remplir une tâche difficile et désagréable.

Il était évident, selon lui, que David, en dépit de ses allures décidées, laissait passer les occasions. Il était déjà venu plusieurs fois, avec l'intention de le presser d'agir ; mais, quoi qu'il en eût, il lui avait été impossible de faire même allusion à ce sujet, chaque fois qu'il s'était trouvé en face de l'énergique directeur. Pourtant, depuis que leur pacte avait été conclu, il n'était jamais entré dans son magasin qu'afin d'en avoir le cœur net. Et cela, pour une bonne raison : il savait que Tryon avait pris la conduite des affaires avec une maîtrise absolue ; et il sentait que sa présence, dans les circonstances actuelles, serait en quelque sorte une reconnaissance tacite de la position et de l'autorité de Tryon et qu'il serait difficile plus tard de remettre à sa place de subordonné son directeur d'aujourd'hui. En conséquence, il avait décidé de n'aller au magasin qu'*après*, quand il pourrait sans danger montrer à Tryon quelle était sa véritable situation.

« Tryon, se disait-il, est réellement par trop impérieux et, de plus, jeune et inexpérimenté. » De fait, M. Boulger ne pouvait concevoir qu'un autre que lui-même fût capable de diriger un commerce auquel il se flattait de s'entendre mieux que personne. L'extraordinaire connaissance que révélait Tryon des moindres détails, et de tous les développements possibles des affaires, lui était une contrariété perpétuelle. M. Boulger aimait à poser des questions quand il était sûr que personne ne pouvait y répondre, se prouvant ainsi son intelligence supérieure. Mais Tryon avait réponse à toutes les questions raisonnables et il affectait simplement de ne pas entendre celles qui ne l'étaient pas. Son savoir était outrageant. Puis, M. Boulger aimait aussi à suggérer des idées, à proposer des améliorations, et Tryon s'en était déjà avisé et les avait appli-

quées, ou bien il se trouvait toujours prêt à démontrer qu'elles n'étaient pas pratiques. Ce jeune homme avait une suffisance inconcevable! Sa vanité faisait enrager M. Boulger. Vingt fois le patron avait décidé qu'il ne mettrait plus les pieds au magasin jusqu'à ce que... Mais si! Il entrerait jeter un coup d'œil en passant et demanderait négligemment : « Eh bien, Dave, est-ce que ça marche? » Nul autre ne comprendrait et un seul mot de réponse serait suffisant... C'était tout ce qu'il voulait : savoir que la chose avançait, Mais il était impossible de poser même cette question : Tryon était là, dirigeant, menant tout, se prétendant très occupé, lui octroyant à peine une parole, à lui, qui, après tout, n'était pas seulement le propriétaire, mais en savait plus long sur les affaires que personne. C'était exaspérant et il avait pris la ferme résolution de ne plus endurer un pareil traitement.

Car, pendant ce temps, Tryon abusait tout simplement de sa générosité. Cela lui allait bien de jouer au patron et d'accepter un salaire de cinq mille dollars par an! C'était charmant de causer à voix basse avec Georgie, comme s'il était déjà son mari! Mais qu'avait-il fait pour cela? Rien! rien jusqu'ici, en tout cas. Et peut-être qu'il n'avait aucune intention d'agir? Qui sait?

A cette pensée, M. Boulger frissonna de crainte et une mauvaise colère le prit. Il mettrait les pieds dans le plat. On ne se moquerait pas de lui de cette façon! Il connaissait son affaire aussi bien qu'un autre et montrerait de quoi il était capable. Au diable, Tryon! Il lui apprendrait que la bonté, la générosité, oui, la générosité, n'étaient pas synonymes de sottise... et qu'on ne se jouait pas de lui!

Aussi, le matin même, avait-il déclaré à Georgie qu'elle était trop libre avec Tryon. Elle ne devait pas lui parler dans le magasin : cela faisait mauvais effet. Elle le traitait déjà comme s'il était son mari et ses visites quotidiennes à Mrs. Tryon étaient déplacées, absolument déplacées.

La jeune fille avait regardé son père d'un air étonné et, devant cette surprise, il s'était arrêté court. S'expliquer davantage était impossible.

« Sans doute, il faisait grand cas de Tryon. Tryon était un bûcheur et il se tirerait d'affaire avec le temps, assurément;

mais il ne servait à rien d'aller trop vite. Les jeunes filles ne doivent pas aller trop vite ; ce n'est pas convenable... » Et ainsi de suite : les reproches finissaient par se noyer en de vagues et banales généralités.

Mais la conscience qu'il avait de ne pouvoir conclure ne l'irrita que davantage contre David. Allait-il, oui ou non, faire ce qui était convenu? Et si oui, quand? Telles étaient les questions auxquelles M. Boulger voulait avoir une réponse immédiate, et, en arrivant à la ville, il décida d'en finir une fois pour toutes. Il ne donnerait plus à Tryon le moindre délai : il en avait donné déjà plus qu'il n'en fallait. D'ailleurs, le temps seul importait dans un cas comme celui-là. Ce billet de Stewart pressait, et Tryon le savait bien : il était vraiment impardonnable de laisser son patron dans une pareille anxiété. Ce n'était même pas loyal, non !... Il lui fallait une réponse à la fin, et il insisterait pour l'obtenir.

Absorbé par des méditations de ce genre, M. Boulger déboucha dans Lee Street. En partie à cause de l'heure matinale et en partie à cause de sa préoccupation, il arriva en vue de son magasin sans rien remarquer d'anormal. Mais, en tournant le coin du quadrilatère où sa maison était enclavée, il bannit ces pensées et regarda devant lui. La rue était encombrée de gens : Des employés arrivés plus tôt que d'habitude... Que se passait-il donc?... D'un mouvement involontaire, il serra les rênes de son trotteur, qui prit une allure de course. L'instant d'après, la face pâle, et les lèvres tremblantes, il était devant quatre murs noircis d'où s'échappait de la fumée : les murs qui hier encore encadraient ses magasins. Paralysé de surprise et d'effroi, il restait assis dans son *buggy*, les yeux fixes et hagards. Sa stupéfaction lui fut précieuse.

— Eh quoi ! monsieur Boulger, vous paraissez étonné...

Cette réflexion sarcastique était faite par un agent d'une compagnie d'assurances de New-York, qui devait payer à M. Boulger une somme de cent mille dollars, — s'il était démontré que l'incendie avait une cause accidentelle. L'agent, jeune homme de grandes capacités, qui commandait le respect de ses collègues, avait un fort soupçon que ce sinistre, si extraordinairement complet, n'était pas dû au simple hasard ;

mais, quand il vit se retourner vers lui la face pâle de M. Boulger, avec ses lèvres tremblantes et ses yeux effarés, tous ses doutes s'évanouirent : cet homme ne connaissait évidemment rien de la catastrophe, et, comme il était la seule personne intéressée... Aussitôt, M. Jenkins changea de ton.

— Vous n'aviez pas appris la nouvelle?

— Quand...?

La question avait suffoqué M. Boulger.

— Entre neuf et dix heures, hier soir. Tout était fini quand cet Allemand et sa femme sont revenus de leur damné festival. Je suppose qu'ils avaient dû laisser quelque chose d'allumé... Mais ne savez-vous pas ce que Tryon, votre directeur?... Tout le monde parle de lui!

M. Boulger secoua la tête : la frayeur le saisit. Qu'allait-on lui dire au sujet de Tryon? Pour sauver sa vie même, il n'aurait pu prononcer une syllabe.

Alors, par la foule, qui s'était rassemblée autour de son *buggy*, M. Boulger sut l'histoire. Tandis qu'il écoutait ce récit, dont les phrases entrecoupées lui retraçaient la tragédie dans sa netteté intense et renchérissaient d'éloges sur la conduite de Tryon, les muscles de M. Boulger se détendirent et sa figure reprit peu à peu son expression habituelle. Que devait-il faire? Il sentait que Jenkins l'observait et ne perdait pas un de ses mouvements. Les murmures enthousiastes avec lesquels la foule soulignait le rapport tronqué de ce que Tryon avait fait fournirent une indication à M. Boulger.

— Cet incendie est certes un rude coup pour moi; mais, j'aurais préféré perdre deux fois autant et savoir Tryon hors de danger.

Avec cet instinct de l'acteur qui est inséparable de la vanité, il vit, sur la face des gens, qu'il avait touché la note sensible et il continua :

— Il est fiancé à ma fille! Je vais aller le voir tout de suite. J'y vais...

Une douzaine de personnes manifestèrent leur approbation. M. Boulger rayonnait de plaisir; il se sentait de nouveau à l'aise, mais ses facultés inventives n'étaient ni brillantes ni profondes :

— Georgie voudra savoir s'il y a quelque espoir. Je...

La corde semblait fausse, au-dessous du diapason de la sympathie et des égards populaires. M. Boulger comprit qu'il s'était fourvoyé; il retrouva immédiatement la bonne voie.

— Je vais chercher ma fille : sa vue lui fera du bien, j'en suis sûr.

Un nouveau murmure approbateur accueillit ces mots; M. Boulger reprit incontinent le chemin de sa maison. Sa nature impressionnable l'avait servi mieux que tous les calculs du monde. Au moment où il fit tourner sa voiture et s'éloigna sans même lui adresser une parole, l'agent d'assurances Jenkins sentit ses derniers doutes le quitter: assurément, M. Boulger ne savait rien de la tragédie et ne redoutait aucune enquête; il ne cherchait à se concilier personne et n'était même pas poli... M. Jenkins se mit à réfléchir, cherchant de quelle manière il pourrait tirer profit de cette conviction.

Ignorant absolument l'effet qu'il avait produit et l'importance que cela pouvait avoir, M. Boulger retournait chez lui dans un tourbillon de pensées et d'émotions. Il était content, certes. Le magasin était brûlé de fond en comble; l'argent des assurances était acquis; sa situation était sauve; le billet de Stewart ne l'inquiétait plus; mais que signifiait tout cela? Tryon blessé, grièvement brûlé, c'était là pour lui une cause d'inquiétude. Que n'arriverait-il pas? Il pourrait avoir le délire, se mettre à parler... A parler!... Quelle malchance!... Il pourrait mourir... sans avoir rien dit!...

A cette pensée, M. Boulger sentit un réconfortant frisson de plaisir lui courir par les membres.

Jamais rien ne réussit sans anicroches... jamais. Pourtant... s'il mourait!... Qui sait? Les gens, là-bas, semblaient dire qu'il était dans un triste état.

Avec cette conviction que Tryon était presque assuré de mourir, M. Boulger éprouva une certaine pitié et presque de l'affection pour lui.

« Pauvre diable! c'est dur. Il a bien fait les choses... » Mais comme l'idée lui revenait que peut-être, au lieu de mourir tranquillement, Tryon pourrait lâcher quelque phrase compromettante, la pitié fut remplacée chez M. Boulger par une sorte d'indignation étonnée, non exempte de mépris.

Qu'avait-il besoin d'essayer de sauver une négresse? Pourquoi n'était-il pas rentré paisiblement chez lui en laissant brûler la boutique? C'était stupide d'être revenu. Puis, essayer ce que le pompier avait déclaré impossible! C'était bien de lui! Il était toujours plus malin que les autres : il n'avait pas voulu suivre un bon conseil... c'était bien fait!

M. Boulger se dit, avec une orgueilleuse satisfaction, qu'il aurait agi tout différemment, s'il avait été à la place de Tryon. Il serait entré par la fenêtre, comme avait fait le pompier, puis il serait ressorti. Cela aurait eu bon air et n'aurait rien coûté... Non! Tryon n'était réellement pas adroit. Certes non! Il était plutôt stupide ; bûcheur, c'est vrai, mais obtus... Lourd, c'était le mot, il était lourd.

Mourrait-il? Cela devenait le point capital.

Comment Georgie prendrait-elle la chose? Elle monterait sur ses grands chevaux et ferait des bêtises: les femmes en font toujours ; elles n'ont aucun bon sens... M. Boulger comprit avec un vif ennui qu'il ne pouvait rien pour contenir sa fille. Tryon, il le savait, était en grande faveur et... Oui, cela serait encore une bonne note pour lui ; les compagnies d'assurances ne feraient aucune difficulté pour payer. Donc, jusqu'ici, du moins, tout allait bien. Et si Tryon avait été blessé et brûlé, c'était par sa faute, et si Georgie se conduisait sottement, c'était son affaire. Après tout, il ne pouvait pas l'obliger à être sensée...

C'est l'esprit plein de ces réflexions que M. Boulger arrêta son attelage devant sa porte. Il donna les rênes à un groom nègre et se demanda ce qu'il allait dire à Georgie. Le sentiment populaire avec toute sa force lui revint en mémoire, et il résolut d'agir comme s'il admirait Tryon. Et il l'admirait, en effet: bien peu d'hommes eussent été capables de son acte et, s'il était insensé, il n'avait fait de mal à personne après tout — plutôt le contraire, en réalité!

Quand M. Boulger entra dans le salon, Georgie s'avança à sa rencontre, surprise de son prompt retour et du sérieux inaccoutumé de ses manières. A peine avait-il commencé son récit qu'elle l'interrompit :

— Et M. Tryon? Est-il...?

Elle rougit jusqu'aux oreilles. Malgré lui, il répondit à son

trouble par un exposé direct des événements. Aussitôt qu'il eut fini, elle sortit en hâte de la pièce. Mais M. Boulger continua à parler : l'héroïsme de Tryon agissait sur lui à mesure qu'il le décrivait; il crut sage d'ajouter aussi que, bien qu'il fût assuré, il aurait naturellement à supporter une grosse perte. Il faudrait trois ou quatre mois, en travaillant nuit et jour, pour reconstruire les magasins ; et, comme Tryon était alité, il serait obligé de diriger tout lui-même ; mais ce ne serait que mieux fait. Cela valait peut-être autant.

Ces dames ne reçurent pas aussi sympathiquement que d'habitude ses marques de satisfaction et M. Boulger se sentit mal à l'aise; en fait, elles étaient plus émues qu'elles ne voulaient le laisser voir. Ada fut contrariée d'avoir traité Tryon avec dédain; peut-être que... si elle l'avait encouragé un peu... Ivy regrettait d'avoir si facilement cédé la place à Georgie; elle se dit que sa sœur devait lui en être très reconnaissante... Mrs. Boulger condescendit à déclarer que le jeune homme avait très bien agi et qu'il était fâcheux qu'il n'eût pas été mieux récompensé. A ce moment, Georgie reparut, prête à sortir.

— Partons vite, père! dit-elle.

M. Boulger céda aussitôt, comprenant quel excellent effet produirait sa venue immédiate : c'était la seule chose convenable à faire; seulement...

En route, la jeune fille se fit répéter plusieurs fois toute l'histoire. M. Boulger sentait qu'il était impossible de la prévenir, comme il en avait eu l'intention. Le sérieux de la jeune fille était un obstacle insurmontable. Elle frissonna en passant devant le magasin. La fumée qui s'élevait encore des décombres, la hauteur du troisième étage l'épouvantèrent. Le fragment de ciel bleu qu'elle aperçut à travers l'embrasure noircie des fenêtres la glaça de terreur. Elle prit cela comme une sorte de présage.

Ils attendaient depuis un moment dans le salon lorsque Mrs. Tryon entra. Elle était calme, mais très pâle. Impulsivement, Georgie fit un pas ou deux vers elle, puis, s'arrêtant, éclata en sanglots. La douleur robuste et silencieuse de la mère l'effrayait. Mais M. Boulger parla.

— Mrs. Tryon, nous sommes venus savoir comment va

Dave ; nous espérons qu'il n'est pas grièvement blessé et, si nous pouvions quelque chose pour lui, nous...

— Il est bien malade, — répondit Mrs. Tryon avec douceur, — et je ne peux pas le laisser seul longtemps. Le docteur a déclaré qu'il restera probablement boiteux pour le reste de ses jours... s'il guérit... Il a aussi un bras cassé, mais je suis persuadée qu'il se remettra; il faut qu'il se remette... Il perd connaissance parfois, mais il est tout à fait tranquille et ne se plaint pas... Mon pauvre garçon !... Le docteur m'a dit que tout le monde parle de lui, — ajouta la mère d'une voix qui tremblait. — Mais maintenant il faut que je retourne auprès de lui. je l'entends qui bouge...

Et elle passa sans bruit dans la chambre du malade.

M. Boulger fut tellement soulagé d'apprendre que Tryon ne parlait pas, ni ne se plaignait, qu'il lui en fut presque reconnaissant et pardonna les sanglots de Georgie. Un instant après, Mrs. Tryon revint.

— Il veut vous voir, — dit-elle froidement à Georgie, — mais vous prendrez garde à ne pas l'agiter : le docteur a dit que ce serait mauvais pour lui. Il ne faut pas pleurer ni faire de bruit.

Comme la jeune fille tournait vers elle une figure trempée de larmes, la généreuse femme ajouta plus sympathiquement :

— Ne vous désolez pas. Allons ! séchez vos yeux et venez. Cela lui fera du bien de vous voir.

Ce qu'il lui en coûta pour ajouter cette dernière phrase, seule une femme peut le comprendre. Avec un grand effort, Georgie retint ses pleurs et disparut dans la pièce voisine derrière Mrs. Tryon. L'entretien ne dura pas longtemps. Dix minutes après, la jeune fille était dans le *buggy* avec son père.

— Eh bien, qu'a-t-il dit ?

— Il... il m'a seulement demandé de lire la lettre si... s'il mourait.

Les yeux de Georgie s'emplirent de larmes en prononçant ces derniers mots.

— Il était effrayant, — continua-t-elle, — tout noirci... Sa mère dit que tout cela disparaîtra, mais... Oh ! j'espère que ses sourcils repousseront... Il est si faible ! Père, pensez-vous

qu'il guérira? Il pouvait à peine parler; il restait étendu et nous regardait; sa voix n'était qu'un murmure... Oh! j'espère qu'il ne va pas mourir!

Et de nouveau Georgie éclata en sanglots.

La catastrophe même ne l'avait pas bouleversée autant que la douleur fortement contenue de Mrs. Tryon, qu'elle sentait pleine d'inquiétude.

— Il se remettra, je pense, — répliqua M. Boulger pour la consoler; — dans un mois, il sera sur pied; mais, rappelez-vous, Georgie, rappelez-vous que vous ne devez ouvrir cette lettre que si nous vous le demandons tous les deux. Il ne peut changer cela maintenant; cela ne serait pas bien, n'est-ce pas?

— Oh! père, — s'écria Georgie sur un ton de reproche, — je dois faire ce qu'il me demande. J'ai promis que je le ferais.

— Bien! bien! — répliqua M. Boulger, — nous avons le temps d'y songer.

Il se résigna facilement, ayant soudain réfléchi que, si Georgie insistait pour ouvrir la lettre, il lui expliquerait que ces cent mille dollars devaient être versés à Tryon le jour de son mariage avec elle : — un cadeau de noces, en somme.

V

Environ six semaines après cette entrevue, Tryon et sa fiancée étaient assis côte à côte près de la fenêtre ouverte, dans le salon de Mrs. Tryon. A demi couché sur une chaise longue, le bras en écharpe, Dave n'avait pas l'air bien solide. Sa figure était amaigrie et tirée; pourtant ses yeux brillants et la rougeur de ses pommettes le faisaient paraître mieux qu'il n'était. L'attente l'enfiévrait aussi, car c'était le jour où le maire et les principaux dignitaires de la Cité venaient lui offrir un chèque de cinq mille dollars, produit d'une souscription faite en sa faveur. Tryon ne se sentait nullement incommodé à l'idée de ce témoignage de respect et d'admira-

tion. Sa nature positive et pratique lui avait fait considérer le sauvetage de la gamine comme l'expiation de l'incendie. Chaque fois qu'il pensait à cette nuit-là, ce qui était rare, car ses souffrances et sa lente convalescence semblaient l'avoir repoussée dans un passé lointain, il se disait qu'il avait été plus que suffisamment puni. C'était l'avenir qui possédait son esprit.

Ce jour-là même, la conversation des amoureux avait pour sujet les nouveaux magasins, et la tendresse de Georgie, surexcitée par l'admiration, ne s'intéressait qu'aux choses qui préoccupaient son fiancé.

— Père dit que tout sera fait comme vous le désirez et la porte que vous avez voulue à côté de l'entrée principale est déjà à moitié posée. Elle paraît si étroite!... Le contremaître m'a assuré que la maçonnerie s'élève de trois pieds par vingt-quatre heures, et qu'il n'y aura pas un magasin à l'est du Mississipi aussi solidement bâti. Il prétend qu'il sera absolument incombustible! — ajouta la jeune fille en frissonnant.

— Le gros œuvre sera fini dans trois semaines, — répondit pensivement Tryon, — et le toit sera terminé pour notre mariage. Alors, nous irons visiter les travaux, n'est-ce pas?... Je veux tout arranger moi-même à l'intérieur. Il faut que nous ayons beaucoup de place pour les étalages et de nombreux salons d'essayage. Quand les marchandises sont entassées, elles ne tentent pas... Je voudrais que ce fût aujourd'hui le 24 septembre, et vous, Georgie?

En disant ces mots, il l'embrassa. La jeune fille approuva de la tête, et ses grands yeux sourirent de tendre joie et de bonheur.

A ce moment, la porte s'ouvrit et Mrs. Tryon entra, suivie de M. Boulger. Mrs. Tryon avait retrouvé sa belle humeur. M. Boulger paraissait plus bel homme que jamais. Il était clair que la prospérité lui réussissait. La vérité, c'est que l'engouement public pour Tryon l'avait entraîné dans son irrésistible courant. Sa vanité ne pouvait supporter d'être tenue à l'écart de ces sentiments expansifs et il avait imaginé de jouer un rôle bien en vue dans les honneurs qu'on allait rendre à Tryon.

— Dave, — commença-t-il avec un sourire joyeux, — je vous fais tous mes compliments. Maintenant que vous voilà dans

cette pièce, vous serez bientôt capable de sortir, et alors, — répéta-t-il en posant sa main sur la tête de sa fille, — vous ne tarderez pas à aller à l'église, hein?... Et vous l'aurez bien mérité, on ne peut pas dire le contraire... Mais maintenant, avant que le maire et le comité soient arrivés, je voudrais causer un instant avec vous en particulier, et Mrs. Tryon déclare que vous pouvez le supporter... N'est-ce pas, mistress Tryon?

La mère sourit gaiement et, prenant le bras de Georgie, quitta le salon.

— Dave, voici. L'argent des assurances m'a été payé jusqu'au dernier sou. C'est Jenkins qui a commencé. Il s'est fait une bonne réclame en étant sur les lieux le premier : l'*Étendard* l'a joliment fait valoir, a parlé de sa maîtrise en affaires, et tous les autres agents ont emboîté le pas quand les prédicateurs ont lancé la souscription. La somme tout entière est à la banque, et, si ce n'avait été pour vous, je l'y aurais laissée : il y a assez longtemps que je travaille ; mais c'est votre tour maintenant, et le magasin sera reconstruit. Cela reviendra à cent cinquante mille dollars avec tous les agencements. Il faut cinquante mille dollars comme fonds de roulement, et je pense que quatre cent mille dollars suffiront pour le stock. En tout six cent mille dollars... A présent, que pensez-vous de ceci? Je propose de mettre les six cent mille dollars comme capital et de vous prendre comme associé ayant droit au quart des bénéfices du billet pour le montant qui est entre les mains de Georgie... Je dis un quart, de façon à compenser vos appointements de directeur. Je pense que cela est juste, n'est-ce pas?

Tryon fit un signe d'assentiment.

— Eh bien, — reprit M. Boulger, — l'acte d'association est dressé déjà et nous le signerons le jour de votre mariage : aussi je voulais savoir s'il vous convient que j'annonce la nouvelle aujourd'hui. Cela ferait mauvais effet, si j'étais la seule personne, en pareille occasion, qui ne fît rien pour vous témoigner sa considération... J'ai idée que *Boulger, Tryon et Cie* fera très bien au-dessus de l'entrée, hein?

La figure du négociant rayonna, tellement M. Boulger était persuadé de sa générosité magnanime.

Pour toute réponse, Tryon lui tendit sa main gauche avec un sourire d'acceptation. La proposition lui paraissait grandement avantageuse : il savait ce qu'il était capable de faire avec une pareille maison, et il se serait égayé en lui-même s'il avait pu deviner les secrètes raisons de cet arrangement. M. Boulger s'imaginait qu'il aurait plus facilement de l'autorité sur un jeune associé que sur un directeur énergique et populaire qui, avec cent mille dollars devant lui, pouvait aller s'établir ailleurs et devenir un concurrent dangereux. Tryon était convaincu que l'ouvrage arrive fatalement à celui qui peut le faire.

Une demi-heure plus tard, la rue dans laquelle habitaient les Tryon commença à se remplir de monde. *L'Étendard* avait insisté pour qu'il fût fait une manifestation populaire en l'honneur de David Tryon, et les habitants de la ville n'hésitèrent pas à orner la routine quotidienne par une cérémonie nouvelle et intéressante.

Après quelques minutes d'attente, la cohue s'écarta pour livrer passage au maire, au juge Whatley, de la cour du district, et au révérend M. Jackson, de l'Église épiscopale. Quand le comité pénétra dans la maison, la foule poussa des acclamations. Après les compliments d'usage, le maire s'éclaircit le gosier et entama son discours, dont chaque mot, par les fenêtres ouvertes, fut entendu de la foule recueillie.

— Monsieur Tryon, il serait impossible, et il est inutile, je pense, que je vous dise combien profondément votre courage et votre généreux héroïsme ont ému le cœur de toute notre population. Je n'ai jamais rien vu de semblable. Vous avez eu notre sympathie dans vos souffrances; nous nous réjouissons de votre retour à la santé. Mon cher concitoyen, vous êtes un honneur pour cette grande communauté même, et il a été résolu à l'unanimité, dans une réunion plénière du conseil municipal, qu'une délégation viendrait vous exprimer notre haute estime pour votre conduite et vous offrirait ce chèque de cinq mille dollars comme un témoignage de l'admiration que chacun de vos concitoyens éprouve pour votre héroïsme. David Tryon, je suis fier de vous serrer la main.

Le geste suivit la parole; puis le robuste fabricant de quincaillerie fit un pas ou deux en arrière, tandis que la foule au dehors applaudissait bruyamment.

Le juge Whatley s'exprima brièvement, dans un style identique, et alors, au milieu des applaudissements renouvelés de la populace, M. Jackson commença. Présomptueux et vain, mais extraordinairement positif, il avait été le premier à proposer à ses ouailles, dans le sermon du dimanche qui suivit l'incendie, de récompenser les souffrances imméritées de Tryon par une souscription générale. Son initiative avait été fructueuse : il se sentait modestement enorgueilli de son succès et de son rôle de truchement. Son gazouillis fut comme un soulagement après la voix rude du maire et l'éloquence claironnante du juge.

— Je suis venu ici, monsieur Tryon, pour vous apporter l'expression unanime des sentiments éprouvés pour votre action par les chrétiens. Je ne saurais trouver de paroles qui rendent suffisamment notre admiration. Il n'est pas pour l'homme de plus grand dévouement que de donner sa vie pour son prochain, et cependant, pour sauver la vie d'une fille de couleur qui vous était étrangère, vous avez risqué votre vie et l'avez presque perdue. Votre acte est une émanation de l'esprit du Maître lui-même. Chaque habitant de cette ville, et bien d'autres, au delà de ses limites, deviendront meilleurs à cause de votre haut fait. C'est là votre récompense. Le produit de la souscription n'est qu'un témoignage de notre admiration et de notre gratitude, un sacrifice d'actions de grâces pour un acte d'abnégation et d'héroïsme chrétien, tel que les annales du Temps n'en rapportent que rarement. C'est comme un héros chrétien que nous vous apprécions tous et nous souhaitons que votre vie soit longue et heureuse.

Le discours du révérend Jackson fut écouté dans un silence respectueux par la foule et par les personnes présentes dans la pièce. On sentait, avec une sorte d'étonnement, qu'il avait mis Tryon à sa vraie place et que Tryon méritait l'honneur qu'on lui rendait. Comme M. Jackson se reculait, Dave répondit simplement :

— Je vous remercie, messieurs, de vos bontés.

Dans le moment de silence qui suivit, M. Boulger trouva l'occasion de placer son mot. Sa vanité, avec une force irrésistible, le poussait à parler ; son impressionnabilité lui fournit des phrases.

— Monsieur le maire, messieurs, je vous demande la permission d'ajouter quelques mots, car moi aussi, dans cette affaire, je dois apporter mon tribut de sympathie. Je connais bien David Tryon, je le connais depuis des années. Je fus heureux de le voir entrer dans ma maison ; de commis, je le fis passer caissier ; puis, je le fis directeur et je puis dire à coup sûr que j'avais appris à l'estimer longtemps avant que ce malheur eût lieu. Je le considère comme un héros et je suis fier de vous annoncer qu'il va devenir mon gendre et mon associé. Oui, messieurs, la maison Boulger devient dès aujourd'hui Boulger, Tryon et Cie. J'espère qu'elle connaîtra la prospérité : Dave est jeune, mais il est un héros, comme M. Jackson l'a dit, un héros chrétien...

Tandis que M. Boulger dissimulait son embarras à continuer son discours en secouant vigoureusement la main du maire, Tryon demeurait silencieux. Les acclamations de la foule, les éloges prodigués à sa conduite l'engagèrent à un examen de conscience passager :

« Un héros ? Est-ce que tous les héros ?... »

FRANK HARRIS

Traduit de l'anglais par HENRY D. DAVRAY.

LES

MOSCOVITES D'AVANT 1812

Au commencement de ce siècle, l'aspect de Moscou n'était pas sensiblement différent de ce qu'il est aujourd'hui. Quand, après avoir traversé des déserts, des marécages, des forêts et encore des déserts, le voyageur arrivait enfin à la montagne des Moineaux, la vieille capitale lui apparaissait, comme à présent, dans la verdure de ses jardins et de ses parcs, dominée par les innombrables croix d'or de ses « quarante quarantaines d'églises », au-dessus desquelles se dressaient encore les créneaux du Kreml et la tour d'Ivan Veliki. L'Européen croyait voir surgir une ville des *Mille et une Nuits ;* s'il voulait préciser son impression, la rapprocher de quelque chose de réel et d'à peu près connu, il évoquait inévitablement les villes d'Asie : il s'exclamait, comme Napoléon, sur la « Rome tartare » ou, comme Catherine II, sur « ce faux air d'Ispahan qu'a Moscou ».

Cet air d'Ispahan, l'Impératrice annonçait parfois qu'elle allait le faire disparaître « en se fâchant ». En réalité, pendant son règne, Moscou n'a pas changé. Aux alentours de 1800, les places y étaient toujours « des steppes, et les rues, des places », rues tortueuses, du reste, enchevêtrées au hasard, souvent simples fondrières, parfois pavées de madriers disjoints entre lesquels piétons et chevaux se cassaient les jambes. A droite et à gauche, dans les jardins et

les terrains vagues, s'espaçaient des maisonnettes de bois, des monastères, des églises minuscules, peinturlurées de couleurs barbares ; des palais, avec de hauts perrons et des colonnades ; des cimetières, des théâtres ; des enclos où se donnaient des chasses à l'ours et au loup ; des magasins à l'instar de Paris, des échoppes nichées au pied des murs décrépits du Kreml, reliques vénérables que le départ des Tsars pour Pétersbourg avait heureusement sauvées des restaurations.

Partout la foule grouillait. Les voyageurs européens s'étonnaient toujours, après avoir vu si peu de Russes dans les campagnes, d'en trouver tant dans une seule ville. Les Russes eux-mêmes partageaient cet étonnement. En 1798, quand le jeune Vigel arrive pour la première fois à Moscou, il n'en peut croire ses yeux. Que de voitures ! que de peuple ! c'est à peine si, aux abords des sanctuaires vénérés, de la Vierge d'Ibérie, par exemple, on peut se frayer un chemin. Et que de types ! Le poète Batiouchkof, en 1809, nous énumère les gens qu'il a rencontrés en quelques minutes : moujiks en peaux de mouton, nonnes mendiantes, marchands barbus, colporteurs tatars, en calottes crasseuses ; Turcs en pantoufles, Allemands nimbés de fumée de tabac, Anglais flegmatiques ; maigres Français qui, pour ne pas salir leurs souliers à boucle, sautent agilement de pierre en pierre. Dans ce musée des nations, ce qui paraît le moins, au premier abord, ce sont les vrais Moscovites, ceux, du moins, qui ne sont ni marchands, ni popes, ni valets, ni moujiks.

*
* *

Pendant longtemps, au XVIIIe siècle, il n'y avait pas eu à Moscou de représentants de cette classe cultivée et relativement indépendante, que les Russes appellent maintenant l'*intelligence*. Depuis Pierre le Grand, toute la noblesse, astreinte au service obligatoire, avait vécu dans les armées, sur la frontière, à Pétersbourg ; libéré tard du service, le noble s'en allait aussitôt dans ses terres, s'indemniser sur ses serfs de ses propres années de servitude. Mais tout changea quand, en 1762, Pierre III eut donné la liberté à la noblesse. Le séjour perpétuel à la campagne ne pouvait plus suffire aux échappés

des régiments et des chancelleries ; ils avaient pris à la longue de nouvelles habitudes ; il leur fallait maintenant, de temps à autre, le séjour à la ville. Or, la ville, ce n'était pas, pour les Russes, la lointaine et brumeuse Pétersbourg ; ni tel ou tel chef-lieu de province, la plupart du temps moins ville que village. La ville, la seule, la vraie, c'était Moscou, la « blanche Moscou », la « sainte Moscou », le centre géographique de l'Empire, sa capitale historique, mise elle-même à la retraite, et qui n'en plaisait que plus aux fonctionnaires congédiés.

A la fin du siècle, les hommes qui avaient marqué dans le règne de Catherine II, et que l'avènement de Paul Ier venait de rendre à la vie privée, ministres hors d'âge, anciens héros d'alcôve, conspirateurs en disponibilité, sont presque tous retirés à Moscou. Plus ou moins cassés, ils y achèvent leur vie, « chamarrés de grands cordons jusque sur leurs robes de chambre », au milieu d'un peuple prosterné de serviteurs et de parasites. Au-dessous d'eux, se groupent les gens plus jeunes, arrivés moins haut qui, volontairement, ont pris leur retraite de bonne heure ; tel, par exemple I. Dmitrief, qui a tout quitté, nous dit son ami Viazemski, « pour vivre à Moscou d'une vie libre et philosophique ». D'autres ont un idéal moins élevé. « Moscou, dit Levchine, est l'asile tout trouvé des gens qui n'ont rien à faire que de manger leur argent, jouer aux cartes, faire des visites... on n'y voit que retraités, dissipateurs et noceurs ». Tel de ces retraités, d'ailleurs, a pu ne servir que cinq ou six semaines, ou même ne servir que sur le papier.

Enfin — dernière catégorie de Moscovites, et de beaucoup la plus nombreuse — il y a ceux qui peut-être aimeraient mieux la campagne, par goût ou par économie. Au village on fait ses huit repas par jour ; on y a pour rien le vivre et le couvert, les chevaux et les gens. C'est autre chose à Moscou. « Je l'aime comme mon âme, écrit Batiouchkof, mais j'en dis ce que disait le Gascon aux architectes du Pont-Neuf ; « Cadédis, messieurs, si vous le mettez en long et pas en large, vous n'arriverez à rien. » A Moscou tout est ruineux ; pour y être quelqu'un, il faut calèche au moins à quatre chevaux. Si vous ne les avez pas, eh bien ! n'allez pas à

Moscou.» Mais comment n'y pas aller? Tout bon gentilhomme a sa nichée d'enfants. Où trouver des collèges et des protecteurs pour Petroucha, Pavloucha, Serioja, si ce n'est à Moscou? Et Dacha, Pacha, Sacha, Douniacha, Natacha, c'est à Moscou qu'elles trouveront, petites, une *mamsell* pour leur enseigner le français, et peut-être, plus tard, des maris. Chacun sait que Moscou est le grand marché des mariages. En route donc! l'avenir des enfants l'exige.

Et alors commencent ces longs préparatifs que les écrivains russes aiment tant à conter. Pouchkine lui-même les a décrits.

> Le dernier jour arrive, et tout est préparé :
> L'équipage, longtemps oublié dans la grange,
> Est inspecté, lavé, raffermi, retapé.
> Mais ça ne suffit pas. Il faut bien que l'on mange,
> En route, et que l'on dorme. En trois larges fourgons
> On entasse coffrets, oreillers, casseroles,
> Confitures, fauteuils...

La plupart du temps, la famille tant soit peu aisée qui se rend à Moscou y a sa maison à elle, peu fastueuse, en bois, à un seul étage, sommairement meublée, au milieu d'un jardin plein d'orties et de framboisiers sauvages. Telle quelle, elle suffira. On s'installe; on loge chevaux et gens; on débarque les ustensiles de ménage, la volaille, les jambons, la provision de gruau et de confitures qui devra faire l'hiver; puis, leur voiture à peine décrottée, les maîtres se remettent en route, d'abord pour le Pont des Maréchaux, où sont les boutiques françaises — après six mois de campagne, madame a sûrement besoin de faire des emplettes; — puis ils commencent la tournée traditionnelle des oncles, tantes, cousins et cousines. Pouchkine a décrit aussi les exclamations, les attendrissements, la présentation des enfants aux vieux qui ne les connaissent pas encore, les confidences, les espoirs, les plans de fête qu'on se hâte d'échanger. Ne faut-il pas amuser les enfants et aussi leurs parents?

Il existe bien à Moscou des maisons peu disposées à s'ouvrir pour des fêtes. Telle, par exemple, celle du prince Odoievski, que nous décrit Vigel. On y vit selon les vieilles mœurs. Dès l'entrée, on est frappé par l'air affable et bien nourri des

valets, par la propreté de l'antichambre, qui n'empeste pas, chose rare! Le maître de la maison, tout descendant de Rourik qu'il est, se soucie peu des honneurs; il vit entre sa femme, sa fille, une gouvernante française, un médecin allemand, une orpheline noble recueillie par charité, un vétérinaire danois et des intendants grecs ou polonais; la valetaille n'est pas nombreuse, peut-être cinquante personnes De loin, rien n'est plus patriarcal que cet intérieur: en fait, l'orpheline noble y joue « les Pompadour », et la Française, mademoiselle Dubois, « les Dubarry ». C'est même pour cela que le prince ne reçoit pas; il a peur qu'on ne lui vole son harem.

Les maisons de ce genre sont rares à Moscou; en général, on y vit plus pour le dehors que pour soi. Les grands débris donnent l'exemple. « Ils sont déjà d'un autre monde, écrit miss Wilmot, et ils ont pour mobiles les mêmes commérages, les mêmes folies de cour, la même vanité, la même ostentation. » C'est qu'aussi bien ils ne vieillissent pas : « Mamonof, écrit Rostoptchine, est presque un jeune homme; de ses quatre-vingt-deux ans, il réussit à en dissimuler au moins huit ». Le prince Galitzyne, l'ancien grand chambellan, ne quitte jamais ses ordres « qui, ajoutés au poids de ses quatre-vingt-dix ans, le courbent en deux jusqu'à terre. Il porte sur ses os sa clef de diamants, et reçoit les hommages de ses frères les fantômes qui partagèrent avec lui, dans l'ancien temps, les honneurs de l'État ». Le comte Ostermann, l'ancien chancelier, fait ses visites entouré de houzards et de heiduques; « son squelette bredouillant craque dans son carrosse ». Ces fantômes donnent des fêtes; on les y voit, groupés dans un des salons, et les invités les prennent pour une galerie de portraits historiques. On les contemple, on les admire. Qui a oublié le respect ému avec lequel, dans *Le malheur d'avoir de l'esprit*, Famoussof raconte la carrière de Maxime Petrovitch? Un jour, déjà vieux, sous Catherine II, il a glissé devant l'Impératrice et poussé un cri dont Elle a daigné sourire; aussitôt, comme par hasard, il a recommencé, et ses chutes successives l'ont hissé au pinacle des honneurs.

A côté des personnages historiques, il y a les Crésus, dont la vie n'est que réceptions fastueuses. Tout Moscou

s'écrase, à certains jours, dans leurs maisons de campagne. Celle de madame Dourassof a un parc qui est une forêt, des bassins qui sont des lacs, des orangeries monstres, un temple de marbre, un théâtre où jouent plus de cent acteurs serfs. A la ville, miss Wilmot est invitée à dîner chez le général Knörring. Dans l'antichambre quarante laquais sont alignés, en riches livrées. Le général se précipite, constellé de diamants, baise la main aux dames et les conduit, à travers une enfilade de salons, jusqu'à des tables de jeu : elles y restent jusqu'à trois heures. Puis, aux sons d'une marche guerrière, on va s'asseoir devant un de ces festins qui, selon le mot de Herzen, « rappellent Versailles et la Horde d'Or ». Il dure quatre heures, égayé par les chants des femmes de chambre russes et par les contorsions de bouffons, de nains, de Chinois, de Tcherkesses, de Kalmouks, en costume national.

Quand il y a bal, dès sept heures, les rues voisines s'emplissent de voitures. A huit heures, les salons regorgent; à dix heures, des bougies s'éteignent, faute d'air. On danse tout de même. On a commencé par le menuet — le *menuet à la reine* est en honneur particulier; — on continue par des polonaises, importation récente et revanche des Polonais sur leurs vainqueurs, par des écossaises, des anglaises, des quadrilles « à la française », et l'on finira par une farandole « à la grecque », ou par le *gross-vater* allemand. Cependant, aux tables de jeu, les hommes mûrs perdent leur argent, leurs villages et leurs serfs.

Nous ne sommes pas très surpris d'apprendre que miss Wilmot goûte peu ce grand monde moscovite. Elle trouve que les amphitryons ont plus de luxe que de goût, et que les hôtes y sont moins des invités que des clients à la mode antique. Des hommes, beaucoup ne sont préoccupés que de faire leur cour au maître de la maison ou de tricher aux cartes; leur conversation n'est que médisance. « Mon oncle, raconte Griboiédof, s'était battu comme un lion contre les Turcs, avec Souvarof... De retour à Moscou, il ne vivait que d'intrigues et de cancans. » Quant aux jeunes hommes, ceux qui ont vingt ou trente ans sont à l'armée; les autres « assiègent les portes, tout raides sous la poudre, la pommade et leurs habits neufs, avec leurs précepteurs français qui étu-

dient l'effet de leurs premiers saluts ». Les dames, de leur côté, parlent perruquiers ou femmes de chambre; elles aussi jouent aux cartes et trichent comme les hommes. D'ailleurs, à cela près qu'elles se parent trop souvent de bijoux empruntés, elles s'habillent convenablement : elles ne sont plus décolletées « comme des nourrices », ainsi que les avait vues, en 1778, le Français Bellecour, mais elles sont encore tout asiatiques par leurs manières et leur tournure d'esprit. « Assises dans des boudoirs, avec des esclaves qui dansent autour d'elles, elles brûlent des parfums et offrent des confitures à leurs visiteurs... Bien qu'une sorte d'extérieur français soit général parmi elles, cependant elles ne deviennent point des femmes agréables; elles n'ont pas la douceur, la suavité de manières qui règnent si généralement en France. » Et la conclusion de notre Anglaise, c'est que « la Russie ressemble à une fillette de douze ans, sauvage et gauche, mais coiffée à la parisienne. »

***

Ce jugement de miss Wilmot, des Russes l'ont répété et amplifié, et Pouchkine lui-même a raillé Moscou :

... Ses pimbêches en robe à traîne,
Ses jeux où l'on bâille et s'endort,
Le rire épais de ses Mécènes,
Leur sottise en lunettes d'or...

Mais il en est des Russes comme des Français; quand ils parlent d'eux-mêmes, il faut en rabattre les trois quarts. S'il n'y avait eu que la Moscou des vieux intrigants, Batiouchkof ne l'aurait pas aimée « comme son âme ». Le tableau n'est pas complet ; il y manque la génération nouvelle que miss Wilmot, tout entière à la contemplation des vieux tableaux, n'a fait qu'entrevoir à l'entre-bâillement des portes.

Entre les générations, en Russie, les différences sont grandes — à tel point qu'elles sont un des thèmes favoris de la littérature. Les gens que miss Wilmot nous décrit de préférence avaient vécu au XVIIIe siècle, dans un temps de favoritisme et d'intrigue : ils avaient été élevés par des aventuriers venus de partout. La génération qui entre en scène

maintenant a été formée sous la seule influence française. Ses représentants les plus âgés ont eu pour maîtres des gens tels que le Beaupré, de Pouchkine, ivrogne et bon garçon ; quelques années plus tard, sont venus des Montbéliardais, un peu pédants, de langue un peu douteuse, huguenots et vertueux. Enfin, après 1792, on a eu les émigrés.

Dans ses *Lettres d'un Voyageur*, Karamzine raconte sa conversation, à Paris, en 1790, avec un couple désireux de fuir la tourmente révolutionnaire. « Peut-on vivre en Russie? Comment y reçoit-on les étrangers? » Et Karamzine de répondre que la Russie est un pays charmant! Il y fait froid, c'est vrai, mais le froid met des roses sur les joues des dames ; le printemps, d'un coup de baguette, épanouit tous les trésors de la nature; l'automne est la saison des chasses ; que de gibier, en Russie, qu'on ne soupçonne pas en France! Et l'hiver ramène les bals, les soupers, les cartes et « l'amabilité du sexe ». Quant aux étrangers, « nous aimons à leur prouver, par nos bons procédés, que nous leur cédons à peine dans l'art de vivre et de bien se comporter avec autrui ». Et madame sourit, et monsieur s'écrie : « Mon fusil! mes chevaux! en Russie! »

Les premiers arrivés purent se convaincre que Karamzine n'avait pas exagéré. Les uns eurent leur part des gratifications qui pleuvaient des mains de Catherine II — gratifications prises quelquefois sur les biens confisqués de magnats polonais; — d'autres, par de riches mariages, entrèrent dans l'aristocratie russe ; quelques-uns prirent du service, et, comme le duc de Richelieu, surent payer la Russie de son bon accueil. Mais, plus tard, et surtout après l'arrivée de l'armée de Condé, en 1798, le nombre des émigrés se multiplia de façon embarrassante. Comme nous avons eu en France, à un moment, « dix mille places de réfugiés polonais », il fallut trouver en Russie « dix mille places de réfugiés français ». Il y en eut partout, et dans tous les genres d'administration, des plus brillants aux plus humbles, mais la plupart se firent précepteurs. Le plus souvent, ils ne savaient pas grand'chose, et tel *mémoiriste* russe a pu noter que son maître, « quoique émigré, savait l'orthographe ». Mais ceux mêmes qui n'étaient forts ni en grammaire ni en

arithmétique avaient la connaissance du monde et des arts d'agrément ; — un Xavier de Maistre a donné, à Moscou, des leçons de pastel : — ils avaient l'expérience, durement acquise, de beaucoup de pays et de gens : ils contaient avec grâce. Leurs défauts même, leur frivolité, leur étourderie s'accordaient avec ce qu'il y avait encore de flottant et d'enfantin dans le caractère russe. On leur a parfois reproché un prétendu manque de moralité : l'Allemand Haxthausen les a accusés d'avoir apporté la corruption en Russie, au détriment des Russes d'abord — et ensuite des Allemands qui, eux, tenaient boutique de vertu. Ces corrupteurs ont du moins introduit en Russie une vertu nouvelle, la religion du point d'honneur. Pouchkine s'est donné beaucoup de mal pour lui découvrir des origines nationales : en fait, elle date surtout des émigrés.

Ils ont eu d'autant moins de peine à réussir, en bien ou en mal, que le chemin leur avait été frayé par la littérature française. Vers 1740, les Russes, jusqu'alors nourris de *schlaguistique* par leurs instructeurs allemands, avaient découvert les romans français. Pendant la guerre de Sept Ans, l'officier Bolotof transportait partout son Télémaque. « Je ne puis dire, écrit-il dans ses Mémoires, à quel point ce livre m'a profité. La douceur de son style a éveillé en moi le goût de la poésie, enflammé mon désir d'apprendre, de lire, de lire encore. » Plus tard on traduit tout l'abbé Prévost, tout Marmontel; en quinze ans, trois cent cinquante romans français passent en russe. Les pédants prétendent bien que cette basse littérature affadit les cœurs ; mais de tous les coins de la Russie, des témoins surgissent pour affirmer qu'après avoir lu les romans français, ils se sentent meilleurs. « C'est par eux que notre esprit s'est orné, que notre cœur a connu des sentiments nobles et tendres. » Et cette reconnaissance prend pour s'exprimer des formes parfois inattendues. « Chez Lapoukhine, écrit Joukovski, j'ai vu une urne modeste consacrée à la mémoire de Fénelon... D'un côté est représentée madame Guyon, son amie, et de l'autre, Jean-Jacques Rousseau dans l'attitude de la méditation. » Les bibliothèques continuent à s'emplir de livres français; pères et enfants n'en lisent pas d'autres. En 1809, Pouchkine,

qui a dix ans, a lu tous nos classiques, avec une bonne partie de Voltaire et de Rousseau. Dans la bibliothèque du futur historien Pogodine, il y a *Victor ou l'enfant de la forêt*, *Céline ou l'enfant du mystère*, *Catherine ou l'enfant trouvé*, etc., etc. Et quand Pouchkine voudra représenter, plus tard, la Russie « intelligente » du début du siècle, ce sera sous les traits d'une jeune personne rêveuse, des lunettes sur le nez, un roman français à la main.

Le résultat, c'est l'apparition de toute une génération de *francisés*. Ils ne savent guère le russe que pour le parler aux domestiques : Alexandre Tourguénief cite tout un lot de descendants de Rourik qui, à eux tous, ne seraient pas capables d'écrire deux lignes en russe. Par contre, ils parlent français de façon à émerveiller les prisonniers de la Grande Armée : un médecin-major, interné à Saratof, constatera même que « les dames prêtent à notre langue un charme nouveau par un chant mélodieux qui n'appartient qu'à elles ». De toutes les fautes, les moins pardonnées sont celles de français : Ouvarof devient célèbre pour avoir répondu à la question de Napoléon : « Qui commandait la cavalerie? » — « Je, Sire »; de même la dame qui a appelé la reine de Prusse *sirène*. On ne s'entoure que de Français; les laquais Vania et Petroucha deviennent La Fleur et La Tour. On ignore l'histoire de Russie, mais on est ferré sur Saint-Simon. On ne rêve que de plaisirs français. On n'ose pas trop le manifester dans les dernières années de Catherine II ou sous Paul Ier; pour un chapeau rond, suspect de jacobinisme, on aurait risqué la Sibérie. Mais, en 1800, Paul Ier fait la paix avec Bonaparte et se proclame son admirateur; c'est le moment d'aller voir à Paris « si cette nation, aimable entre toutes, a changé de caractère par l'effet de la Révolution ». La comtesse Golovine, arrivée une des premières, se contente de visiter les débris du noble Faubourg; les voyageurs qui la suivent veulent tout voir, et les faubourgs, et la ville, et Bonaparte, et le reste. Vassili Pouchkine, l'oncle du futur poète, poète lui-même, y court aussi. En son absence, son ami Dmitrief rime d'avance les lettres qu'il ne manquera pas d'envoyer.

Tout ému d'un si grand bonheur,
J'ai vu Bonaparte lui-même;

L'autre jour, notre ambassadeur
M'a présenté, faveur extrême,
A la charmante Récamier.
J'ai vu les Mamelouks, le Louvre...

Toutes les distractions qu'on goûte à Paris, comme il serait doux de les transporter à Moscou! On l'osera après l'avènement d'Alexandre Ier, qui est jeune, « sensible », et a reçu la même éducation française que l'élite de ses sujets.

La vertu capitale de l'ancienne France, celle qui en a fait, à un moment, le modèle du monde, ç'a été la courtoisie de ses salons, la grâce légère de sa conversation, son art d'éviter le farouche et le rude et le grossier, sa galanterie spirituelle, son art de renouveler la vie par la succession rapide des modes, absurdes ou gracieuses, toujours amusantes. C'est donc tout cela d'abord qu'il faut lui emprunter.

Pendant des siècles, les Russes ont vécu courbés sous le knout, ligottés par une religion étroite. A présent, leur sociabilité slave prend sa revanche. Le nouvel arrivé à Moscou s'y trouve aussitôt dans un monde de parents, de camarades, et de camarades de camarades; même sans le connaître, on l'invite. « A Moscou, on est invité d'abord, présenté ensuite. » A la vérité, dans telle maison, les laquais seront déguenillés, les murs sans tentures ni papiers, les sièges sans dossiers; au salon, vous verrez des peintures, chefs-d'œuvre de serfs, qui représentent, par exemple, Judith mettant la tête d'Holopherne dans son sac; et d'ailleurs, malgré cette simplicité, tout sera sens dessus dessous. « Notre petite mère Moscou aime le désordre; quand un Moscovite voit tout rangé autour de lui, il se croit dans un monastère. » Mais, ce qu'on n'a pas en ordre ou en luxe, on le regagne en liberté. « Qui connaît Moscou, écrira plus tard Biélinski, ne peut ignorer qu'à côté du confort anglais, il y a le confort moscovite, autrement dit « la vie à ventre déboutonné ». Chacun vit et reçoit à sa guise. « Tel nous convie, comme ses ancêtres, à venir partager avec lui le pain et le sel; tel autre à un bal, à un *déjeuner dansant*. » Les réceptions n'arrêtent pas; « on est ici dans un *troulala* continu. » Beaucoup de maisons ont leur *jour fixe*. Il n'y a pas d'invitation;

la jeunesse arrive, emplit les salles, danse ; les chandelles fument, et l'on fait passer du *Kvas* et non du champagne. Mais que d'entrain et de gaieté !

On se rencontre aussi à la *promenade*, qui devient, à cette époque, une sorte de rite sacro-saint. A certains jours, c'est un devoir

Pour tout être créé possédant équipage

de se précipiter vers le boulevard de Tver, ou vers l'*étang de Lise*, près du monastère de Saint-Siméon. C'est une occasion d'exhiber les beaux trotteurs, les heyduques moustachus. D'ailleurs, il est aussi de bon ton de se promener à pied. Vers 1800, les élégants marchent d'un air las ; ils ont des anneaux aux oreilles, de multiples breloques sur la poitrine, des fracs à queue longue et étroite ; ils tiennent leur chapeau sous le bras pour ne pas déranger le savant édifice de leur coiffure. Un peu plus tard, il leur faudra porter lunettes. Puis les coiffures changent ; la poudre disparaît, la queue aussi ; on se coiffe en boucles, *à la Titus* ou *à la Duroc*, et c'est Vassili Pouchkine qui, le premier, a rapporté cette mode à Moscou, en même temps que son fameux frac à pan unique. Enfin, vers 1808, l'alliance avec Napoléon force les Moscovites à prendre l'air martial, à *poitriner*. Il se peut, d'ailleurs, que leurs modes retardent sur Paris, mais elles avancent sur la province, et les gravures du temps nous montrent le gandin de Koursk ou de Saratof, en arrêt, l'oreille basse, devant l'habit puce, le pantalon bleu, les bottes à glands, et l'énorme canne « aux droits de l'homme » de son rival moscovite.

L'autre lieu de réunion, c'est le Club anglais, le « Forum de la noblesse russe », dit Vigel. Le mercredi soir est le jour à la mode. Dès les premiers pas sous les colonnades de la grande salle, on est ébloui par l'éclat des lumières, assourdi par les rugissements de l'orchestre qui s'épuise à couvrir le bruit des conversations. Quelle foule ! que de grands cordons, de noms historiques, de magnats « qui ressemblent à autant de satrapes ! » s'écrie la petite chanteuse française, Louise Fusil. Que de chevaliers-gardes, de houzards, de uhlans, retour de Turquie, de Finlande, ou même, hélas !

d'Austerlitz ou de Friedland! Que de dames et de riches toilettes! Nous les avions entrevues à la promenade, au fond des calèches; ici on peut les admirer de près, et la mode Empire ou Directoire permet au futur adorateur de ne pas s'éprendre à la légère. Voici la belle madame X..., entourée de soupirants; son mari la suit, bâillant et parlant de chasse à l'ours: elle laisse tomber son mouchoir, un jeune homme se précipite; il y a des sourires discrets. Mais peu à peu, la foule se tasse; les joueurs sont à leurs tables; les hommes graves, affalés dans les fauteuils du salon de lecture, lisent le *Spectateur du Nord* ou le *Messager d'Europe*; le bal peut commencer. Fuis, éphèbe qui ne sais pas danser! la mode, qui veut que jeunes femmes ou jeunes filles semblent toujours expirantes, exige aussi que, jusqu'à l'aube, elles ne manquent pas une danse. Et, de tous côtés, les mères rabattent les danseurs : « Allons, *petit père*, fais danser la mienne! » Heureux le jeune sot qui trouve, comme Jikharef, une gracieuse Arina Pétrovna pour le tirer d'affaire : « Excusez-le, madame; c'est un provincial qui ne vient au bal que pour manger des glaces! »

Cependant les pères et les époux se sont mis à causer — car on cause à Moscou, n'en déplaise à miss Wilmot, et même on y cause politique. Déjà au milieu du XVIIIe siècle, l'agent français Sabatier de Cabres constatait qu'à Moscou, à ouïr les conversations, on se croirait « au milieu de francs républicains », et l'on se rappelle la tirade de Famoussof dans *Le malheur d'avoir de l'esprit*. « Et nos vieillards donc! Quand ils s'échauffent, autant de mots, autant de sentences! Ah! c'est qu'ils sont tous de vieille souche; ils ne s'en laissent imposer par personne, et parfois ils discutent sur le gouvernement de telle façon que, si quelqu'un les entendait... ce serait grave! » Et, en effet, en décembre 1805, deux gentilshommes se sont permis, dans un lieu public, de critiquer les mouvements des Russes à Austerlitz. Le gouverneur, homme de goût, pénétré des intentions humaines de l'Empereur, se contente d'inviter les coupables chez lui, un jour de fête, et là, devant le tout Moscou, il les traite paternellement d'imbéciles fieffés, de polissons, de gamins bons à passer par les verges. Et c'est ainsi qu'un gouvernement sage sait guider l'opinion.

Les maîtres de maison, qui veulent éviter tout ennui, peuvent offrir à leurs invités « le pigeon-vole, la main chaude, avec gages et pénitences; les charades, les acrostiches, les portraits, les bouts-rimés, toute cette vaine et sotte gymnastique de l'esprit, dit Gogol, que messieurs les Français ont introduite chez nous comme récréation du bel air » On joue donc aux petits jeux; puis, quand on est las de s'embrasser, on passe à la « gymnastique de l'esprit » et aux arts d'agrément. Une année, le dessin est à la mode; une autre année, la musique. « J'étais à Moscou, raconte Louise Fusil, lorsque la romance de Joseph me fut envoyée. Je ne puis décrire l'effet qu'elle produisit, de même que *l'Émigré montagnard,* de M. de Chateaubriand :

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance!

» Je ne les chantais jamais sans voir couler des larmes. » Et Louise Fusil fait des élèves russes qui propagent dans les salons *La sentinelle appuyée sur sa lance, Le départ pour la Syrie, Son épée et sa harpe se croisent sur son cœur,* etc. Comme Paris, Moscou est en proie aux troubadours et aux bachelettes.

Ce qui est plus particulier, c'est l'engouement pour le théâtre de société, compris comme il ne pouvait l'être qu'en Russie. Au début, en effet, sur les scènes élevées à grands frais par les mécènes moscovites, il n'y avait d'acteurs que des serfs. Comment ils jouaient, on se le figure sans peine, et les Mémoires du temps sont pleins de détails humoristiques sur les procédés, à l'égard de leurs troupes, des propriétaires-régisseurs. Un jour, c'est Néron qu'on fait fouetter pour avoir manqué sa réplique; un autre jour, Didon reçoit, en pleine scène, deux fort grands soufflets, et le lendemain, avec ses dames d'honneur, elle est condamnée à balayer la cour et les communs; ne faut-il pas, d'ailleurs, que l'ouvrage se fasse? « Pierre Iouchkof a vingt danseuses serves. Elles sont fort belles, et savent causer et danser mieux que beaucoup de demoiselles... En été, on peut les voir travailler aux champs, en gants, chapeau Paméla et papillotes ». Chez les « vieux

marcheurs » du très grand monde, ces troupes d'actrices et de danseuses sont, avant tout, le harem du maître et de ses amis, et les contemporains nous donnent là-dessus des détails dont rougirait Saint-Cendre.

Le remède à cette barbarie, ç'a été moins le progrès des mœurs que l'épuisement des fortunes. Tout comme des théâtres d'Occident, ces théâtres de serfs menaient parfois leurs directeurs à la ruine. Griboïedof a conté le cas du propriétaire qui a fait venir, par charretées, les enfants de ses villages, pour les transformer en Zéphyrs et en Amours, et deux ans après doit les vendre à l'encan. En 1807, l'État rachète la plupart des acteurs serfs qui existent « sur le marché de Moscou », les affranchit, et les fait entrer dans sa troupe à lui. C'est le début d'une ère nouvelle.

D'ailleurs, dans la société distinguée, les maîtres eux-mêmes prennent maintenant, sur les planches, la place de leurs serfs. De la même façon, jadis, sur l'ordre de Pierre le Grand, ils s'étaient mis à danser eux-mêmes, au lieu de se contenter de danseurs à gages. La mode nouvelle a commencé à Pétersbourg vers 1792 ou 1793, introduite, d'ailleurs, par les émigrés ; elle bat son plein à Moscou vers 1806. Les contemporains nous décrivent une foule de théâtres de ce genre. Celui qui existait à Marfino, dans le domaine du comte Soltykof, au milieu d'un bois de tilleuls, gardé par des canons enlevés aux Prussiens pendant la guerre de Sept Ans, était le rendez-vous de la meilleure société. C'est là que Vassili Pouchkine fit ses débuts, accompagné de son cousin et persécuteur intime, Alexis Pouchkine. Vassili revenait de France ; « tout en lui sentait Paris ; de la tête aux pieds il était vêtu à la dernière mode, inondé d'huile antique, et donnait à sentir sa main aux dames ». Mais son prestige tenait moins à son élégance qu'à ses illustres relations.

Les quais, les boulevards, les faubourgs et la ville,
Oui, certes, j'ai tout vu ; mais, mieux que tout cela,
J'ai connu Bernardin de Saint-Pierre et Delille ;
Mieux encore, je fus l'ami du grand Talma !

A Marfino, il joua le rôle d'Orosmane et fut fort applaudi, malgré son ventre rondelet, tandis que derrière la scène,

Alexis contait que son cousin avait aussi beaucoup connu madame Récamier et lui avait même adressé des vers :

O douce Récamier,
Que tu me sembles belle !
Que n'es-tu tourterelle,
Que ne suis-je ramier !

Et cet affreux quatrain mettait en fureur Vassili qui n'en restait pas moins l'inséparable d'Alexis. Le Français Domergue les a rencontrés ensemble. « Peu après mon arrivée, je fus invité chez madame Pouchkine mère ; à ma grande surprise, j'y vis jouer plusieurs pièces françaises : MM. Vassili et Alexis Pouchkine et leur sœur y tenaient les principaux rôles. Je me croyais transporté, par enchantement, dans la meilleure société de Paris. » Faut-il s'étonner après cela qu'un autre Pouchkine, Alexandre, à dix ans, compose des comédies imitées de Molière, qu'il joue ensuite à sa sœur quand précepteur et gouvernante ont le dos tourné ?

A force de lire ou de jouer autrui, il devait arriver, en effet, qu'un jour acteurs et lecteurs éprouveraient la démangeaison de devenir auteurs. Dès les dernières années du XVIIIe siècle, tout le monde écrit à Moscou ; il y a nombre de prosateurs, mais encore plus de poètes. « C'est sans doute, écrit Karamzine, parce qu'à la faveur de la rime on se permet plus de négligences, et qu'on peut lire, en société, une jolie chanson à une jolie femme. » A cette raison, il faut joindre l'influence de Paris ; on n'y a jamais fait autant de vers que pendant la Révolution et l'Empire. « Ce n'était partout que dixains, sixains, quatrains, chansons, ariettes, couplets, boutades, épigrammes, madrigaux, logogriphes, énigmes, contre-énigmes, allégories, inscriptions, impromptus, devises, moralités, pensées, compliments, bouquets, épitaphes, piécettes, badinages, stances régulières ou irrégulières, bleuettes, jeux floraux, soupers anacréontiques, etc. » Ce qui est à Paris doit être à Moscou. On y donne donc des soirées littéraires. Les invités y admirent, dans le cabinet de leur hôte, les œuvres de Ducray-Duminil, de madame de Genlis, des « Notices » et des « Remarques », éparses dans un savant désordre ; un La Harpe, luxueusement relié, enrichi de

nombreuses notes marginales, trône sur la table au milieu des peignes et des brosses. La soirée commence par la lecture d'une lettre de madame de Sévigné, continue par les vers du maître de la maison, et finit par ceux qu'on doit improviser sur l'album de sa femme. « A cette époque, écrit Louise Fusil, il y avait dans tous les salons une table couverte d'albums, de papiers, d'écritoires, de crayons. Ceux qui ne faisaient pas de musique, écoutaient en dessinant, ou bien écrivaient quelques vers. » D'ailleurs, ces vers sont presque toujours en français. Les années qui précèdent 1812 sont l'âge d'or de la poésie « franco-russe ».

Le triomphe des modes françaises a pour conséquence le règne des Français dans les salons. « Qu'un Français nous arrive, croyant débarquer dans un pays barbare, on le choie sans trêve... Il ne trouve ni un visage russe, ni un son russe. En soirée, il se sent comme un petit potentat. Parle-t-il, on se tait... Il se tait, alors c'est un concert de gémissements: « Ah ! la France ! il n'y a que la France ! » Et. dans les coins, on le consulte sur une cravate, un roman récemment paru, ou le dernier calembour de Vassili Pouchkine. En juin 1812, madame de Staël arrive; elle est aussitôt la lionne du jour: les personnages les plus notables se réunissent pour lui offrir un banquet solennel. Au commencement de ce banquet, les dames sont intimidées, l'attention des hommes se partage entre l'illustre visiteuse et l'esturgeon monstrueux qu'on vient de servir. Alors, pour rompre la glace, madame de Staël se permet une équivoque un peu risquée ; les visages s'éclairent. Puis elle ose un calembour, c'est du délire, et des convives songent à quitter la table pour reporter dare dare dans tous les salons ce qu'Elle a dit. Et cette scène, racontée, et sans doute chargée par Pouchkine, est une illustration assez heureuse de la parole contemporaine de Joseph de Maistre: « On a besoin de notre plaisanterie dans le monde. »

Comment les Français ne seraient-ils pas fiers d'un tel succès? Des émigrés de 1792 au marquis de Custine, en 1839, tous ceux qui tiennent à l'ancienne France sont unanimes à célébrer des salons dans lesquels ils croient la retrouver. Les autres, les officiers de Napoléon, parlent, sinon avec chaleur, du moins sans rancune, d'un pays où, d'envahisseurs devenus

prisonniers, ils ont été choyés, « enguirlandés », par leurs adversaires de la veille. Pourtant, dans ce concert sympathique, il y a des dissonances. Certains trouvent que ce placage français est superficiel; qu'en grattant le Russe, on trouve le Cosaque. D'autres, au contraire, regrettent que ce Cosaque ne saute pas aux yeux tout d'abord, et conçoivent, pour ces barbares qui se griment, une sorte de secret mépris. C'est un peu le sentiment de madame de Staël. Elle est trop reconnaissante aux Russes de leur bon accueil pour leur dire des choses pénibles ; elle insinue seulement qu'ils gagneraient à être eux-mêmes. Ils étaient déjà quelques-uns à s'en douter.

*
* *

De tout temps, et même après Pierre le Grand, il y a eu en Russie des *xénophobes*. Au XVIIIe siècle, la populace fête chaque révolution en pillant les boutiques des Allemands ; les lettrés se vengent de n'être la plupart du temps, que des traducteurs, en traduisant de préférence, comme Fonvizine, ce qu'ils trouvent dans nos auteurs d'invectives contre nous-mêmes. Puis les petits journaux s'en mêlent et notent soigneusement tout ce qui, en Europe, est injuste ou injurieux pour les Russes. C'est ainsi que le *Messager d'Europe* rapporte avec amertume que les Français si bien accueillis en Russie, exposent au Palais-Royal un monstre vêtu de peaux de bêtes qui porte l'enseigne : « Parle sa langue maternelle, le moscovite. » Pis encore! les Anglais, des alliés, ont mis au *Zoological Garden* un ours blanc baptisé « Souvarof »!

Pendant la Révolution, la xénophobie devient, chez certains, de la *gallophobie*. Le gouvernement y pousse, par peur des idées révolutionnaires, et les émigrés font chorus avec lui : mais l'horreur de la France ne s'applique qu'à une certaine France. Les aristocrates russes qui voient dans nos conventionnels autant de Pougatchef ou de Stenka Razine, sont pleins de commisération pour leurs victimes; Marie-Antoinette devient l'objet de leur culte; c'est tout à fait grand genre de posséder son buste, sur une colonne, dans un bosquet taillé de façon à rappeler Versailles. Un exemple de cette combinaison de gallophobie et de gallomanie nous est fourni

par les Mémoires, en français, de la comtesse Golovine. A Pétersbourg, elle recueille, héberge, secourt de toute façon les émigrés; quand la France leur est rouverte, elle s'y précipite après eux : avec eux, elle pleure et s'indigne contre la France nouvelle, et, du reste, ne songe plus à quitter Paris. Elle y est encore, au Père-Lachaise.

Une phase nouvelle de la gallophobie commence avec la guerre contre la France. Les premiers succès des Russes en Italie leur font croire qu'ils vont balayer les « jacobins » jusqu'à Paris, et Souvarof prépare déjà son manifeste de Brunswick. Masséna l'arrête, mais Moscou s'en console ; d'abord on a été héroïque, ensuite les auteurs du désastre, ce sont ces mangeurs de saucisse d'Autrichiens. Plus tard, sous Alexandre Ier, la confiance dans le succès est absolue : l'Empereur est si bon, si beau! Nous pouvons suivre, dans le *Journal* de Jikharef, les états d'âme des Moscovites pendant la campagne de 1807. L'Empereur est arrivé à Vilna, les dames polonaises lui ont fait bonne mine: le voilà à Berlin, les Berlinoises portent ses couleurs. D'autre part, on apprend que l'armée est pleine d'ardeur, et Rostoptchine développe, au club, qu'il suffit de dire aux soldats russes : « Pour Dieu, pour le Tsar, pour la Sainte Russie! » et qu'alors ils se précipitent, et que rien ne peut leur résister. Là dessus, le porte-drapeau retraité Parkourof se met à hurler : « Où est-il, ce gredin de Bonaparte? je vous le traînerai ici au bout d'une corde! » et Vassili Pouchkine de saisir aussitôt son crayon.

« Quel est donc ce héros? ce guerrier redoutable?
— Pouvez-vous l'ignorer? Jadis, pendant trois mois,
Il servit dans la Garde, intrépide, inlassable;
Puis, ses chevrons gagnés, il fut ramer ses pois,
Et depuis quarante ans, souvent vainqueur aux cartes,
Il promène ses chiens, déguste sa *vodka*,
Et bat ses paysans. Gare à toi, Bonaparte!
Car la Russie en a cent mille comme ça. »

En attendant la victoire, on se prépare à la fêter, et déjà il est question d'un grand banquet. Enfin, le 26 novembre (vieux style), une nouvelle court, qu'on se communique à voix basse... Est-il possible? les Russes, depuis cinquante ans

invincibles!... Mais la stupeur passe vite, « on ne peut pas gagner toujours, écrit Jikharef; nous avons perdu du monde, mais nous avons de quoi le remplacer. Et puis, ces coquins d'Allemands, qui nous ont lâchés au milieu de la bataille, en ont perdu plus que nous ». Et déjà des gens graves répètent que s'il y a échec, c'est que l'Empereur l'a voulu, qu'il faut avoir confiance en lui, que tout est pour le mieux. Alors, pourquoi pas de banquet? On le donnera donc, en l'honneur du prince Bagration, et c'est celui que Tolstoï nous a décrit, d'après Jikharef, dans *Guerre et Paix*.

En 1807, on est plus irrité parce que les défaites se renouvellent (les Prussiens sont vendus à Talleyrand; on le sait de bonne source), mais Tilsitt arrive, et c'est un subit changement de ton. Bonaparte mis la veille au-dessous de Tamerlan, devient Napoléon, et Pétersbourg acclame son envoyée extraordinaire, mademoiselle Georges. Mais, au fond, la blessure d'amour-propre subsiste, et des voix s'élèvent, de plus en plus aigres, pour dénoncer la gallomanie et continuer à domicile la lutte qui a mal tourné à Austerlitz et à Friedland.

Lutte contre les Français de salons d'abord. « Qu'un Français échappe à la potence, s'écrie Rostoptchine, nous nous l'arrachons! Il fait des façons, se dit prince ou gentilhomme, ruiné pour son Roy et sa foi, et n'est qu'un laquais, ou un boutiquier, ou un prêtre interdit. » Lutte contre ceux qui sont établis en Russie : qu'apprendre d'un précepteur français? « Toute tête française n'est qu'un moulin à vent, un hôpital et une maison de fous! » Et Chichkof donne la réplique à Rostoptchine « moins que les Français, les Russes ont besoin de leçons, grâce à leur amour pour Dieu, le Tsar et la patrie ». Quant aux marchands français, « ils n'ont ni honte ni conscience; ils vous font des contes avec leur langue, tandis que leurs mains travaillent à vous attraper quelque chose. » Pis encore! ils débauchent les Russes, Krylof représente les marchandes de modes, dans ses comédies, à peu près comme la gravure populaire qui en montre une, étalée sur un sofa, la gorge à l'air, entre deux hommes dont l'un lui lit des vers, et l'autre lui glisse dans l'oreille : « Demain, à deux heures! »

Ces déclamations produiront leur effet en 1812, quand les

quelques Français établis à Moscou seront maltraités, ruinés, déportés à l'intérieur de l'Empire. Mais où sera le profit si les gallomanes en font aussitôt revenir d'autres? Ce n'est pas contre les Français qu'il faut partir en guerre, mais contre les *francisés*. De bonne heure, donc, les petits journaux houspillent les Russes qui vont dépenser leurs roubles à l'étranger. Puis, on s'en prend aux femmes qui suivent les modes françaises. « Elles sont vêtues comme notre grand'-mère Ève en paradis, écrit Rostoptchine; on dirait des enseignes de bains ou de charcuterie ». Enfin, c'est la langue française qu'on dénonce. Chichkof cite à grand fracas Portalis qui aurait avoué que la conquête de la Russie par les livres français était le prélude à la conquête militaire. Et Rostoptchine flétrit les jeunes « déracinés » qui traduisent Moscou par « C'est ridicule! » et Russie par « Fi donc! » En conséquence, dès qu'il sera gouverneur de Moscou, il supprimera les enseignes françaises du Pont des Maréchaux.

Et cependant, on prend toujours des précepteurs français, faute d'autres : Rostoptchine lui-même en cherche. Krylof persiffle au théâtre les modes françaises. « A quoi bon? lui répond un anonyme. As-tu changé l'avis de nos beautés? Leur as-tu appris à parler russe, à couvrir leur nudité, ne fût-ce que d'un mouchoir? Pas du tout; je suis allé au théâtre; tout le monde parlait français, les dos étaient encore plus décolletés que de coutume. La mère et les filles, demi-nues, les oncles, pères, frères, maris, tous demi-russes, se moquaient de toi en mots demi-français ». On lit Rostoptchine au Club, et même « avec délices », lui écrit son ami Golovine, qui se hâte d'ajouter « du reste, je ne t'approuve pas ». Chichkof et ses amis sont trouvés ridicules; on juge leur nationalisme un peu simplet. « Ils sont des milliers à nous bourdonner : c'est russe, c'est russe, russe! écrit Batiouchkof... J'en suis enragé! » et il démontre qu'à côté de l'italien, le russe est une serinette, une *balalaïka*, et qu'il faut être un imbécile ou un homme d'État pour s'intéresser à l'histoire de Russie. Il y a même des salons où, conte Pouchkine, « les gens d'esprit exaltent Napoléon et plaisantent sur nos défaites... Des jeunes gens pré-

disent à la Russie, en riant, son entrée dans la Confédération du Rhin ».

Faut-il s'indigner et, comme Chichkof, rendre les gallomanes responsables de l'incendie de Moscou? En réalité, ils étaient patriotes, autant que les gallophobes. Mais ils n'identifiaient pas la France avec Napoléon; ils voyaient en elle, selon l'expression de madame de Stael, une Armide qu'il fallait désarmer, mais non blesser. Et puis, ils comprenaient combien il était ridicule de tant crier contre les Français quand on ne pouvait se passer d'eux; et que, d'autre part, les usages réputés français, et condamnés comme tels, étaient, trois fois sur quatre, la forme même de la civilisation. Or, pouvait-on faire rebrousser chemin à l'histoire, rhabiller les dames en *sarafane* et *kakochnik*, remettre des lecteurs de Voltaire sur le *Ménagier* du pope Silvestre, et les vies des Saints orthodoxes? A la culture française qu'on prétendait proscrire, il faudrait substituer quelque chose. Or, faisait-on en Russie des livres qu'un Moscovite éclairé pût placer sur les rayons de sa bibliothèque, à la suite de son Racine, de son Molière et de son inévitable Voltaire? Y existait-il, en dehors de Chichkof et de ses émules, un esprit national et des idées autochtones?

*
* *

Pour les Moscovites, la question se ramenait à celle-ci : « Avons-nous vraiment de l'esprit? », car Moscou étant le cœur de la Russie, il ne saurait y avoir d'esprit russe qui ne fût de l'esprit moscovite. Les Moscovites d'à présent sont encore enclins à le penser; ceux du début du siècle en étaient convaincus. Tous les oisifs de Russie, tous les gens capables de tenir une plume n'étaient-ils pas réunis à Moscou? Et le mouvement des esprits qu'avait suscité, après la sombre tyrannie de Paul, l'avènement d'Alexandre Ier, ne s'était-il pas manifesté, plus qu'ailleurs, à Moscou? Et de Moscou n'avait-il pas débordé sur la Russie entière?

Au Club, où — grande nouveauté — les publications russes et étrangères sont étalées à la disposition du public, combien de revues moscovites ne trouvera-t-on pas? Voici

d'abord le *Messager d'Europe*, que Karamzine vient de fonder après les *Aonides* qui n'ont pas eu plus de trois numéros; en 1804, il sortira du *Messager d'Europe* pour se livrer tout entier à ses travaux d'histoire; mais il y sera remplacé par un autre Moscovite, le jeune et déjà renommé poète Joukovski. Vous avez lu le *Messager*? Choisissez donc entre les *Éphémérides de Moscou*, le *Mercure de Moscou*, le *Courrier de Moscou*, le *Spectateur de Moscou*, le *Patriote*, l'*Hippocrène*, les *Nouvelles scientifiques*, l'*Ami de la civilisation*. Voulez-vous des lectures plus faciles? Voici le *Journal pour le cœur et pour l'âme*, le *Messager de la lecture agréable et curieuse*, l'*Amour*, ou même, en empiétant sur les droits des dames associées au Club, le *Journal des Belles*.

Fortes brochures ou simples chiffons de papier, ces revues ne diffèrent pas beaucoup les unes des autres par leur contenu. Certaines donnent des nouvelles de l'Empereur, de la Cour; elles y joignent des informations sur l'état de l'Europe; le *Messager d'Europe*, en 1806, consacre une série d'articles à démontrer que, dans la lutte qui se prépare, les Français seront inévitablement battus par les Prussiens. Presque dans toutes, il y a des vers : il faut bien que les poètes des salons fassent parvenir au grand public les improvisations qu'ils ont semées sur des albums. La plupart de ces improvisations sont des traductions ou des adaptations, parfois très libres, à n'en juger que par les *Deux Pigeons* du comte Khvostof, où le charitable auteur a doté le pigeon voyageur de dents aiguës, pour rompre les rets perfides. Les articles de morale abondent : le *Messager d'Europe* ne se lasse pas de flétrir le célibat. De même il y a de nombreuses nouvelles, dans le genre de la *Pauvre Lise*, où Karamzine a si bien décrit les douleurs et la mort d'une amante abandonnée, et de nombreux récits de voyage, imités des *Lettres d'un Voyageur*, du même Karamzine, qui est décidément un grand initiateur. Enfin, dans les publications qui veulent, *per fas et nefas*, arriver au chiffre inouï de cinq cents abonnés, la description des modes se glissera aux dernières pages, avec images à l'appui.

Quelles que soient leurs tendances, toutes ces revues ont une devise, un mot d'ordre commun : c'est *sensibilité*. Le héros du temps, qu'elles chantent en prose et en vers, doit,

avant tout, avoir l'âme tendre. Le matin, en s'éveillant, il élèvera son cœur à l'auteur de la nature; puis il visitera quelque pauvre famille, dont la vertu ennoblit l'existence, ou des amis, le bien le plus précieux qui puisse échoir au mortel sensible. A l'heure de la promenade, il portera ses pas, de préférence, vers l'étang où la « pauvre Lise » a enseveli son déshonneur. S'il est accompagné par son amante, tous deux en versant des larmes, graveront leurs initiales sur l'écorce d'un des chênes qui ombragent l'étang. Du reste, amant, époux, père, fils, le Moscovite ne manquera jamais de respecter

... ce sexe auquel il doit sa mère.

Il fait mieux que le respecter, il l'adore. « O femmes, s'écrie le *Patriote* dans son premier numéro, sauvez-nous, sauvez l'humanité, ramenez-nous aux bonnes mœurs! » Le *Journal des Belles*, de son côté, énumère à ses lectrices les femmes illustres dont il leur faut suivre les traces : Madame de Maintenon, Hortense Mancini, « l'incomparable Ninon de Lenclos », etc. Et de la Pologne au Kamtchatka, la sensibilité règne sur tous les cœurs bien nés; ainsi le veut la mode, et nul Tsar ne fut jamais mieux obéi.

D'où vient-elle, cette mode, sinon de France, comme les autres? Les romans français ont apporté le microbe; le futur père de l'histoire russe, le grave Karamzine, l'a cultivé et fait pulluler. Tout jeune, il adaptait Marmontel et madame de Genlis; puis, volant déjà de ses propres ailes, il décrivait, dans *Eugène et Julie*, des amants qui parlent d'immortalité en regardant les étoiles. En 1790, en France, peu soucieux des troubles de la rue, il perfectionnait sa sensibilité. « Hier, écrit-il de Paris, j'ai passé cinq heures chez madame N... sans m'ennuyer. On a parlé de la sensibilité. » De retour, il écrit *Pauvre Lise* et, dès lors, il est le maître des âmes, l'écrivain que les jeunes imitent, le grand homme que Pétersbourg envie à Moscou. La *Karamzinolâtrie* commence; elle durera longtemps.

Il y a pourtant des contempteurs du nouveau dieu, des grincheux qui lui reprochent — comme jadis aux romans français — d'altérer la saine rudesse des vieilles mœurs. Des critiques de Pétersbourg épluchent les revues de Moscou et

découvrent que le culte de la femme conduit à la galanterie, et de la galanterie à la grivoiserie, à preuve, dans le *Journal des Belles*, l'histoire de la tendre Annouchka qui, à treize ans, lit Faublas avec le bel Anglantine, puis se baigne avec lui, etc.; sont-ce là des tableaux à présenter aux belles? Autre reproche : cette sensibilité, qui vient des jacobins, est-elle sans danger pour la Russie? On s'attendrit sur le pauvre, on finira par s'attendrir sur le serf, et voilà l'ordre social sapé dans sa base. Karamzine, qui n'avait rêvé que d'être le « *Parny* russe », est accusé de « viser dans les Sieyès », et la censure s'acharne sur les œuvres les plus innocentes du Sieyès malgré lui. Tout Moscou le plaint et maudit l'ineptie des censeurs... Et pourtant, c'était vrai qu'à bourrer les Russes de philanthropie, on les rendait incapables de supporter certains côtés de la vie russe. C'est le cas des deux jeunes Mouravief. Nourris de livres sensibles, ils rêvent d'aller faire refleurir l'âge d'or dans quelque île lointaine, et, dès qu'ils sont sortis de Moscou, ils tombent chez un vieux cousin qui les reçoit à l'ancienne mode : l'eau-de-vie coule à flots ; des serves, collées au mur de la salle à manger, hurlent des chansons populaires, et la fête ne prend fin que lorsque l'amphitryon, ivre mort, a roulé sous la table. Nos deux jeunes gens renoncent à civiliser des sauvages pour ne plus penser qu'aux Russes. Les dénonciateurs de Karamzine, et de la petite prose, et des petits vers de Moscou n'étaient pas si sots; du culte de la femme on pouvait passer aux « droits de l'homme ».

Autre mérite dont il faut faire honneur aux Moscovites de ce temps : ils ont refait la langue écrite. Elle était encore, au XVIIIe siècle, un grimoire de pédants, encombré de « slavonismes », de mots et de tournures pesantes empruntées à la langue d'église. Comment tirer parti de ce lourd ramassis d'antiquailles? De bonne heure donc ils se sont mis, Karamzine en tête, à éplucher les mots, à raturer par-ci, à rajouter par-là. Les gallicismes prennent la place des slavonismes ; la construction devient plus simple ; la phrase, plus alerte ; et les Chichkof perdent leurs cris à dénoncer cette nouvelle invasion française. On a souvent cité Pouchkine, constatant que, s'il sait écrire, c'est grâce à Voltaire ; on aurait pu rappeler aussi l'aveu de Karamzine que, dans sa réforme, il s'est

inspiré des étrangers, c'est-à-dire des Français. En fait, toute la Russie intelligente a appris à écrire dans nos grands écrivains, comme elle avait appris à lire dans nos romans.

Ce n'est pas, d'ailleurs, que Moscou soit enfermé dans un culte superstitieux des formes classiques : on peut déjà y discerner les symptômes d'une nouvelle ère littéraire. Mais ses initiateurs ne sont ni les Anglais, ni les Allemands, mais bien nos petits poètes fin de siècle ; leur « sensibilité » fait descendre la poésie de ses échasses. « La vraie poésie, écrit Karamzine en 1804, c'est la vivacité des sentiments et des pensées... Il faut, avant tout, de la grâce et du naturel. » Batiouchkof, exécuteur de ce programme, chante l'heureuse paresse, la médiocrité dorée, les nymphes sans apprêts ; puis il arrive naturellement à l'inconstance du sort, aux tombes prématurées, aux longs voiles de l'élégie, à la mélancolie enfin :

La voilà qui paraît dans l'ombre,
Portant un cyprès à la main :
Son teint est pâle, son œil sombre,
Ses bras sont croisés sur son sein.

C'est Parny d'abord, le « divin Parny », qui la met à la mode. « Je t'envoie, écrit Batiouchkof à Gniéditch, une pièce que j'ai prise, ou conquise sur Parny. Elle m'a plu par son côté mystique, même mélancolique. » C'est encore Parny qui le mène au Tasse, à l'Arioste, à l'anthologie grecque et latine. Et bientôt ils sont légion à « tibulliser. » Vers 1810, tous les jeunes qui se piquent d'être dans le courant, donnent à qui mieux mieux dans Tibulle, Catulle, Horace, Anacréon. D'ailleurs, ils ne les connaissent que par les traductions françaises, et le culte des anciens ne les empêche pas de considérer le titre de « Parny russe » comme le plus beau auquel ils puissent aspirer.

Il y a encore loin de cet état d'âme au romantisme. Ce même Batiouchkof, qui goûte le « mysticisme » de Parny, est réfractaire à celui de Milton, même présenté par Chateaubriand. « Il m'a noirci l'imagination avec ses esprits, ses diables et son enfer. Il m'a gâté l'imagination et le style. » Cependant, d'autres Moscovites arrivaient aux Anglais par des chemins plus faciles, et, d'ailleurs, toujours en traver-

sant la France. Marie-Joseph Chénier, Chateaubriand, voire Merlin de Douai avaient traduit en français les élégies de Gray : depuis longtemps, chez nous, tout poète intelligent avait fait son *Cimetière* et son *Village abandonné* ; Joukovski les refait pour les Moscovites. Puis vient le tour d'Ossian. Déjà Derjavine l'avait découvert, sans en tirer grand parti; maintenant, sous les auspices de Baour-Lormian, il fait fureur : Oscar et Fingal remplacent, dans les bibliothèques de campagne, le Télémaque de Bolotof : la veille de Borodino, Yermolof relit leurs chants, sous la tente, avec le jeune comte Koutaïssof qui sera tué le lendemain. Enfin on arrive à Shakespeare. On le connaissait de longue date — depuis que Voltaire en avait parlé — et des revues de Moscou avaient déjà donné à leurs lecteurs, d'après la traduction de Letourneur, *Jules César* et *Roméo et Juliette*, mais il conquiert l'oreille du public seulement en 1809, après que Gniéditch a réadapté, pour les Moscovites, l'adaptation d'*Othello* par Ducis, où Othello, réconcilié avec Desdémone, l'épouse au cinquième acte, avec la bénédiction de son père.

Les Allemands auraient bien voulu ne pas se laisser présenter par les Français; la présence, à l'Université de Moscou, de nombreux professeurs issus de Göttingue ou d'Iéna explique leur audace. Dès 1805, ils ont leur théâtre, dans la rue Loubianka, et leurs admirateurs fervents, mais l'un et les autres sans grande influence. Il est généralement admis, dans le monde, que seuls les savetiers et les charcutiers vont au théâtre allemand, et que son répertoire est ridicule : le comte Strogonof se pâme en lisant, sur une de ses affiches, après la liste des personnages, l'indication collective « *Damen, Senatoren, Banditen* ». Jikharef essaye de faire comprendre la beauté des *Brigands* au vieux lettré Kartzof, un des innombrables traducteurs de la *Pucelle*. Kartzof l'écoute poliment, avec un fin sourire; mais son ami, le major Evreïnof, n'y tient pas : « Eh quoi ! monsieur, vous osez mettre cet Allemand au-dessus de nos immortels Encyclopédistes? — Mais, monsieur, l'avez-vous lu? — Non, monsieur, et je ne le lirai jamais! » Ce même Jikharef, qui rompt des lances pour Schiller, compose en secret une tragédie classique en cinq actes, *Artaban, roi des Parthes*. Il n'y a que Gniéditch, à Moscou, pour rêver de

drames à l'allemande, et son projet de trilogie en quinze actes ébahit fort ses amis.

Pour faire leur chemin, il faut donc, bon gré mal gré, que les Allemands se glissent à la suite des Français. Leurs ballades entrent en Russie derrière nos poésies funéraires. En 1808, Joukovski fait de la *Lénore* de Bürger une *Sviellana* slave; il est, comme il s'en glorifiera plus tard, « le parrain russe des diableries allemandes ». Il soupçonne même qu'il y a, en Allemagne, autre chose que des diableries. « Je commence à estimer davantage les auteurs allemands, écrit-il, en 1806, à Alexandre Tourguénief; envoie-moi un de leurs bons ouvrages de philosophie », et il exprime le désir de s'en aller, pour quelques mois, dans une université paisible, à Iéna, par exemple. Mais Joukovski est un homme d'avant-garde; pour entraîner la masse des lettrés vers Gœthe et Schiller, il faudra *l'Allemagne* de madame de Staël.

Autre signe des temps nouveaux, la vogue croissante des sujets russes. Les guerres et les diatribes contre les Français y contribuent sans doute; pourtant, Austerlitz et Friedland auraient pu ne jamais avoir lieu, que tout de même, entre 1800 et 1810, les Moscovites auraient applaudi le vainqueur des Tatars, Dmitri Donskoi, mis en tragédie par Ozerof, et les ballets où le Charlemagne de Kief, Vladimir le Beau Soleil, succède à « monsieur Auguste, de Paris, en ses danses russes ». C'est qu'en effet la *nationalisation* des sujets tient à des causes multiples. Le progrès des études historiques y a contribué pour beaucoup, et plus encore, l'influence des Français eux-mêmes. Depuis un demi-siècle, leur tragédie grecque et romaine s'était francisée; depuis 1804, le moyen âge y trônait, avec les *Templiers*, de Raynouard; la romance et le roman avaient achevé de le populariser. Les Russes ont suivi le mouvement. Le Dmitri Donskoi, acclamé par les Moscovites, n'est qu'un cousin du jeune et beau Dunois.

Un érudit prématurément enlevé aux lettres, M. Joseph Texte, a écrit qu'en 1814, une fois finie la grande mêlée des peuples, les Français trouvèrent partout l'influence littéraire allemande ou anglaise substituée à la leur. Si c'était vrai pour les Russes, il faudrait que trois années de guerre aient

suffi à transformer leur culture et leurs goûts. Est-ce vraisemblable?

A la vérité, en 1812, les Français de Moscou ont été pourchassés et dispersés; des dames du monde ont arboré le *kakochnik* national; des officiers de milice ont laissé pousser leur barbe, pour se mettre en plus parfaite communion avec leurs hommes : Vassili Pouchkine, lui-même, réfugié à Nijni-Novgorod, nous invective en prose et en vers. Mais l'année n'est pas finie que les barbes sont rasées et les *kakochniks* distribués aux femmes de chambre : Vassili Pouchkine se fâche tout rouge quand un autre exilé à Nijni conteste devant lui l'excellence de nos classiques, et se console de l'incendie de Moscou en faisant assaut, avec le cousin Alexis, de calembours « dignes, écrit Batiouchkof, des temps les plus ténébreux de la monarchie française ». Dès 1813, les Français du Pont des Maréchaux reparaissent, renforcés de compatriotes prisonniers qui resteront en Russie, de leur plein gré ; comme par le passé, les belles dames dépensent chez eux les économies de leurs maris. Si le prestige français a souffert du désastre de la Grande Armée, par compensation, la gallophobie a disparu avec le péril napoléonien. « J'ai dit beaucoup de mal des Français, écrira bientôt Rostoptchine, mais c'est qu'alors nous étions en guerre avec eux ». Et dans *le Malheur d'avoir de l'esprit*, Famoussof et Skalozoub ne trouveront rien de mieux à noter, comme suite de l'incendie, que la réfection des rues sur un plan nouveau. « Les maisons sont nouvelles, soit! leur répond Tchatski, mais les préjugés sont les mêmes. » Le premier de ces préjugés intangibles, c'est assurément celui qui fait des Français les arbitres des idées et des modes.

Pourtant leur influence va décroître. Avant 1812, Moscou était toute la Russie intelligente. C'est à Moscou qu'étaient les lettrés et les livres ; les collections d'art, les bibliothèques, comme celle de Boutourline, dont Joseph de Maistre et madame Vigée-Lebrun parlent avec admiration. Brûlée maintenant, la bibliothèque de Boutourline, celles de Razoumovski, de Karamzine, de Vassili Pouchkine, et bien d'autres. Dispersés, les lettrés ; Joukovski est parti avec la milice de Moscou; Batiouchkof, officier d'infanterie, marche sur Paris, Karam-

zine, malade, languit à la campagne ; Vassili Pouchkine est ruiné. Reviendront-ils à Moscou? Dès la première nouvelle de l'incendie, Joseph de Maistre s'est posé la question : « la Russie n'a plus de centre ; quel parti prendra sa noblesse? Viendra-t-elle sur les cendres de Moscou dire : « Nous la ferons plus belle »? Se distribuera-t-elle dans les villes de province, ou viendra-t-elle s'accumuler à Pétersbourg? » En fait, quelques années plus tard, nous retrouvons à Pétersbourg les coryphées de la littérature moscovite, Karamzine en tête. Moscou, sortie de ses ruines, a retrouvé sa gaieté d'autrefois ; mais elle n'est plus, comme jadis, la dispensatrice de la civilisation ; on ne se gêne plus pour la qualifier de « bonne vieille » : dans les groupements qui se forment à Pétersbourg ou ailleurs, on a moins le culte des lettres ; les influences autres que la française entrent plus facilement. En ce sens, la ruine momentanée de Moscou est un des coups les plus rudes qui aient jamais atteint la culture française hors de France.

Les Russes n'ont pas à s'en consoler ; ils s'en féliciteraient plutôt. Depuis que leur littérature est émancipée, ils n'ont pas assez de sarcasmes pour leurs ancêtres gallomanes. Il faut voir avec quel mépris tel biographe de Pouchkine — du vrai, du grand Pouchkine, — toise, en passant, l'oncle Vassili, le cousin Alexis, et tous leurs émules, les Précieux et les Précieuses moscovites. Pouchkine lui-même était moins sévère. Il a souvent parlé, avec une pointe d'émotion reconnaissante, de la Moscou d'antan, de ses beaux esprits, de leurs vers, même de leurs gallicismes : « Je les aime encore aujourd'hui », s'écrie-t-il dans *Eugène Oniéguine*. Qui a raison? Des Français auraient mauvaise grâce à en décider.

ÉMILE HAUMANT

NOTRE SERVICE DE SANTÉ

Le souvenir des polémiques et des discussions parlementaires provoquées en Angleterre par les critiques adressées au service de santé pendant la guerre sud-africaine, est encore trop frais dans les mémoires pour qu'il nous soit nécessaire de justifier le puissant intérêt qui s'attache au traitement des malades et des blessés en temps de guerre. On nous permettra toutefois de revenir sur certains points de cette « campagne de presse »; la connaissance nous en paraît indispensable pour aborder utilement la question qui fait l'objet de cette étude.

***

Dès le début de la guerre anglo-boer et pendant toute la durée de la lutte, les organes et les journaux officiels ou officieux anglais n'ont cessé d'illusionner le public sur les conditions dans lesquelles était pratiqué, entre autres services, le service de santé. « Tout y était aussi parfait que possible. » « Tout ce qu'on devait faire avait été fait pendant l'épidémie de fièvre entérique. » « Plusieurs des hôpitaux produisaient eux-mêmes l'électricité nécessaire à leur éclairage et fabriquaient leur propre soda-water. » (Rapport d'un des deux officiers désignés pour préparer le travail de la Commission d'enquête.)

Malheureusement pour les auteurs de ces satisfecit, à la fin de janvier 1900, un correspondant du *Times*, membre de la Chambre des communes, M. Burnett-Coutts, partait pour le Sud-Africain, et, depuis le 24 mars de la même année, il envoyait régulièrement à ce journal une série de lettres où la vérité s'étalait dans toute son horreur. Nous donnerons ici l'analyse et quelques extraits des plus intéressantes de ces lettres [1].

Tout d'abord, voici comment était assuré le service de santé pendant les marches.

Entre Croonstad et Sand-River, à la suite des passages de troupes, on rencontrait tout le long de la route des hommes étendus sur le sol et qui se trouvaient mal. « Je ne sais, dit l'écrivain, ce qu'il advint d'eux, mais je sais que je leur donnai tout ce que j'avais, personne n'ayant l'air de s'occuper d'eux. » Quelques-uns étaient gravement touchés par la dysenterie, la diarrhée, etc.

Et, pour éviter l'objection qu'il s'agissait probablement d'une marche forcée, M. Burnett-Coutts ajoute : « Je tiens à bien établir les nuances, car je suis le dernier à prétendre qu'il faut faire l'impossible. Je suis le dernier à vouloir placer quoi que ce soit au-dessus des exigences militaires. Mais nos troupes étaient arrivées à Croonstadt ; notre armée était là, et ces hommes gisaient échelonnés le long de la route, sur les voies de communication entre Croonstadt et Bloemfontein ;

1. W. Burnett-Coutts, *The Sick and Wounded in South-Africa*, Cassel and Company. London 1900. Nous ferons remarquer que l'auteur se borne à critiquer les formations de seconde ligne et de l'arrière, l'accès des formations de première ligne, du « front », comme il le dit, lui ayant été interdit par l'autorité militaire.

Une seule fois, il fut donné au journaliste d'assister à une *pretty little action*. C'était à Sand-River, et quoique le service médical parût bien assuré, il ne manqua pas d'ombres au tableau. C'est là qu'eut lieu le désastre du Mixed-Squadron ; toute cette petite force couchée par terre par une décharge inopinée de mousqueterie à cent cinquante yards attendit des secours chirurgicaux, depuis 9 heures du matin jusqu'à une heure avancée de l'après-midi. — D'ailleurs, le lecteur qui voudra se renseigner au sujet du fonctionnement du service de santé sur le champ de bataille (postes de secours et ambulances) pourra se reporter aux articles parus en 1900 dans le *Times*, la *Lancet*, le *London Practitionner*, la *Medical Press*, le *Medical Record*. Il y verra que le service de santé de l'avant y a été exposé aux mêmes critiques que celui de l'arrière : les ambulances étaient à peu près inconnues, et si, en général, les blessés n'ont pas eu trop à souffrir, au niveau de cet échelon sanitaire, cela tient à ce que l'ennemi ne faisait jamais la poursuite et laissait ainsi aux secours le temps d'arriver.

ces voies elles-mêmes étaient considérées comme parfaitement sûres. Constamment des voitures à bœufs, des transports d'approvisionnements les parcouraient dans les deux sens. Or, on n'avait organisé aucun service pour recueillir les traînards impuissants à se relever. »

Les blessés et les malades affluent à Bloemfontein. Les deux hopitaux de la ville étant devenus insuffisants, un premier hôpital de campagne y est installé.

« Le personnel d'un hôpital de campagne, continue M. Burnett-Coutts, doit comprendre quatre médecins, deux garde-chefs *(wards-masters)*, quatorze infirmiers instruits, six surnuméraires, tout cela pour cent hommes. L'hôpital de campagne en question a été divisé en deux avant son arrivée à Bloemfontein ; une moitié a été envoyée dans une autre direction, si bien qu'il ne reste ici que la moitié du matériel et la moitié du personnel. La formation sanitaire qui s'installe n'est donc faite que pour 50 malades. A ma première visite (le 9 avril), j'ai compté 250 malades, dont 90 atteints de fièvre typhoïde. Et, quelques jours après, le nombre des patients arrive à 316, dont la moitié atteints de fièvre typhoïde. La condition misérable de ces gens est presque indescriptible. Dans plusieurs tentes tout juste suffisantes pour abriter dans leur sommeil de 6 à 8 infirmiers en bonne santé, on compte jusqu'à 10 typhiques gisant sur le sol, entassés les uns contre les autres dans des couvertures, le moribond auprès du convalescent,... Il n'y a même pas de place pour se frayer un passage entre eux... La chaleur de ces tentes est insupportable vers midi, les odeurs qui en émanent sont écœurantes. Les figures sont couvertes de paquets de mouches que les malades trop faibles sont impuissants à chasser avec leurs mains. Il n'y a là personne pour accomplir cette besogne à leur place. Les infirmiers ont bien autre chose à faire que de chasser les mouches de la face des moribonds. D'ailleurs, ils ne sont que 14, dont 10 pris à la Bearer Company.

» La nuit tombée, ces mêmes infirmiers n'ont pas davantage le temps d'empêcher les malades en délire de se relever et de courir moitié nus dans le froid du dehors.

» Dans une tente, où quelques-uns étaient endormis et

d'autres étendus les yeux ouverts, un blessé atteint de perforation intestinale rendait l'âme avec des gémissements, serré contre son voisin. Il ne suffisait pas aux malades d'avoir sous les yeux le spectacle de la mort, mais il leur fallait aussi en subir le contact. »

A un moment le chiffre des malades dans un hôpital pour 50 lits atteignit le nombre de 496 ! Et on ne peut objecter que les locaux faisaient défaut à Bloemfontein. Il y avait dans cette ville beaucoup de maisons disponibles. M. Burnett-Coutts raconte que l'on mit à sa disposition un édifice qui aurait pu faire un « admirable petit hôpital pour 50 malades », et que, du reste, tous les officiers étaient largement logés.

On jugera de l'indigence du personnel subalterne du service de santé, quand on saura qu'à la fin d'avril se trouvaient à Bloemfontein 20 infirmières garde-malades pour 1 700 patients. A Croonstadt, pour 300 malades, on comptait deux médecins et il n'y avait pas un seul infirmier instruit.

Si le traitement médical ou chirurgical souffrait de l'insuffisance et du matériel et du personnel, tout aussi lamentable était le service des évacuations. Le 28 avril, arriva à Bloemfontein un convoi de blessés qui avait été exposé aux plus dures souffrances par manque de voitures d'ambulance, ou même de voitures présentant le plus élémentaire confort. Les hommes étaient entassés pêle-mêle dans des véhicules non suspendus et traînés par des bœufs ; ils subissaient tous les cahots des routes défoncées par les pluies ; et cela, alors que la voie stratégique était sûre et que le point de destination était ce même Bloemfontein « où l'on avait tout prévu, sauf les devoirs de la plus stricte humanité envers les blessés ! »

Un des hôpitaux de campagne de Bloemfontein avait reçu l'ordre de se dégarnir, afin de rejoindre le « front ». A cet effet, vingt des plus malades furent envoyés dans un hôpital plus sédentaire, à un mile et demi de là. Comment les malades parvinrent-ils à destination ? Ils furent tout simplement tirés de leur tente et placés dans des voitures attelées de bêtes à cornes. C'étaient tous des typhiques, dont plusieurs gravement atteints, l'un même souffrait d'une hémorragie intestinale. Ils subirent ainsi le transport sur une route défoncée.

Mais l'ordre avait été donné d'évacuer l'hôpital ; le médecin n'avait qu'à obéir, et il ne possédait pas de voitures d'ambulance. Trois jours après, quatre de ces vingt hommes étaient morts.

L'absence de personnel rendait forcées les évacuations, sans docteurs ni infirmiers. Un convoi de 150 hommes parqués dans des voitures à bœufs voyagea trois jours et trois nuits à travers le « veldt », par la chaleur torride des midis et le froid glacial des nuits, sans médicaments, sans médecin, sans infirmier digne de ce nom. « Je vis, écrit M. Burnett-Coutts, un de ces convois s'arrêter à une station de chemin de fer et l'homme qui le conduisait venir à un médecin qui se trouvait là et lui dire : « Il y a un homme en train de mourir, je n'ai pas de médicaments et je ne sais comment faire ». Le docteur, qui connaissait son règlement et qui savait qu'il était non seulement irréglementaire, mais criminel de laisser partir un convoi d'évacués sans médecin, demanda à cet homme : « C'est vous qui êtes responsable de ces malades? — Non, répondit l'autre, je ne suis pas responsable des malades, mais seulement de leur liste ».

Un médecin militaire anglais écrit ceci à M. Burnett-Coutts : « On ne me croirait pas, si je disais qu'il y a deux jours, 80 malades ont passé par la station où je me trouve, dans des voitures à bestiaux découvertes, n'ayant personne pour s'occuper de leur santé. Ils avaient voyagé par monts et par vaux pendant trois jours et ils n'avaient pas mangé depuis trente-six heures. Deux étaient mourants. »

D'autres fois, les malades recevaient pour se nourrir, durant l'évacuation, un morceau de bœuf bouilli et un peu de lait condensé ! Voilà tout ce que les stations échelonnées sur les routes d'étapes pouvaient fournir à des typhiques : du bœuf bouilli ! Aussi ne devons-nous pas nous étonner de l'effrayante mortalité (23 p. 100) causée, dans les débuts, par la fièvre typhoïde !

Nous terminerons ces rapides aperçus par la description d'un dépôt de convalescents établi à deux miles de Cape-Town.

« Vu des convalescents dans des huttes nouvellement élevées. Il y a là dix huttes construites pour 150 hommes, mais dix huttes nues et misérables. Il n'y a, dans l'intérieur,

ni lit, ni confort ; les hommes sont couchés à terre dans des couvertures. Jusqu'à quel point ces hommes sont-ils convalescents ? Je ne saurais le dire. J'ai trouvé plusieurs d'entre eux endormis à trois heures de l'après-midi. L'idée qu'on se fait habituellement du soldat convalescent est celle d'un homme sur le point de reprendre son service. Or, j'ai trouvé un de ces hommes avec une température élevée et un pouls rapide. Il avait eu la fièvre entérique et une bronchite, il parlait difficilement... Un autre souffrait de la dysenterie. Il était à la diète lactée et n'avait pas reçu de lait depuis quatre jours... Maintenant, qui avait la garde de tout ce monde ? Un sergent, non pas un sergent infirmier instruit, mais un sergent ordinaire, convalescent lui-même de fièvre entérique. J'eus une longue conversation avec lui. Il me dit qu'il n'y avait pas de médecin pour soigner ces hommes ».

***

Ces critiques, dont s'était violemment émue l'opinion publique, provoquèrent une enquête de la part du Parlement. Bien que tous les reproches formulés par M. Burnett-Coutts n'aient pas été acceptés dans leur intégrité, on lit entre les lignes des conclusions de l'enquête que l'authenticité de la plupart des faits allégués par le correspondant du *Times* ne saurait être mise en doute. Les membres de la Chambre des Communes reprochèrent seulement à l'auteur d'avoir trop généralisé des fautes exceptionnelles. Et cependant le critique n'échappa pas aux reproches usités en pareille occurrence, et d'abord il fut accusé de faire œuvre antipatriotique en attaquant un service de l'armée pendant le temps de guerre. Ne contribuait-il pas ainsi à diminuer le prestige de l'armée anglaise ? En outre, on voulut lui persuader que ses sarcasmes visaient le généralissime lord Roberts et son état-major. Enfin, on ne lui épargna pas l'injurieux soupçon d'avoir satisfait une animosité particulière contre le corps de santé militaire.

Il ne fut pas difficile à M. Burnett-Coutts d'établir que ce n'est pas manquer de patriotisme que de révéler des fautes et de réclamer des mesures capables de sauver la vie à des

quantités d'êtres. D'attaques contre lord Roberts ou son état-major, il n'en avait jamais été question, et l'auteur s'est toujours plu à rendre hommage aux qualités du généralissime et de son corps d'officiers de l'état-major. Enfin voici ce que M. Burnett-Coutts pense du personnel du *Royal Army Medical Corps* : « J'ai toujours cru à la loyauté et au dévouement de ceux qui avaient entre les mains la charge des malades et des blessés, et je saisis cette occasion d'exprimer mon profond regret qu'un trop grand nombre d'entre eux aient perdu la vie dans l'accomplissement de leur noble tâche. »

Mais la cause des malheurs qui sont arrivés, ajoute le critique, est la mauvaise organisation du service de santé, l'insuffisante préparation à la guerre et l'indigence du personnel et du matériel.

Toujours pratiques, du reste, les Anglais, même les officiels, tout en condamnant les dires de M. Burnett-Coutts, ont admis la conclusion : urgence de réformer le service médical de l'armée. Nous n'entrerons pas dans le détail de la réorganisation projetée; nous avons simplement voulu mettre sous les yeux du lecteur quelques *sketches*, quelques scènes du drame tel qu'il s'est déroulé.

*
* *

Lorsqu'on voit une puissance comme la Grande-Bretagne — si pratique et si prévoyante d'habitude — aussi peu préparée médicalement parlant à une guerre d'importance plutôt moyenne, la première pensée qui doit vous venir à l'esprit n'est-elle pas la suivante : « Et nous, Français, serions-nous plus prêts, ferions-nous mieux ? »

Ne remontons pas loin dans l'histoire militaire de ces dernières années. De ce que fut, pendant la campagne de Madagascar, le service de santé, nous avons un présent et douloureux souvenir ; il impose le silence à l'égard de la terrible expérience que viennent de subir nos voisins d'Outre-Manche. Notre expédition africaine doit, en effet, être donnée comme type de désastre sanitaire. Or, malheureusement, il nous faut bien l'avouer, nous n'avons, depuis, guère fait de progrès.

La preuve en est dans le service ou plutôt l'absence de

service de santé auprès des troupes qui, dès le début de la campagne actuelle de Chine, ont été brusquement jetées sur le théâtre de la guerre.

Nous extrayons du rapport médico-chirurgical de M. le docteur Mercié[1] les passages suivants, qui nous paraissent suffisamment édifiants pour se passer de commentaires. Ils ont trait au fonctionnement du service de santé pendant les mois de juin, juillet et août 1900, c'est-à-dire au début de la campagne.

« En juillet s'imposa la nécessité de songer aux moyens immédiats de secourir et ensuite d'évacuer un nombre important de blessés et de malades. A ce double point de vue, quelles étaient les ressources dont disposait la division navale ? »

Aucun navire n'avait de place. On dut transformer les casemates du d'*Entrecasteaux* en cellules d'infirmerie.

« La situation du personnel médical était telle que je restai longtemps, ajoute le docteur Mercié, seul chargé du service, au moment où il devenait vraiment lourd... La pénurie d'infirmiers a été aussi fâcheuse que la pénurie de médecins. » Il y avait pour quatre-vingt-dix exempts et un nombre égal de malades non exempts, deux infirmiers (un premier maître et un quartier maître).

Quant aux évacuations « par ce côté encore, nous étions en infériorité marquée sur les autres grandes puissances qui, presque toutes, avaient des possessions territoriales à proximité : Port-Arthur, un hôpital de Nagasaki et Wladivostock pour les Russes ; Tsintar, dans la rade de Kiao-Tchau, pour les Allemands ; Wei-Haï-Wei, et un peu plus loin Hong-Kong pour les Anglais. Rien à dire des Japonais, à deux pas de chez eux. Nous, par contre, notre seule ressource était l'Indo-Chine, et quelle ressource ! Qu'allaient devenir nos blessés, surtout nos grands blessés, débilités par les fatigues de la guerre, par la perte du sang, par les opérations graves, dans ce pays qui a raison des santés les plus vigoureuses, et qui, à cette époque de l'année (juillet-août), est particulièrement meurtrier ? En ce qui me concerne, ce n'est qu'à la

1. *Archives de médecine navale*, n° 4, 1901, p. 241.

dernière extrémité que je me serais résigné à l'évacuation sur Saïgon, certain que j'étais qu'elle équivaudrait, pour les blessés graves, à un arrêt de mort. Ne voyais-je pas combien étaient émaciées, lamentables d'aspect, les troupes qui en arrivaient? Avant même qu'elles eussent mis pied à terre, la mort avait commencé à faucher parmi ces malheureux, dont beaucoup étaient partis malades; en sorte qu'on avait pu dire, sans trop d'exagération, que la Cochinchine avait mobilisé ses hôpitaux. Les navires qui les amenaient, après en avoir égréné à Tourane, à Hong-Kong, en ramenaient toujours à Saïgon environ vingt à trente, et parmi ceux qui débarquaient, beaucoup ne résistaient pas au delà des premiers jours, Mais heureusement, alors même que nous aurions voulu en user, cette ressource même de la Cochinchine nous manquait, parce que (dans les premiers temps au moins) nous n'avions que des moyens de transport tout à fait insuffisants...

» Le problème paraissait donc insoluble, quand arriva, sur la rade de Takou, le 6 ou 7 juillet, un navire-hôpital de la Croix Rouge japonaise, *l'Hakuai-Maru*, qui offrait ses services aux malades de toutes nationalités. Je note, en passant, que les navires-hôpitaux des autres puissances, arrivés à Takou depuis lors (et longtemps après, d'ailleurs), sont restés strictement réservés à leurs nationaux, et que les Japonais seuls offrirent des soins à tous les malades sans distinction, donnant ainsi, eux derniers venus dans notre civilisation, l'exemple d'une générosité, dont l'Europe croit, bien à tort, avoir le monopole. »

Ce navire-hôpital fut utilisé et emmena les malades à l'hôpital japonais d'Hiorshima. Aussi un blessé de Tien-Tsin qui, après avoir reçu les premiers soins sur le champ de bataille d'un médecin *russe*, fut expédié au *Japon*, disait-il : « Nous avons été sauvés par les Japonais » !

En résumé, sans aller avec quelques-uns jusqu'à prétendre que, si la France avait à supporter une grande guerre, le service de santé serait inférieur à ce qu'il a été en 1870-71[1], alors que l'intendance dirigeante était là pour assumer toutes les

1. V. Le Fort, *Le Service de Santé dans les Armées nouvelles. (Revue des Deux Mondes)*, t. XCVI, 1871.

responsabilités, nous devons convenir que, malgré son autonomie si chèrement acquise, ce service est resté comme cristallisé. L'esprit du « laisser-faire » si justement critiqué en Angleterre par M. Burnett-Coutts, continue à trop prévaloir chez nous.

Étudions la valeur actuelle de notre service de santé en campagne et nous verrons apparaître la nécessité de réformes dont plusieurs radicales. Pour mener à bien cette tâche, il convient de scinder le problème en ses trois éléments principaux : personnel, matériel, fonctionnement du service. Nous terminerons par l'esquisse d'un plan général de réorganisation.

*
* *

Le personnel du service de santé en campagne comprend des médecins, des pharmaciens, des officiers d'administration, des infirmiers et des brancardiers, enfin des détachements du train des équipages (officiers, sous-officiers et soldats).

Ce personnel doit être étudié de deux points de vue : point de vue de l'effectif, point de vue de l'instruction.

Il est devenu banal de signaler l'insuffisance du *nombre* des médecins militaires. Personne n'ignore que l'effectif des éléments fondamentaux de ce personnel (médecins du cadre actif) atteint à peine actuellement 1 352 unités et cela, grâce à des augmentations récemment votées par le Parlement. En face de nous, l'armée allemande avec des effectifs de troupes sensiblement analogues aux nôtres, possède 2 100 médecins. Or, l'Allemagne n'a pas encore, comme nous, de vastes colonies (Algérie, Tunisie, Madagascar, Indo-Chine, Tonkin, etc.) qui enlèvent à la Métropole un nombre assez considérable d'officiers du Corps de santé. De sorte que, relativement, la différence entre les effectifs médicaux des armées des deux pays est encore bien plus sensible qu'elle ne le paraît dans les chiffres cités. On devine l'influence que peut avoir sur le fonctionnement du service de santé en temps de guerre cette pauvreté des cadres, car ce sont les médecins de l'armée active qui assument alors les plus délicates fonctions, puisqu'ils doivent diriger et encadrer leurs confrères de la réserve ou de la territoriale.

En ce qui concerne l'*instruction* des médecins de l'armée active, qu'ils soient directeurs de service dans une armée ou dans un corps d'armée, qu'ils soient médecins divisionnaires ou médecins-chefs d'ambulance, qu'ils aient même simplement pour mission d'installer un poste de secours de bataillon, lourde est la tâche qu'ils ont à remplir et non moins lourde la responsabilité qu'ils ont à porter. Sont-ils préparés à ce rôle difficile? Oui, en ce qui concerne l'instruction médicale proprement dite; nos médecins militaires sont, d'une façon générale, bons médecins et bons chirurgiens. Mais cette instruction technique n'est malheureusement pas la seule nécessaire. Elle est même, à de certains égards, moins importante qu'une autre instruction, nous voulons parler de l'instruction militaire.

Il ne manquera jamais en campagne de médecins ou de chirurgiens assez instruits et assez expérimentés pour prodiguer des soins efficaces aux blessés et aux malades de nos armées; assez disciplinés pour exécuter sans reproche les ordres reçus, enfin assez dévoués pour aller jusqu'à faire volontiers le sacrifice de leur existence (les guerres et expéditions coloniales ne cessent de nous en fournir de glorieux exemples). Mais celui qu'un général en chef appréciera pardessus tout, celui qui contribuera le plus à lui conserver ses effectifs, c'est le médecin assez familiarisé avec les troupes, avec la tactique, avec les exigences de l'art militaire en un mot, pour établir en temps et lieu les formations sanitaires convenables, pour en assurer le fonctionnement régulier, c'est-à-dire pour associer le traitement le plus propice à l'évacuation la plus rapide du lieu du combat. Et le lecteur soupçonne, sans avoir besoin d'en posséder la vision nette, la quantité d'entraves qui peuvent s'opposer à la réalisation rigoureuse d'un tel programme!

Si maintenant nous posons cette question : au point de vue militaire, nos médecins de l'armée active sont-ils tous préparés à leur rôle difficile? nous pouvons répondre hardiment : non, ils ne le sont pas tous, il y en a même relativement peu qui le soient. Et comment voudrait-on qu'il en fût autrement? Pour connaître un service, il faut l'avoir étudié et pratiqué souvent. Or, les médecins de l'armée ont

étudié théoriquement, mais pour la plupart, n'ont presque jamais pratiqué le service de santé en campagne.

Ils ont appris, au cours de leur scolarité militaire, beaucoup plus à faire des exercices militaires proprement dits (exercices, équitation, tirs au fusil, au revolver, escrime, etc...) qu'à faire de la médecine militaire. Arrivés dans des régiments, ils font aux infirmiers et aux brancardiers des conférences très théoriques sur les premiers secours, et les agrémentent de manœuvres du brancard sur le sable de la cour dans la caserne.

Et voilà tout. Le matériel de réserve qui pourrait servir à leur instruction ne leur est pas accessible. Ils ne peuvent disposer que du matériel régimentaire qui est le moins complexe et dont moitié d'entre eux n'aura pas à se servir. Et encore la manutention de ce matériel ne se fait que deux fois par an, ou exceptionnellement lorsqu'il y a une modification à y apporter. Mais alors, que de précautions doit-on prendre pour ne rien déranger, pour éviter de briser ou de détériorer quoi que ce soit, ce qui entraînerait des complications sans fin? Le remplacement d'un objet des approvisionnements de réserve exige, en effet, les formalités suivantes : rendu-compte au Conseil d'administration, procès-verbal de perte, demande motivée adressée au ministre en triple expédition, etc. Si bien que l'on peut trouver des médecins-majors qui, pour éviter tout ennui de ce genre, permettent aux médecins qui sont sous leurs ordres d'assister tout juste à cette manutention bisannuelle du matériel, mais avec la défense d'y toucher. Ce qu'on apprend ainsi, c'est à ne rien casser, et à tâcher de tout faire rentrer à sa place (car les objets sont très comprimés) sans « forcer ».

Mais le matériel d'une ambulance, celui d'un hôpital de campagne, quand les médecins militaires l'ont-ils vu? Peut-être une ou deux fois dans leur vie, et encore ce ne sont que les privilégiés qui ont eu accès dans les docks du service de santé.

Et les manœuvres, nous objectera-t-on? — Pendant les manœuvres, le médecin militaire apprend bien peu de chose. Si les manœuvres étaient l'image exacte de la guerre, le service de santé de première ligne ne pourrait presque jamais fonc-

tionner. En effet, au cours des manœuvres, des deux conditions capitales pour le fonctionnement du service médical : l'espace et le temps, la première seule existe. On ne saurait trop répéter que la rapidité des mouvements militaires fausse complètement le jeu de l'action médicale. Le médecin des corps de troupes qui, en pareille occurrence, voudrait établir un poste de secours suivant les prescriptions réglementaires, perdrait immédiatement le contact de son bataillon ; et puis, celui-ci ne lui laisserait pas volontiers les quelque cent blessés qui, dans la réalité, réclameraient ses soins.

L'absence de postes de secours, c'est-à-dire de blessés relevés ou à relever enlève tout intérêt à la mise en œuvre de la section d'ambulance et de l'hôpital de campagne (affectés au corps d'armée). D'ailleurs, on n'ignore pas que ces formations ne fonctionnent jamais dans les grandes manœuvres. L'année dernière, dans la Beauce, le service de santé avait inscrit dans son programme qu'une section d'ambulance et deux hôpitaux de campagne entreraient en ligne : nul ne les a jamais vus en action. Ces formations circulèrent, incomplètes, du reste, et, fait bien typique, avec leur matériel *plombé*, de crainte qu'il ne fût manipulé et égaré.

Et les manœuvres spéciales du service de Santé? Elles ne servent souvent qu'à donner des idées fausses sur ce que serait la manœuvre réelle en temps de guerre. On y convoque, à de rares intervalles, quelques médecins de l'armée active et on cherche, sans grand résultat, à y attirer les médecins de la réserve en leur comptant ce déplacement comme une période d'instruction. Ces manœuvres sont généralement trop courtes (quatre jours de durée en moyenne), conçues à un point de vue trop théorique et imparfaitement exécutées.

Et voilà dans quelles conditions défectueuses se fait, pour tous les médecins militaires, l'apprentissage du service de Santé en campagne.

Le lecteur comprendra que nous ne nous arrêtions pas aux médecins de la réserve. Leur instruction militaire est, on pourrait dire, nulle. Quand et comment auraient-ils pu apprendre ce que les médecins de l'armée active savent à peine? Il est vrai que maintenant, grâce à une récente et heureuse circulaire, les étudiants en médecine feront un stage d'ins-

truction dans les régiments du chef-lieu du corps d'armée. C'est un premier pas en avant : à quand les suivants?

Des pharmaciens, il n'y a rien à dire. Leur nombre est plus que suffisant (ils sont cent quinze sans compter ceux de la réserve et de l'armée territoriale) et ils n'ont pas besoin d'une grande iustruction militaire, étant cantonnés dans leur officine.

Les officiers d'administration nous paraissent, au point de vue technique aussi bien qu'au point de vue militaire, inférieurs à leur tâche. Attelés à une besogne de comptabilité pour laquelle ils sont secondés, sinon suppléés, par une armée de scribes, les officiers d'administration de nos hôpitaux n'ont aucun contact avec les malades ; ils sont tout au « travail de bureau ». En dehors de ce travail, ils n'ont aucune initiative à prendre ; les marchés de fournitures sont passés par adjudication, les denrées sont reçues par une commission de réception, etc. On en voit paraître de temps à autre aux manœuvres, mais ce sont des *rari nantes* et ils ne savent généralement pas même exercer le métier de « chef de popote ». Or, en campagne c'est l'officier d'administration qui doit être l' « économe » de la maison ; il doit, dès qu'une installation sanitaire est prévue, se mettre en quête des ressources du pays environnant, afin de réquisitionner les denrées, les moyens de couchage, de chauffage, etc. Il doit veiller à l'exécution des formalités administratives nombreuses concernant malades et blessés.

Comment les officiers d'administration sauraient-ils accomplir toute cette besogne?

Pendant les dix mois qu'ils passent à l'école de Vincennes, on leur enseigne beaucoup plus l'administration proprement dite, la tenue des livres, la comptabilité, que l'exécution du Service en Campagne. Une fois dans les Hôpitaux militaires, rien ne les incite à commencer, encore moins à développer leur éducation d'auxiliaires du service de santé.

Les simples infirmiers, bien dirigés et tenus fermement dans la main qui commande, seraient suffisamment instruits et presque assez nombreux pour rendre les services que l'on attend d'eux. Malheureusement les cadres subalternes font presque totalement défaut; à côté d'un petit nombre de

gradés qui, par leur contact avec les malades, ont pu se mettre en état de remplir très suffisamment leur rôle en campagne, la majorité sort des bureaux des Hôpitaux et des Directions. C'est dire assez leur nullité au point de vue médical, voire même militaire.

Si les brancardiers régimentaires, malgré leur variabilité et la difficulté de les obtenir à de certaines heures pour les instruire, peuvent néanmoins avoir quelques notions des devoirs qui leur incombent en campagne, il n'en est pas de même des brancardiers destinés aux formations sanitaires : c'est le rebut des différentes armes. Leurs gradés ne sont pas mieux choisis. Ils n'ont aucune idée des services que l'on attend de leurs hommes. Et pourtant, ces gradés auraient besoin et d'expérience et d'ascendant moral pour maintenir la discipline dans les rangs de ceux qu'ils doivent commander.

Nous n'insisterons pas sur les médecins auxiliaires qui doivent, d'après le Règlement, collaborer au relèvement des blessés avec les équipes de brancardiers sur le champ de bataille. Eux aussi sont tout à fait ignorants de leur service.

A l'ambulance est affecté un détachement du train (hommes et cadres). Il semblerait naturel que les officiers du train détachés près des formations sanitaires, n'ayant d'autre mission que de charroyer le matériel du service de santé, dussent être dans la main du médecin-chef de la formation. Cela existait il y a quelques années encore, mais cela n'existe plus aujourd'hui. On a réfléchi qu'avec ce système, des médecins, c'est-à-dire des non-combattants [1] pourraient donner des ordres à des combattants ! Cette antinomie ne pouvait subsister : actuellement, l'autorité du médecin-chef de l'ambulance, qui est celle d'un chef de corps, s'étend à tout son personnel, hormis celui du train. Le médecin-chef peut bien donner des ordres — on ne précise pas lesquels — aux officiers et aux hommes du train qui font partie de son ambulance, mais ces

1. Il nous serait facile de prouver que, actuellement, la proportion des médecins militaires *ayant vu le feu* est supérieure à celle des officiers combattants. Le relevé des médecins qui ont fait campagne aux colonies : Tonkin, Dahomey, Madagascar, Soudan, Sud-Algérien, Chine, en fournirait la preuve. Le chiffre des tués et des blessés prouverait tout aussi bien la légitimité du titre de combattant mérité par nos confrères.

derniers relèvent de leurs chefs propres pour tout ce qui concerne l'administration, la police et la discipline intérieure.

L'Intendance, à laquelle avait été étendue cette mesure, n'a pas été longtemps sans réclamer et obtenir une modification du Règlement qui s'imposait; mais le Service de Santé n'est pas gêné pour si peu. Il accepte qu'en campagne un médecin-chef d'ambulance puisse donner des ordres à un officier du train (par exemple l'ordre d'arrêter les voitures et de faire mettre pied à terre à ses hommes) et que celui-ci réponde : « Je dépends de mon capitaine. Je vais lui demander ce qu'il en pense. »

Nous n'avons pas à apprécier l'instruction de ce personnel, dont le rôle est des plus simples et même secondaire, puisqu'il n'a qu'à conduire des voitures. Et nous arrivons à notre second point, le matériel.

***

Le matériel roulant pour le transport des blessés est tout ce qu'il y a de plus mal compris. Depuis la sautillante petite voiture à deux roues que les cahots des routes risquent de renverser à tout moment, vu son manque de stabilité, jusqu'à l'informe véhicule à quatre roues qui n'a de la voiture que le nom (masse pesant 1 000 kilogrammes *vide*), en passant par les cacolets et les litières [1], où les malades sont exposés à toutes les intempéries, où le moindre faux pas de l'animal peut « envoyer le blessé par-dessus la tête du mulet s'achever sur un tas de pierres » (Beaunis), il n'existe chez nous aucun mode de transport qui assure au blessé la sécurité et le confort relatifs auxquels il a droit; encore faut-il ajouter le mauvais système de suspension des brancards dans les voitures à deux roues et à quatre roues, sujettes à d'incessants à-coups qui retentissent douloureusement sur les patients.

En ce qui concerne les voitures renfermant le matériel, il n'en existe qu'une, à notre connaissance, qui soit pratique, c'est la petite voiture de bataillon. Elle passe partout. Quant

1. Du reste, ce mode de transport ne compterait guère en temps de guerre. Nous nous demandons, en effet, où l'on trouverait les mulets nécessaires pour ce travail, une fois l'artillerie pourvue.

à la voiture de chirurgie de l'ambulance, il n'est pas nécessaire de l'avoir vue deux fois pour se rendre compte que, sur une route quelque peu défoncée par les pluies, elle s'enlizera. Elle est moins mobile (elle pèse environ 1 900 kilogrammes) que les voitures-maisons de nos forains avec lesquelles sa forme lui donne comme un air de ressemblance.

Si le matériel de transport n'est pas pratique, il est fort à présumer qu'il en doit être de même du matériel médico-chirurgical. Il y aurait fort à dire sur ce sujet. Que l'on nous permette seulement d'attirer l'attention sur deux points :

1° La mauvaise répartition des éléments constitutifs de ce matériel ;

2° L'encombrement des réceptacles qui contiennent ces éléments.

Pour fixer les idées, voyons comment le médecin doit s'y prendre s'il veut faire le pansement sec le plus simple.

Tout d'abord, pour avoir une compresse, il lui faut ouvrir un paquet de compresses en gaze à pansement (il y en a dix par paquet), logé dans le panier numéro 1. S'il veut des compresses de gaze iodoformée, c'est dans le panier numéro 2 qu'il doit chercher. Dans un autre endroit de l'un des paniers, le médecin atteint un paquet d'étoupe purifiée de 100 ou de 250 grammes; il l'ouvre et en extrait la quantité désirée. L'ouate de tourbe est dans d'autres paquets de 500 grammes; il en ouvre pour y puiser. Enfin, les bandes roulées en gaze à pansement sont par paquets de dix; il éventre un de ces paquets. Si bien que, pour un simple pansement sec, voilà ouverts : un paquet ou une boîte de compresses, un paquet d'étoupe, un d'ouate, enfin un autre de bandes. Or, ceux qui ont l'habitude de manipuler ces objets savent par expérience qu'il est impossible de remettre convenablement dans leur enveloppe d'origine, une fois ouverte, ces matériaux de pansement. On bourre, on presse, le papier crève ; on se borne alors à placer ces paquets déformés dans les rares vides du panier; on tâche de faire tenir tout en place ; l'essentiel, c'est de pouvoir remettre le cadenas, signe de la fermeture. Comme on n'y arrive pas, on donne un coup de genou sur le panier et enfin le couvercle joint. Pendant cette compression à outrance, les objets fragiles cassent généralement. Il ne reste plus qu'à

plaindre ceux qui auront de nouveaux pansements à subir, car maintenant que les paquets ont été ouverts, adieu les vertus antiseptiques ou aseptiques de leur contenu! Ces vertus se sont, d'ailleurs, évanouies au contact des mains sales, même avant la manipulation de la remise en place.

Et nous avons choisi le cas le plus simple. Que l'on imagine les difficultés d'un pansement humide : il faut chercher la solution mère dans un flacon qui occupe une certaine case du panier numéro 1 — découvrir l'éprouvette — et quelquefois, hélas! ses morceaux! — exhumer une cuvette étroitement serrée par un irrigateur, un bassin rectangulaire, deux cent cinquante fiches de diagnostic, des brosses, des tubes à drainage, etc... — finalement trouver de l'imperméable. — S'il s'agit d'une opération, à quels prodiges d'ingéniosité devra avoir recours le médecin de régiment pour la mener à bien! Où est le chloroforme? Horreur! Au moment de s'en servir, on s'aperçoit qu'il est tout évaporé, le flacon est vide. On s'en passera, mais où sont les brosses, le savon pour nettoyer et les mains de l'opérateur et la zone opératoire? Il faut, pour atteindre ces objets, tout bouleverser.

Combien, au lieu de tout cela, serait plus pratique la constitution de paquets de pansement tout préparés de diverses grandeurs! Le blessé aurait toutes les garanties : rapidité d'exécution, facilité, et antisepsie absolue, le contenu d'un paquet étant destiné à une seule blessure.

De même, au lieu des médicaments et des antiseptiques conservés en solution ou en poudre, qu'il faut mesurer à l'éprouvette ou peser, combien serait plus avantageuse l'adoption de médicaments solides comprimés qui, par cette solidité, par leur faible volume, leur dosage exact et leur aisée solubilité dans l'eau, réalisent la forme médicamenteuse idéale en médecine d'armée! Cette méthode permettrait en outre une diminution notable du nombre des pharmaciens militaires.

*
* *

Reste à parler du fonctionnement du service.

Le règlement du 31 octobre 1892 sur le service de santé en campagne est un chef-d'œuvre au point de vue théorique.

Tout y est ordonné et réglé avec une netteté et une simplicité qui justifient notre vieille réputation d'administrateurs émérites. Malheureusement, ce règlement est par trop schématique, et puis aussi, il faut bien l'avouer, il porte une grande barbe, comme on dit en style de prote. Peut-être parfait, il y a dix ans, il n'est certainement plus aujourd'hui en conformité avec les progrès tant dans l'art de la guerre que dans l'art chirurgical.

C'est ainsi que le règlement prescrit aux médecins auxiliaires d'aller avec les équipes de brancardiers relever les blessés sur le terrain pendant le combat. Or, aujourd'hui, avec la longue portée des armes, un des principes primordiaux du combattant est de se mettre le plus possible à couvert. Que penser de nos groupes de brancardiers qui, aidés des médecins auxiliaires, iront librement circuler à découvert, et donner ainsi à l'ennemi des indications précieuses sur l'emplacement des postes de secours, et par suite sur la formation engagée ?

Mais, passons, et voyons à combien de pénibles transbordements va être soumis un pauvre blessé transporté *secundum artem*, règlement en main.

Dans la première phase du combat, l'homme frappé et qui ne peut marcher est relevé par une première équipe de brancardiers régimentaires qui le place à l'abri (il n'y a pas encore de postes de secours). Plus tard, une nouvelle équipe va le porter au poste de secours, d'où une troisième équipe (musiciens) le fera parvenir au relais d'ambulance ; ici une quatrième équipe (brancardiers d'ambulance) assurera le transport final à l'ambulance. Ces subtilités de règlement ne sauraient subsister en temps de guerre et la plupart du temps elles seront, à juste titre, lettre morte. Pourquoi, dès lors, les reproduire ?

Supposons le poste de secours fonctionnant dans de bonnes conditions. A quel moment l'ambulance va-t-elle s'installer ?

Vous pouvez parcourir le règlement, et vous ne trouverez nulle part une réponse à cette question. — Il semble pourtant qu'une indication sur ce sujet ne serait pas superflue. Car il est indispensable que l'ambulance n'entre pas en action trop tôt, au moment, par exemple, où un brusque mouvement en

avant ou en arrière va la forcer à plier bagages et à se déplacer, à peine installée. Quand donc le moment est-il venu d'établir l'ambulance? Le règlement sur le service de santé en Allemagne répond : aussitôt que les pertes commencent à se produire. Ceci, quoique peu net, donne pourtant une indication. En France, nous n'avons même pas cette indication.

Admettons que les lourdes voitures d'ambulance aient pu suivre le train, que l'installation se soit faite dans de bonnes conditions, bref, que l'ambulance ait pu fonctionner à temps, admettons la réalisation de ce beau rêve. Voici venir, le soir ou le lendemain matin (c'est le règlement qui parle), un ou plusieurs hôpitaux de campagne destinés à relever l'ambulance, de façon à permettre à cette dernière de reprendre sa place dans le service de première ligne. Il y a là environ un millier de blessés que le médecin-chef de l'ambulance va remettre au plus ancien médecin-chef des hôpitaux de campagne. Il y a également en service, c'est-à-dire dispersé et immobilisé, un matériel médical et un matériel d'exploitation d'une certaine importance qne l'on va changer, et l'on se figure que cette besogne va se faire en quelques instants? On nous permettra de citer, à ce sujet, la plaisante critique du médecin principal Schindler :

« Peut-on croire véritablement que l'ambulance divisionnaire pourra être libérée le soir ou dans la nuit pour reprendre sa place dans la division au plus tard le lendemain de la bataille? S'imagine-t-on que, pour obtenir ce résultat, il va suffire d'envoyer un vélocipédiste vers le médecin-chef d'un hôpital de campagne, pour lui remettre l'ordre d'avancer en toute hâte et de se substituer à l'ambulance? Qu'aussitôt arrivé à destination, ce médecin-chef va s'empresser de dire à son collègue de l'ambulance : « Me voici, cher cama- » rade, allez vite rejoindre votre division, je me charge de » vos blessés ?

» Comment donc! En un instant, on se passerait de la sorte des centaines de blessés, plus d'un millier parfois, avec moins de formalités et plus d'aisance qu'on ne met à livrer un colis de chemin de fer, dont la remise exige des certificats authentiques et l'échange de reçus? On lâcherait, pardonnez-

moi l'expression, blessés, opérés, mourants, morts, matériel, valeurs déposées, armes, actes de décès, testaments, etc., sans échange de pièces justificatives couvrant la responsabilité de la partie livrancière? Mais a-t-on bien cherché à se rendre compte du temps strictement indispensable pour exécuter toutes les opérations que nécessiterait la substitution d'un hôpital de campagne à l'ambulance, dans le trouble et le désordre de la nuit qui suit une bataille?

» Admettons cependant que tout s'est arrangé pour le mieux et au plus vite, qu'hommes et chevaux ont eu le temps de manger, sinon de se reposer. L'ambulance se remettra-t-elle en route avant d'avoir complété son matériel de pansement épuisé, avant de s'être ravitaillée? Comment fera-t-elle pour se ravitailler? Sera-ce par prélèvement sur le matériel de la formation qui vient de se substituer à elle? Mais celle-ci aura besoin de son propre matériel. D'ailleurs, un hôpital de campagne n'est approvisionné que de 1 850 pansements et 5 brancards, alors que l'approvisionnement de l'ambulance divisionnaire comporte 6 980 pansements et 132 brancards.

» Mais à quel échelon s'adressera-t-elle alors? Car le règlement, qui a assuré la rapidité du ravitaillement du service régimentaire, a confié celui de l'ambulance divisionnaire à l'hôpital d'évacuation, placé à la tête d'étapes de guerre, c'est-à-dire à environ deux journées de marche en arrière? »

L'unique remède à cette situation serait l'application aux formations sanitaires du principe de l'interchangeabilité adopté pour l'artillerie. Il n'y aurait plus ni ambulance, ni hôpital de campagne, mais un type unique de formation sanitaire que l'on appellerait *hôpital de bataille*, par exemple, et qui ne serait constitué qu'en vue du traitement des blessés. A côté de ce groupe des hôpitaux de bataille en serait un autre essentiellement mobile : les *colonnes de transport*. Ces colonnes, dont la mission serait uniquement le transport des blessés, marcheraient avec les hôpitaux de bataille désignés pour entrer en action, leur apporteraient les patients, leur enlèveraient ceux qui doivent être évacués. Une fois ce travail terminé, abandonnant l'hôpital immobilisé par les blessés qu'il a groupés et dont il doit sur place assurer le traitement, elles rejoindraient les hôpitaux qui suivent le mouvement des

troupes pour leur rendre, en cas d'installation, les mêmes services. Autrement dit, « la colonne de transport serait un moyen d'action mis temporairement à la disposition du médecin-chef de l'hôpital tant que celui-ci fonctionnerait comme ambulance, c'est-à-dire comme formation sanitaire mobile ».

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer plus avant dans le détail du fonctionnement du service de santé. Nous n'avons pas la prétention de faire une critique approfondie du règlement; nous avons seulement voulu montrer par quelques exemples qu'il a besoin d'un vigoureux rajeunissement. Et il ne nous reste plus qu'à tracer un plan général de réorganisation du service de santé en campagne.

*
* *

Dès le temps de paix, le service de santé doit être organisé en vue de la guerre. Il faut bien se représenter que, au point de vue militaire, chaque division est une véritable unité de combat. Tâchons de faire du service sanitaire de la division la véritable unité du service de santé en campagne.

Il devrait exister dès le temps de paix, dans chaque division, un médecin divisionnaire. Le médecin divisionnaire serait, par suite, connu de l'autorité militaire. Le général de la division pourrait l'apprécier, lui inculquer ses idées particulières sur l'exécution du service et, au jour de la lutte, certain que ses ordres seront compris et exécutés, il pourrait avoir confiance : ses blessés seraient relevés et soignés.

D'autre part, comme en Allemagne, le médecin divisionnaire serait responsable, envers le directeur du service de santé, en tout ce qui touche l'instruction du personnel placé sous ses ordres et l'entretien du matériel de mobilisation confié à ses soins. Les médecins divisionnaires auraient sous leurs ordres les cadres qui leur seraient affectés en cas de mobilisation : médecins (de l'active, de la réserve et de la territoriale), pharmaciens, officiers d'administration ; tous leur seraient, par suite, connus, et ils sauraient sur quel concours ils peuvent compter au jour de la déclaration de la guerre. En même temps, ils seraient à même d'apprécier les points faibles de l'organisme qu'ils auraient à diriger.

Par suite de cette mesure, les médecins-chefs des hôpitaux de bataille connaîtraient également d'avance leur personnel, leur matériel et le mécanisme du service qui les attend.

Nous n'insisterons pas sur le service régimentaire, qui bénéficierait également de cette modification.

La division serait ainsi un petit centre d'instruction dont le service hospitalier devrait être assuré, dès le temps de paix, par la plus grande partie de son personnel de mobilisation.

A côté de ce centre d'instruction, il en existerait un plus compréhensif, réunissant tous les éléments utilisés en campagne : ce serait l'hôpital régional (prévu par la loi, laquelle n'est pas encore intégralement appliquée) situé au centre du corps d'armée.

Et voici, maintenant, comment nous comprendrions l'instruction des médecins militaires : chaque année, au centre d'instruction, auraient lieu des appels (d'une durée de huit à dix jours) par séries, visant à la fois les officiers du corps de santé de l'armée active et ceux de la réserve, groupés autant que possible d'après leur ordre de mobilisation ; ceci en vue de donner quelque cohésion aux personnels des diverses formations. L'enseignement serait technique et pratique : technique, c'est-à-dire comprenant l'étude des blessures de guerre et celle du matériel du service de santé; pratique, c'est-à-dire comportant le fonctionnement des unités. Des exercices nombreux et variés (*Kriegspiele*) sur des thèmes donnés seraient exécutés et ensuite critiqués.

Naturellement, les officiers d'administration, les cadres subalternes, les infirmiers et les brancardiers de l'active et de la réserve seraient également convoqués pendant ces périodes.

Enfin les manœuvres du service de santé devraient être faites dans les conditions exactes de la guerre[1], avec tout le

1. Ajoutons que le ministère devrait, dans les guerres étrangères, offrir à chacun des belligérants une ambulance (ou hôpital) militaire française avec tout son personnel et tout son matériel. Ces missions, outre leur rôle humanitaire, apporteraient au service de santé de notre pays les résultats de leurs observations et de leur expérience. Ce qui est un usage constant à l'étranger est malheureusement absolument négligé en France. Et pour nous renseigner sur les blessures observées dans les guerres turco-grecque, hispano-américaine, anglo-boer, etc..., il nous faut recourir, en dehors des publications faites par les médecins des pays intéressés eux-mêmes, aux travaux des médecins militaires allemands, russes, etc., envoyés par leurs gouvernements.

matériel et tout le personnel qui seraient attachés en réalité aux formations employées, et dans les conditions d'espace et de temps compatibles avec les données actuelles de la tactique.

Nous finirons par quelques mots sur l'instruction des officiers d'administration. Tout d'abord, il nous semble que, du moins en ce qui concerne les officiers d'administration du service de santé (les étoiles à dix branches), l'école de Vincennes est bien inutile. Tout aussi bien que les officiers du cadre actif et de réserve, les sous-officiers destinés à assurer le recrutement du corps pourraient être plus avantageusement et mieux préparés dans les centres d'instruction dont nous parlions plus haut : ils seraient là rompus à leurs fonctions futures; ils pourraient prendre le contact des malades, et, en même temps, acquérir la connaissance des rouages du service hospitalier, connaissance qui leur fait si complètement défaut. Ils répondraient à des appels concordant avec ceux des médecins mêmes, dont ils seraient les collaborateurs éventuels.

Enfin, nous demandons qu'on laisse au médecin-chef d'une formation sanitaire les pouvoirs d'un chef de corps, même sur les officiers du train qui font partie de cette formation ; sinon il ne resterait plus qu'à mettre le service de santé à la remorque du train des équipages, comme autrefois il l'était à celle de l'intendance. Que l'un des deux commande, mais pas les deux à la fois!

Voilà un programme certes bien imparfait. On pourrait lui reprocher, à juste titre, de renfermer plutôt des indications qu'un plan nettement arrêté ! Mais il appartient aux personnes compétentes de fixer les lignes définitives de la réorganisation du service de santé.

Notre tâche était surtout, nous l'avons déjà dit, de démontrer l'urgente et patriotique nécessité de cette réorganisation et de donner un aperçu des bases nouvelles sur lesquelles il importe de reconstruire.

DOCTEUR ***

Ancien médecin-major.

MOUSSE[1]

XXV. — HUMILIATIONS

Où sont les rêves d'antan?... Je suis exaspéré.

— Parisien, va me chercher du goudron...

— Mousse, amène-toi ici et love ce grelin...

— Eh! l'asticot... Cours au fond de la soute à voiles de tribord et apporte-moi du fil de caret...

— Vas-tu te dépêcher?... Grimpe dans la hune de misaine querir mon épissoir?...

Tous à la fois... Il m'est impossible de les satisfaire rapidement. Alors... pan! Ça pleut, les bourrades. C'est au point que je ne demande qu'à fuir le plus vite possible cette vie de galérien. Le règlement déclare :

« Les mousses ne seront pas brutalisés. Les capitaines sont responsables et peuvent être poursuivis conformément à la loi. »

Voilà ce qu'il dit; le paternel règlement; mais les matelots répondent :

— Pour devenir un bon matelot, faut boire du jus de garcette!...

Et j'en bois, plus que de raison. Allez donc vous plaindre! Et quand?... A la fin de la campagne?... C'est à ce moment

1. Voir la *Revue* du 15 juin.

que tout s'oublie, paraît-il, et, à moins qu'il ne « porte les marques », qui croirait un petit mousse?... Personne, sans doute. Et c'est se dégrader que de faire entendre des lamentations : la dignité, l'amour-propre commandent le silence.

Puisque les matelots ne se croient pas lâches en cognant sur un gosse « pour lui apprendre son métier », puisque telles tortures font partie du programme, ils peuvent continuer : je ne dirai rien...

— Mousse, les pommes de terre sont mal épluchées !

— Parisien, ton rata sent le brûlé... Gare à tes côtes si tu nous empoisonnes, cuisinier du diable !

Il y a de quoi devenir fou.

— Écoute ici ! Qu'est-ce que tu racontes au cambusier?

— C'est pour avoir de la graisse...

— On t'a déjà dit de ne pas parler *directement* à tes supérieurs... Pour la peine, tu vas monter la faction pendant une heure, sur le gaillard, avec un aviron au port d'armes !...

Et me voilà planté, immobile, une heure durant, « l'aviron au port d'armes » : cela me rappelle les bataillons scolaires, fusils de bois et sabres de paille... Les hommes se tiennent les côtes de rire... mais c'est moi qui suis furieux, et humilié !

XXVI. — COMPLOT A BORD

Des jours se succèdent, se traînent, lourds et monotones. « La mer brille comme une coquille », et nous n'entendons plus « la musique du vent frais ».

Les matelots ont des plaisanteries de plus en plus salées. Ils me battent souvent, afin de n'en pas perdre l'habitude. Je voudrais la mer sans matelots...

Ce matin le « plat » des tribordais était mal lavé ; — ils l'ont prétendu, tout au moins, et m'ont roué de coups.

Oh ! mais j'en ai assez !... Furieux, je mords le gabier d'artimon à la main, très profondément — et « j'empoigne » huit jours de fers, à fond de cale, parmi les rats.

— A la « broche », canaille !...

Le novice des bâbordais, quelque peu mon ami, car on le

bat aussi, est chargé de me servir le biscuit et mon « quart » d'eau douce. Nous causons.

— C'est triste, qu'en dis-tu? d'être puni comme ça... Si qu'on serait, une supposition, les maîtres du bord, hein? on irait où ça qu'on voudrait... librement!

J'opine du béret. Mais où veut-il en venir, mon camarade? Le voici qui continue, la voix baissée, très mystérieux :

— Je sais un moyen de devenir cap'taine quand ça me fera plaisir...

— Tu sais?...

— Puisque j'te le dis!... C'est très simple. J'ai un flacon... Du poison indien rapporté de Calcutta, lors de ma première campagne. C'est un Bengali qui me l'a donné, une nuit, sur les bords du Gange... même que la douane, à Marseille, a jamais pu savoir avec quoi que c'était fait... Une goutte, une seule foudroie...

— Mais...

— Peuh! tu comprends pas? Dans le rata tu verses, comme par hasard...

— Mais c'est épouvantable!

— Fillette, va!...

Et le novice s'éloigne, souverainement dédaigneux. Je tremble... Faut-il? Ça serait tout de même rudement amusant de devenir les maîtres de *la Réunion*. On irait voir des sauvages...

XXVII. — LE BEAU CRIME

Finie, ma punition. Sa sévérité m'a rendu sombre. Je roule d'effrayants projets. Celui du novice m'attire, me fascine. Tout à fait résolu, je n'attends que l'occasion... Tant pis! Je veux me venger des mauvais traitements...

On va passer la ligne, bientôt. Les matelots ricanent. Que vont-ils me faire?...

Ce matin, en sortant du hamac, j'ai été aspergé, de la misaine à l'artimon. Un vieux mathurin, le père « Tropique », m'embrasse sur la bouche. Je serre les dents : sa chique ne passe pas. Mais sa main droite, pleine de farine, et celle de

gauche, noire de charbon, me frictionnent le visage. Cela me rend fou... Tout l'équipage se tord. Rira bien qui rira le dernier !

Car je vois rouge, maintenant. La plaisanterie classique a été exagérée à dessein. N'ont-ils pas eu la cruauté, bien inutile, de verser de l'eau dans mon coffre à effets ? Biniou, le moins injuste, en est scandalisé : ça ne se fait jamais, paraît-il.

— Tu raconteras ça aux gandins de Paris... quand tu reviendras !

Ces gens — ces braves gens de mer — si beaux quand ils sont simples et naïfs, sont stupides depuis qu'ils savent par les journaux que « bourlinguer ce n'est pas juste, tandis que d'autres se pavanent... » La bonne parole socialiste a été entendue ici, et le matelot moderne, — je parle de la marine marchande, moins belle que celle de M. Pierre Loti, — tout comme l'ouvrier, a la haine du galon et du bourgeois. Pour le matelot du commerce, le galon, c'est la « gourgane », la marine militaire, dont il déteste les officiers, « ces freluquets du *Borda* qui ne sont pas f... de faire un nœud pour se pendre... » Le bourgeois, pour mes camarades, c'est moi... parce que je sais un peu mieux qu'eux écrire et lire, et que mon langage est moins trivial. Cependant, lorsque j'embarquai à bord de *la Réunion*, j'étais vagabond, sans feu ni lieu, orphelin... Je suis bourgeois quand même ! Mon visage est insuffisamment bronzé, à leur gré : ils tapent dessus avec un plaisir évident, mais dont je veux les priver le plus tôt possible.

Car je veux me venger, c'est bien décidé. J'étouffe ma conscience. Ils sont socialistes; moi, je suis devenu anarchiste... La tyrannie engendre la révolte, et les révolutions font surgir le dictateur. Je serai le dictateur de *la Réunion*...

— Es-tu prêt, novice ?

D'une voix caverneuse, mon complice répond : « Oui ! » et me passe le mortel poison.

Froidement, je verse le contenu du flacon dans la marmite...

On va dîner. Assis en rond, les matelots attendent le rata, sur l'avant : par cette chaleur, le poste d'équipage est intenable ; on mange « à plat pont ». Ils sont plus gais qu'à

l'ordinaire... Pauvres gens !... Ma main tremble en les servant.

— Tu ne bouffes pas, Parisien de mon cœur?

— Non... je suis malade!

Quelle voix en prononçant ces mots! Tous les hommes me regardent.

Le novice est plus crâne. On lui demande, également, pourquoi il ne dîne pas; il répond, du ton le plus naturel :

— J'ai pas faim !

— Allons, tant mieux : ça fait deux parts de rabiau !

Ils mangent. Le cap'taine et le second à l'arrière, les matelots sur le gaillard, tous avalent l'horrible pitance. Je suis pâle, très pâle. Le cœur va me manquer... J'ai envie de crier mon crime, ma lâcheté. D'autant que je songe, à présent, mais un peu tard : « Comment mener le navire, quand ils seront tous morts? A deux, vraiment, la besogne sera rude et j'ai peut-être trop présumé de nos forces ... »

Terminé, le repas... Horreur! Ils se roulent tous sur le pont... Je m'approche, claquant des dents...

Mais ce ne sont pas des râles que j'entends : ils rient, Dieu me pardonne! C'est effrayant.

Une main de fer sur mon épaule.

— Mon cap'taine?...

Tragique, le vieux marin me montre le flacon :

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— C'est... mon cap'taine... Pardon!

— Alors, petite crapule, tu voulais nous estourbir?

— C'est pas moi, c'est le novice!

— Le novice? Il s'est f... de toi, graine de pirate!... Son poison indien était de l'eau douce!...

Et vlan!... Je dingue rudement jusqu'au pied du grand mât. C'est maintenant qu'on va me caresser! J'en frémis d'avance. Si je piquais une tête?...

XXVIII. — BLACK

Encore que je sois le plus battu des mousses, je trouve, à bord, quelqu'un de plus battu. Ce quelqu'un, c'est Black, le

chien du cap'taine, plus aimé que moi, certainement, mais néanmoins roué de coups d'un soleil à l'autre : qui aime bien châtie bien !

Ses méfaits sont d'une autre nature que les miens... Black ne sait pas chasser les rats : c'est très grave, car les rats rongent la coque du navire, et la doublure en cuivre ne va pas jusqu'à la flottaison. Ce n'est pas, d'ailleurs, non plus, parce qu'il fait mal bouillir les pommes de terre que Black reçoit sur le dos les caresses du raban à nœuds, mais bien parce que, si mauvaise ma cuisine soit-elle, il goûte aux plats de morue avant l'équipage. Le châtiment suit de très près le crime et le bon toutou gourmand, l'œil en dessous, vient craintivement près de son ami, le Parisien.

Nous nous comprenons merveilleusement.

— Les deux font la paire !...

L'un consolant l'autre, celui-ci léchant la main clémente de celui-là, nous passons de bonnes minutes. On cause des hommes, en général, et de leur méchanceté, en particulier. C'est un dialogue très philosophique, où Black se révèle un sage.

— Black, les matelots sont des brutes !

Humide, la langue de mon interlocuteur couvre mes pieds nus de sa tiédeur moite. Il est parfaitement de mon avis, cela se voit.

— Dis donc, Black, ne le dis à personne : avale vite cette langue de morue... Je l'avais réservée pour le bosseman, mais puisqu'il t'a battu, nous allons le punir. Avale !...

Sa queue frétille d'aise. Il me grimpe dessus, happe la langue de morue et, le museau fourré sous le poêle, dévore ce morceau de roi.

— Tu as soif, mon chien ?

Là gît la difficulté : Black est rationné, lui aussi ; comment faire ? La pauvre bête a soif, oui vraiment : cette morue est atrocement salée.

Tant pis ! je boirai moins ce soir : je lui donne la moitié de ma ration d'eau. Ce qu'il est content !... Et comme il sait me récompenser avec gentillesse !... Dans l'oreille, dans le cou, partout où de la peau nue se montre, il lèche éperdument. Ce n'est pas seulement la reconnaissance du ventre, c'est de l'amitié sincère, j'en suis convaincu.

Nous causons encore un peu, de choses et d'autres, pendant que la « tambouille » mijote dans la marmite.

— Si je tombais à la mer, me sauverais-tu, Black?...

Oh! c'est de la fureur! Black donne de la voix, la tête tournée vers le large : il défie Neptune... Je suis tranquille.

— Dis donc, mon vieux, à propos, ça manque de femmes ici, hein?

Black ne répond pas. Il s'en va, l'oreille basse, navré...

XXIX. — ENNUIS SOLITAIRES

Sous le ciel splendide du Capricorne, debout, ce matin, dans les haubans de perroquet, j'écoute la chanson de la brise et contemple la mer, insoucieuse des hommes qui s'agitent, péniblement, sur les continents lointains. En cette solitude embrasée, mon imagination galope, tantôt joyeuse, tantôt mélancolique, et des pleurs mouillent mes yeux, soudainement.

L'alcyon glisse le long d'un rayon d'or, et cet oiseau, symbole de liberté, m'exaspère. Des senteurs fortes de goudron, le puissant arome de l'océan me grisent, alourdissent ma tête. Sur la vergue proche, de la rosée brille, et ma langue ramasse ces diamants, en un besoin étrange de fraîcheur caressante. J'ai un peu l'air d'une chatte enamourée...

Oh! cette rosée!... Elle est un baiser de bouche fraîche et cette brise parfumée passant sur mon col est une haleine de femme... Car mes seize ans piaffent, impatients de courir, de brutalement se précipiter en je ne sais quel voluptueux abîme obscurément entrevu. Et je souffre...

A ma gorge, du sang bouillonne, torrent de vie, et j'étouffe dans cette atmosphère. J'ai trop d'air et de lumière... Je suis malade d'être sain. Je presse des cordages contre ma poitrine...

Mon Dieu, que c'est bête! Je suis triste, à présent. Rien n'est beau, tout m'ennuie. Quelque chose me manque. Une

boule, avec fracas, roule en ma tête vide... Et, malgré moi, tout à l'heure peut-être, caché derrière une voile dans le hamac, n'importe où, je serai plus sombre encore, plus nerveux.

Les matelots n'échappent pas davantage aux ennuis de la solitude. Seulement, plus honteux de leur faiblesse, en un désir sauvage de se venger de la vie qui les prive de ce qu'elle a de meilleur sans doute, — ils doubleront, et redoubleront les taloches sur mon échine. C'est un baromètre : le jour où, tous ensemble, je les vois furieux, m'appelant : « Ratatouille !... » et me boxant avec entrain, je pense, tout confus :

« Cherchez la femme !... »

XXX. — CHANGEMENT DE ROUTE

Ce matin, en cassant le biscuit dans son café, le maître d'équipage nous annonce :

— Le cap'taine change la route.

Au lieu de cingler droit vers le cap Horn, ainsi que nous l'avions fait jusqu'ici, *la Réunion* « cherche » Rio-de-Janeiro, le port le plus proche, et qui se trouve par notre travers, sur tribord. Le motif? Il y a une voie d'eau impossible à boucher par les moyens du bord. Nous pompons ferme, en effet, depuis quelques jours. C'est un exercice pas rigolo.

La perspective d'aller en relâche au Brésil met l'équipage en joie. D'abord, ça allonge la campagne — et plus la campagne est longue, plus, au retour, on touchera d'argent. Ensuite, il y a quelques jours, un grand quatre-mâts de la maison Bordes, de Dunkerque, en nous saluant, signala qu'on se battait ferme dans les eaux de Rio. Peut-être aurons-nous la chance d'assister à un sérieux combat naval... Pour ma part je ne demande pas mieux et je partage l'enthousiasme des matelots.

XXXI. — ROMANCIER GOUDRONNÉ

Jean Bardec, le vieux loup de ma bordée, vient de finir son quart. Il se rend, d'un pas lourd, sur l'avant et s'étend tout de son long près du brise-lames.

La mer est belle. Le vent porte bon plein dans les voiles toutes gonflées. Gracieux, le navire s'incline sur sa hanche, et son étrave fend l'onde avec un murmure chantant. Le père Bardec est heureux, puisque tout va bien. Il jette un regard rapide sur la voilure. Après avoir constaté que tout est réglementaire, il s'abandonne à la rêverie, bercé par le roulis. Mais, avant, il prend une chique « neuve » dans sa blague, range précieusement la « vieille » dans son béret. Le père Bardec est économe : il fume ses vieilles chiques quand elles sont sèches... Du bout des dents, il taille soigneusement sa nouvelle chique, la rogne, l'arrondit : il a l'air de ciseler un bijou rare. Puis, gravement, les yeux mi-clos, il l'introduit sur le tribord de sa bouche, dans un coin très spécial, et Dieu sait avec quelles précautions! Une mère n'a pas plus soin de son enfant. L'opération achevée, le père Bardec frotte ses rudes mains l'une contre l'autre, très fier de vivre, de naviguer sur un navire filant si bien son nœud. Pas une écoute à embraquer ou à mollir : donc le père Bardec est tranquille, il peut rêver à l'aise.

Cependant, les collègues ne sont pas de cet avis. Tout doucement, les hommes qui viennent d'être relevés au quart se sont approchés, glissés près du vieux marin et lui demandent de conter une histoire, « une belle histoire... » Elles sont toujours extraordinaires, les histoires du père Bardec, et nous font tant rire ou pleurer, quand il les dit de sa voix calme, dans le grand silence des mers à peine troublé par le léger grincement des poulies, le froufrou de la voilure, ou le cri de l'alcyon!... Cette fois, il se fait prier un peu, par coquetterie sans doute.

— Chut!

Le père Bardec a changé sa chique de bord! Nous savons

tous ce que ça veut dire : cette manœuvre oratoire nous est familière.

— Hum! Pour lors... Mais avant, Parisien, bourre et allume ma pipe.

Car, il faut bien le dire, Jean Bardec adore le tabac : il chique, prise et fume sans désemparer. C'est un véritable culte : il se mettrait à genoux devant un nègre pour obtenir une pincée de cette substance, si le malheur voulait qu'il en fût privé. Donc, je bourre et allume sa pipe.

— Là!... ça va bien. A savoir, maintenant, que je mets toutes voiles dehors, largue ma brigantine et ma trinquette, et vais dans le vent d'une histoire qui n'est pas un conte, vu qu'elle m'est arrivée. Cric?...

— Crac!

— Cric, crac, bottes et sabots!... Pour lors, j'étais naufragé, à la côte dans une île, comme qui dirait Robinson Crusoé... Il faisait une chaleur épouvantable ; la sueur me dégoulinait de partout. Pour me rafraîchir, je buvais du lait de coco. A un moment, je m'affalai sous un bananier, car je n'en pouvais quasiment plus. A peine que j'avais jeté l'ancre sous cet arbre de malheur...

Et jusqu'à la nuit tombée, le brave mathurin nous conte ses aventures merveilleuses : tigres et lions, rhinocéros, et mariages d'amour et de raison avec des impératrices macaques, en un mot tout ce qui passe par sa tête de romancier goudronné... Plus c'est incohérent, plus l'auditoire est heureux.

— J'avais tellement pris l'habitude de vivre avec des nègres que j'étais devenu noir pareillement.

— Pas possible!

— C'est la vérité vraie.

— Tu nous en contes!...

— Vois-tu ça?... Parole de matelot, que j'te dis!

Et, la main droite sur le cœur, le père Bardec crache sa chique dans l'autre. C'est péremptoire... Personne ne proteste et chacun va se coucher après un : « Cric, crac! » bien senti.

Demain, de la meilleure foi du monde, le père Bardec nous racontera la même histoire. Seulement, au lieu de la

placer dans le cadre des tropiques, il la transportera au pôle Nord. Et nous n'y verrons que du feu...

XXXII. — HUMANITÉ ANGLAISE

Je frotte, brosse, essuie, astique du matin au soir. Quand le soleil se lève, je suis debout pour le saluer. Mais mon salut n'est pas très joyeux ; je soupire après la liberté. Celui-là seul qui a passé de longs mois enfermé dans l'étroit espace d'un navire peut se rendre compte de mes sentiments. Et je ne suis pas seulement prisonnier, mais esclave, esclave rebuté, battu. Cette vie me dégoûte...

Ce matin, je suis monté sur le pont plus tard que de coutume. Généralement, je saute du hamac au quart de quatre heures : les jurons du subrécargue m'arrachent du sommeil bien vite. Aujourd'hui, pour une raison que je ne devine pas, on m'a laissé dormir tranquillement ; le grand soleil des tropiques flambe haut à l'horizon quand j'ouvre les yeux.

Ma première pensée n'est pas gaie :

« Comment?... je dors, à cette heure?... Oh! mes reins! Quelle dégelée de coups va m'administrer le bosseman!... »

Je me jette hors de la couchette, aussi vite que possible ; en un tour de main, je « capèle » ma vareuse. — Je n'ai que ce vêtement à mettre, car j'ai pris l'habitude de coucher tout habillé, seul moyen pour éviter les piqûres des insupportables moustiques et le contact immonde des cancrelats dont le navire est infesté. — Puis, lestement, je grimpe à l'échelle, et, « mine de rien », sournoisement, je me glisse sur le pont.

Dès mon arrivée à la « mayance » — ma cuisine, vous savez? — j'ai la sensation qu'il se passe quelque chose d'anormal. A la vérité, j'avais déjà, en bas, ce pressentiment.

Biniou, au pied de la misaine, parle breton, et tout seul. Ce doit être bien grave.

— Ma Doué! Ma Doué!...

Je ne comprends que ces mots, mais l'expression de sa phy-

sionomie inquiète et ses gestes navrés me frappent singulièrement.

Sur le tillac, le cap'taine et le bosseman se disputent au milieu d'un cercle de matelots. Quelques-uns se précipitent aux écoutilles. Je m'approche de Biniou; timidement, je lui gratte l'épaule. Il tourne la tête :

— Qu'est tu veux, mousse?

— Qu'est-ce qu'il y a, Biniou?

— Y a, ma Doué! qu'y a plus d'eau!

Ça, c'est terrible. Je songe, malgré moi, aux aventures de Mayne-Reid. Pour un premier voyage, je n'ai vraiment pas à me plaindre; je suis bien servi...

On sonde les barriques, on vérifie jusqu'à midi. Au moment où j'apporte le rata, le bosseman crie :

— A partir d'aujourd'hui, les hommes auront un quart d'eau douce par vingt-quatre heures!... Toi, mousse, comme tu bois moins...

— Comment, je bois moins!...

— Assez!... T'auras un demi-quart... Ferme ta cale, ou je t'arrime les sabords!

Elle est raide, par exemple!... Je bois moins!... Quelle crapule, ce bosseman!

Mais le cap'taine est un homme juste. Je vais, les larmes aux yeux, — c'est plus fort que moi, — le trouver. Mes explications lui semblent dignes d'être écoutées.

— C'est bon, mousse! T'auras ton quart...

— Merci, cap'taine!

— Va me chercher Black...

J'amène Black. Et le cap'taine, en tremblant, — il aime beaucoup son chien, — amarre un morceau de plomb au collier du brave toutou. Mais j'ai compris le sacrifice que veut s'imposer le cap'taine. Sa conduite m'émeut autant que la sévérité injuste du bosseman m'indignait :

— Cap'taine!... Non... Je m'en f... Je ne prendrai qu'un demi-quart, mais gardez Black...

— C'est bien, mousse, ce que tu fais là. Nous prélèverons tous les deux, sur notre ration, celle du chien... Ça te va?

— Oh! oui, cap'taine!...

— Bon! d'rive dans ta mayance...

La nouvelle, — un quart d'eau par jour, entre le Cancer et le Capricorne, dans cette affreuse zone torride! — la nouvelle désespère tout le monde. On s'explique mal une telle imprévoyance : nous ne sommes qu'à moitié du voyage... Heureusement, de nombreux vapeurs sillonnent l'Atlantique : nous pourrons nous ravitailler bientôt. Néanmoins, il faut veiller : les navires sont pas rares, c'est vrai, mais ils passent au large. Veillons...

Le vent est tombé. Calme plat. Plus de brise. La chaleur est inqualifiable : le goudron coule... Le pont est embrasé : nous mettons des espadrilles. Il y a des boucles de fer qui sont quasiment rouges.

Le cap'taine, à l'arrière, s'amuse avec Black... On le regarde de travers.

Le trois-mâts est arrivé à cet endroit de l'océan que les Espagnols appellent « latitude des chevaux » : aux premiers temps de la conquête du Nouveau Monde, dans les navires que surprenait ce calme, les chevaux dont se composait la cargaison mouraient tous de chaleur... Nous, qui ne sommes pas des chevaux, qu'allons-nous devenir?...

Voici la nuit. Le soleil, rapidement, descend à l'horizon. L'incendie des eaux et du ciel est merveilleux, féerique. Pas un nuage, pas une vague, — la mer est d'huile, — pas un souffle, pas une voile... Des millions d'astres clignotent au firmament... Allons nous coucher...

Quel supplice!... Voir, autour de soi, de l'eau, — et que d'eau, que d'eau! — et ne pas pouvoir y tremper ses lèvres, ô Tantale!... Personne ne dort. Les moustiques s'en mêlent : de poupe en proue, ce sont des bordées ininterrompues de jurons forcenés.

Trois heures « piquent ». Tout à coup, un cri : nous bondissons tous...

— Un feu par le travers du grand mât!...

Oui, Dieu juste! C'est un feu de navire, le fanal blanc d'avant d'un grand vapeur. Et, à en juger par l'éclat, c'est un fanal électrique : c'est donc un grand courrier. Nous voyons, à présent, les fanaux de position, rouge et vert... Le cap'taine saute dans sa cabine, puis remonte aussitôt.

— Vite, les enfants, aux fusées!...

La Réunion manque d'eau, possible! mais, à part ça, c'est une « sapine » bien gréée. Des fusées... tous les voiliers n'en ont pas!

A la première qui s'élève répond un signal lumineux du vapeur. D'ailleurs, sans changer sa route, il vient sur nous. La distance diminue à vue d'œil : ce doit être un fin marcheur, embraquant dans les dix-sept à dix-huit nœuds.

— Sauvés!... Hourra!...

Malgré le cap'taine, toujours grave, les matelots dansent une ronde échevelée. On a toutes les peines du monde à empêcher Biniou de jouer de l'accordéon. En voilà, des matelots en détresse!

— Stop!...

C'est un anglais, un « trois-tuyaux », — la plus grande compagnie d'Angleterre. — Notre joie se calme subitement. Le cap'taine marmotte :

— Ça va me coûter chaud!...

Le souffle rauque et puissant du monstre passe sur nous; très habilement, par une manœuvre savante, admirablement exécutée, le paquebot met en panne et se colle au tribord de *la Réunion*. La houle n'existe pas; on se croirait sur un lac. C'est une vraie mer de demoiselle...

Le cap'taine expose au commandant, sans bouger du bord, la cause de son signal d'alarme. Penchés sur les bastingues, curieux et surpris, quelques-uns effrayés, les passagers nous regardent. Pas un cri. Le ronflement sourd de la machine et le dialogue rapide des deux officiers troublent seuls le grand silence équatorial.

— Nous n'avons plus d'eau que pour huit jours, à un quart par homme.

— Où allez-vous?

— En relâche, à Rio-de-Janeiro.

— Combien voulez-vous d'eau?

— Deux barriques de huit cents litres chacune.

— *All right!*... Soixante livres sterling.

— Oh!... Non, voyons?... La moitié, c'est déjà joli!...

— No! Je donne à vous, pour rien, par humanité, les deux cents litres réglementaires, mais pas davantage...

— Voyons, commandant?... nous sommes de pauvres gens... des marins marchands...

— No!... Songez que pour le prix — très juste — que j'ai offert à vous, je suis obligé d'arrêter moi deux heures... Le agent des postes me fera payer le retard... Acceptez, ou j'envoie les deux cents litres réglementaires... et en route!

— C'est bon! j'accepte...

Deux heures après, à l'aube, le paquebot reprend sa route. Nous avons, maintenant, de l'eau pour cinquante jours. C'est beaucoup. Seulement, dans ces régions, le calme peut durer trois mois; c'est extrêmement fréquent.

Le pauvre cap'taine ne peut pas se consoler des soixante livres sterling. Encore bien heureux que le vapeur se soit arrêté! Il est même probable que le commandant de ce transatlantique — dont les machines transforment quotidiennement l'eau de mer en eau douce — il est probable, dis-je, que ce commandant est un grand honnête homme...

Cependant, Biniou, désaltéré, a retrouvé sa bonne humeur. Il chante, et nous reprenons en chœur :

Buvons un coup,
Buvons en deux
A la santé des amoureux,
A la santé du roi de France;
Zut! pour la reine d'Angleterre
Qui nous a déclaré la guerre!...

Que Sa Majesté ne prenne pas cette familiarité au sérieux; nos gosiers, arrosés par l'onde pure que ses fidèles sujets voulurent bien nous accorder, sont, à cette heure, tout à la joie...

XXXIII. — DISPARU EN MER

Nous filons, vent debout: *la Réunion* donne de la bande sur tribord et les basses vergues plongent « dedans ». Le pont, disjoint, remue comme un accordéon.

Depuis le matin, la voix lugubrement plaintive, profonde et sinistre de l'océan courroucé, clame autour de nous. Un ciel plombé, affreusement triste, confondu avec la mer gri-

sâtre aux reflets cuivrés, donne la sensation d'un immense couvercle de marmite impossible à soulever... Et nous mijotons dans cette cuve.

A midi, on n'a pu faire le point. Quelquefois, le navire semble sauter, projeté en l'air par une torpille, et le roulement du tonnerre nous rend cette réalité presque présente : les lames de fond s'amusent.

— C'est un coup de torchon sérieux! — a dit le cap'taine sentencieusement.

Des masses d'eau s'abattent sur le pont, féroces, balayant tout à leur passage. La cuisine vient d'être démolie. Les requins, nombreux par ici, mangent notre rata. Je montre le poing à l'immensité et pleure de rage impuissante : un si bon rata! J'avais mis du thym et du laurier, aujourd'hui, dans mon bouillon. Quelle catastrophe!... Tout l'équipage se cramponne. Il y a trois hommes à la barre : encore, elle leur échappe, parfois, vire en sifflant. Une tête à sa portée, et la guillotine ne la trancherait pas mieux...

Nous tanguons, roulons bord sur bord. C'est une danse soignée!

Des lanières de feu cinglent les ténèbres, zébrant l'horizon, tel un fouet gigantesque. Une pluie froide sabre le visage : ça brûle et ça gèle.

Nous allons doubler — peut-être — le cap Frioul, et donnons en plein dans le golfe de Santa-Catharina, sur la côte nord-est de l'Amérique du Sud.

Quel temps de forban! *La Réunion*, indignée, bondit sur la lame, se cabre de fureur, tous les cordages tendus ainsi que des muscles ; les crocs des poulies et des caliornes se crispent, mains étranges, dans leurs anneaux de fer. Qui aura le dessus, bon Dieu! dans cette lutte épouvantable?... On nous envoie six dans la mâture pour essayer de serrer le grand hunier dont les cargues viennent de péter, aussi sec qu'un coup de fusil. C'est presque impossible... Nous grimpons, sans mot dire. Il n'y a plus de « Parisien », et les plaisanteries accoutumées sont remises à plus tard. C'est l'heure du danger. Chacun risque sa peau pour sauver celle de tous...

La voile est pleine de vent. On dirait un ballon... Comment « crocher » dedans? Le marche-pied mal tendu ne peut nous

servir. C'est d'une main, seulement, qu'on travaille : l'autre est nécessaire pour conserver sa vie...

Nous sommes atrocement secoués : pourra-t-on serrer ce grand hunier maudit? C'est à peine si on peut se tenir, cinglés par les paquets de mer dont l'éclaboussement d'écume monte jusqu'à nous. La toile épaisse, raide comme une plaque de tôle, claque sous la rafale avec un bruit métallique. De nos mains crispées, le sang gicle, et la voile s'échappe, nous gifle brutalement... La vergue a de sauvages mouvements qui nous font entrevoir l'abîme, là, au-dessous...

Nous luttons quand même, en jurant comme des damnés dans la nuit remplie de hurlements.

Je me sens rouler dans le gouffre; je n'en peux plus... A chaque embardée, à chaque coup de roulis, je ferme les yeux...

Tout à coup, il me semble que c'est fini : un torrent glacé tombe sur nos épaules, s'écrase sur le pont... Près de moi, j'entends un appel déchirant qui domine la tempête, lugubre dans cette nuit de chaos. Et je vois quelque chose s'enfoncer dans l'abîme... C'est Minther, le gabier de beaupré... Quoique nous tenant à peine par un miracle d'équilibre, nous nous découvrons tous...

En bas, sur le pont, on lance des bouées, des pièces de bois... Mettre la chaloupe à la mer, serait pure folie; personne n'ose en parler : la mort apparaît trop certaine, inutile. *La Réunion* est aux trois quarts chavirée sur tribord; soixante degrés d'inclinaison : toute manœuvre est impossible... Non, Minther, pauvre Minther, toi qui nages si bien, tu ne verras plus ta Bretagne, ta belle Bretagne... Tu vas mourir là, te sentir mourir : — car tu nageras désespérément, le regard rivé sur le vaisseau qui emporte dans sa fuite la suprême chance de vie... tandis que des choses gluantes, des monstres aquatiques te frôlent, déjà, horribles...

Adieu, Minther!...

XXXIV. — TERRE EN VUE

L'infini de la mer se couvre de croissantes clartés. La matinée est toute de tiédeur alanguie. Des barres de perroquet,

la vigie, tout à coup, jette un long cri de joie que nous répétons tous en agitant nos bérets :

— Terre en vue!...

Six mois que nous ne l'avons pas vue, la terre; six mois que nous voguons entre le ciel et l'eau, les yeux fatigués de se reposer toujours sur le même objet : l'immensité.

Poussée par belle brise, *la Réunion* approche vivement. C'est, d'abord, pendant toute la matinée, une ligne confuse, violette, un nuage qui traîne au fond de l'horizon. Vers midi, à l'heure du rata, le trait se précise.

Une heure après, la côte du Brésil surgit, et c'est le long des grèves lointaines, dans le soleil, des arbres, des maisons... Oh! quelle ivresse de revoir des arbres et des maisons! J'en pleure...

Là-bas, très loin, une ville apparaît, ceinte d'un diadème de merveilleuses lueurs qui s'élancent, triomphantes, dans le vaste ciel : des dômes et des clochers montent dans la clarté blonde, et ce spectacle me fait oublier bien des choses.

Autour de nous, la nature est recueillie, comme en prière, et la brise semble chanter un cantique inconnu.

XXXV. — INQUIÉTUDES DE BINIOU

De la brume, aujourd'hui, — pour changer : hier, trop de soleil, trop de lumière; maintenant, du brouillard glacial.

Biniou, qui descend de la hune, prétend que, dans un moment où le temps était clair, il a vu à l'avant un point où la mer « blanchissait ».

Blanchissait — cette expression a le don d'émouvoir tout le monde. Il y aurait donc des brisants par ici?...

Le cap'taine fronce le sourcil; sans un mot, un pli creusant son front, il monte lui-même dans les barres de perroquet. D'abord, il ne distingue rien à plus d'un mille : la brume augmente. Mais, au moment où il s'apprête à descendre, il voit une clarté dans l'ouest.

Le cap'taine retourne sur la dunette, très sombre :

— Bosseman, diminue un peu la toile!...

C'est tout. Mais Biniou me renseigne :

— Il y a des brisants à l'avant, j'en suis sûr comme de mourir un jour!

Le bosseman entend le propos; il riposte par ces paroles rapides :

— Espèce d'abruti! Il n'y a pas plus de brisants à l'avant que de cervelle dans ta tête!

— C'est bon! C'est bon! — grommelle le Biniou. — Mais je sais ce que je dis...

La brise, à cette heure, est tombée; *la Réunion* file au plus deux nœuds peut-être... Il est midi à peine; mais, la brume persistant, on n'y voit goutte. Sur tribord, un murmure s'élève parfois. Et le cap'taine tend l'oreille... cependant que Biniou marmotte entre ses dents :

— Il y a des brisants... Avant qu'il fasse deux fois nuit, leurs pointes déchireront les fesses du bosseman. Ça sera tant mieux...

Le bosseman entend; il hausse les épaules. Pourtant le cap'taine fait changer la route, car, à l'instant, la brume a paru soudainement s'éclairer d'une flamme blanche, étrange...

Biniou doit avoir raison, Le cap'taine va sur le beaupré, regarde longuement, écoute... puis revient de plus en plus sombre. Il donne un ordre, bref, sans crier :

— A tenir les ancres prêtes au mouillage... Amarre-les, paré à mouiller.

Le bosseman, cette fois, ne rit plus. Biniou le regarde, mais son regard n'exprime pas la joie du vainqueur. Ce n'est, du reste, point l'heure d'être joyeux, et il sied à Biniou de triompher modestement.

XXVI. — LES BRISANTS

Il fait nuit. *La Réunion* « saille », par forte brise, au plus près du vent. Le cap'taine est sur le pont. L'homme de barre gouverne à la lame, silencieusement; son visage, qu'éclaire la lampe de l'habitacle, émerge de l'ombre où son corps disparaît: on dirait une tête de spectre qui roule dans les ténè-

bres... Au bossoir, le matelot de veille, Biniou, chante doucement un refrain de France.

Mais, soudain, Biniou cesse de chanter. Le cap'taine, fiévreux, arpente le navire en monologuant. Pas de lune. Nuit épaisse; et de la brume qui monte, traîtresse, du sein des flots.

Puis voici que le vent s'élève encore, par rafales, de tous côtés. La mer, houleuse, devient dure. Deux heures « piquent » à la chambre d'arrière.

A midi, le point n'était pas rassurant : on aurait bien voulu reconnaître une petite île, perdue par ici, et fort dangereuse. Cette nuit, vers onze heures, le cap'taine a donné l'ordre à tout l'équipage de se tenir sur le qui-vive. Les courants, violents dans ces parages, inquiètent le cap'taine; de plus, la petite île n'a pas été relevée. On craint la côte...

La côte ! Ce mot fait courir sur la peau d'involontaires frissons. Terre en vue, très bien ! — mais la côte...

— Gare à la saute de vent! — murmure le cap'taine.

Et, aussitôt :

— Tout le monde su' l'pont!... Debout! debout! Rentrez les bonnettes et serrez les perroquets, tribordais! Et bâbordais à carguer les basses voiles!...

Puis, s'adressant au bosseman :

— Les ancres sont au mouillage, les chaînes claires?

— Oui, cap'taine.

— Bon. Paré à mouiller... sur soixante brasses de chaînes... et paré à filer davantage.

Le cap'taine est dogmatique; il a sa voix solennelle des grandes nuits. Ses paroles, calmes, sont un fier défi jeté à la mer, à la furieuse cavale blanche qui bondit et crache sa bave aux étoiles.

Les basses voiles sont carguées; elles pendent en festons au-dessous de leurs vergues. Le vent les fait claquer rudement. A l'écubier, les hommes courent, allongent les chaînes d'ancres...

Le cap'taine descend dans sa cabine pour examiner la carte; il remonte subitement :

— Tribord, la barre!... Préparons-nous à sonder... J'entends la mer qui chante...

On sonde : le plomb suifé de la petite ligne de sonde n'atteint pas le fond.

Cependant, le cap'taine, pour être sûr que ses sens déliés ne le trompent point, fait sonder une seconde fois, avec la grande sonde.

Le bosseman dirige la manœuvre. Les matelots chargés de filer la ligne se portent en dehors, debout sur la lisse, une main aux cordages. La vitesse du navire est amortie ; le marin qui retient le plomb obéit au signal parti de l'arrière; il le lance, vigoureusement, au loin, en criant trois fois, d'une voix de stentor qui éclate lugubrement dans la nuit :

— Veille!... Veille!... Veille!...

Chaque matelot tient entre les mains une pelote de la longue ligne; en la filant à l'appel du plomb, les hommes répètent le cri d'alarme, — et c'est tragique au milieu de la brume ce :

— Veille!... Veille!... Veille!...

La scène est imposante. Le sondage prélude à des événements graves ; on ne sonde guère que dans la crainte de toucher, de talonner. Le : « Veille ! » du matelot, c'est, plus émouvant, le : « Sentinelles ! prenez garde à vous ! » du soldat.

Enfin, plus sonore que les autres, une voix jette :

— Fond!...

L'énorme bloc de plomb est à quatre-vingts brasses. Nous hissons, à présent, main sur main, le volumineux « saumon » ; Biniou le saisit, dès qu'il est rendu à hauteur de lisse. Le cap'taine prend un couteau de manœuvre; il détache une épaisse tranche de suif, qui a dû recevoir l'empreinte du fond, et la dépose sur une assiette que tend un matelot.

— Selon moi, — dit le cap'taine, — le fond doit être de sable ou de vase.

Nous frissonnons : si le cap'taine s'est trompé dans ses calculs, nous sommes en perdition. On apporte un fanal rouge; sa lueur sanglante illumine brusquement le groupe des marins anxieux. Un cri de terreur s'échappe des poitrines oppressées : rien n'adhère au suif; ce n'est ni du sable ni de la vase ; nous sommes sur les roches!

— Les roches!... — crie le cap'taine; — nous courons

sur les brisants!... Change la barre! toute sous le vent, toute! Et pare à virer!...

Nous empoignons les écoutes, affolés. La mer, par-dessus le marché, se démonte soudainement: il y a une saute de vent formidable; du sud, il passe au nord... Une barre géante, dragon fantastique, gesticule devant l'étrave, se tord en mugissant; et des spirales noires se dressent autour du navire. Soudain, à travers le brouillard et l'embrun, nous voyons, à deux encâblures à peine, les brisants.

— Les brisants!...

Quel cri de désespoir! Je l'entendrai toujours, ce cri poussé par les plus braves; quand les marins commencent à trembler, les hommes de terre sont morts depuis longtemps...

— Les brisants! Nous sommes tous f..., nom de Dieu!... hurle le bosseman.

— F...-moi la paix!..., — réplique le cap'taine. — Va te coucher si t'as peur, feignant!... Vous autres, bas les voiles!... Amarre solidement la barre dessous!... Et mouille, n... de D..., mouille!...

Un fracas de tonnerre souligne ce commandement: les chaînes d'ancres, énormes, passent par les écubiers. Des milliers d'étincelles jaillissent...

Les récifs sont à nous toucher. Le navire, encore sous voiles, traîne ses ancres: on file de la chaîne...

— Amène tout! Largue les écoutes de la misaine!... Hale bas les focs!... A sec de toile!...

Nous chassons toujours sur les ancres. Maintenant, à raser le navire, apparaissent les écueils couverts d'écume; une roche passe si près qu'on pourrait sauter sur elle. Les lames déferlent, entre les récifs, et c'est un bruit de canonnade, comme une bordée de frégate: on ne s'entend plus...

Enfin, sans voiles, *la Réunion* obéit à l'appel de ses ancres. Le trois-mâts ne court plus; mais, sur place, il tangue et roule, abominablement. Le jour point à l'horizon; à sa lueur indécise, nous voyons mieux le danger auquel nous avons échappé: des récifs, des îlots de récifs, des groupes d'écueils sont là, à portée de la main. *La Réunion* n'a pas une égratignure...

— A débrouiller les manœuvres! A visiter le gréement!...

Nous en avons bien pour toute la journée avant de reprendre la route: les chaînes d'ancres ont plus de dix tours sur elles-mêmes... Mais en voilà un pays! Ce groupe d'écueils devrait bien être signalé par un bateau-feu; tout au moins, par quelques bouées lumineuses.

Ce qui m'étonne le plus, ce n'est pas l'insuffisance des phares sur la côte brésilienne, ni que *la Réunion* soit encore à flot; non, ce qui me surprend, c'est que, dans tout ce branle-bas de combat, dans cette répétition générale et lugubre du naufrage, le mousse n'a reçu que deux coups de bottes et trois coups de poing. Cette douceur n'est pas naturelle; qu'est-ce que cela peut bien vouloir signifier?... Je n'ai rien perdu, sans doute, pour attendre.

Justement, voici le bosseman :

— Qu'est-ce que tu as fait, mousse, cette nuit? Tu as dormi, ratatouille?

— Non, j'ai aidé à la manœuvre.

— T'as aidé?... aidé quoi, qui ?...

Heureusement, voici Biniou. Il a entendu.

— Oui, oui, bosseman, — dit le bon Biniou, — le Parisien m'a aidé à haler bas les focs...

Le bosseman s'en va, grognant. Ça le vexe, de n'avoir plus de prétexte pour me taper dessus, ce vieux crocodile!

XXXVII. — BINIOU COURONNÉ PAR LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

Nous venons d'appareiller; *la Réunion* reprend sa route, non sans difficulté, la brise souffle du large, il est malaisé de se relever de la côte. Les brisants, moins moutonneux, montrent encore leurs dents aiguës; ils ressemblent à une bande de caïmans noirs.

Quelques heures après la mise en route, les dangereux îlots disparaissent. Cette nuit est plus belle que la précédente; un beau clair de lune drape l'immensité d'un triomphal manteau bleu pailleté d'argent.

La mer ne gronde plus; elle est lasse comme une courti-

sane qui aurait voulu battre son amant, et je crois que cette jolie petite vague, qui roule sa chevelure verte jusque sur le pont, me demande à moi-même, d'une voix douce : « Pardon!... » Je pardonne, mais Black n'aime pas ces manières-là : il donne la chasse à la petite vague...

Pendant mon quart au bossoir, — je suis, régulièrement, de quart en haut, une heure par nuit, — Biniou vient à moi; il se frotte les mains, selon son habitude quand il est de bonne humeur :

— Veux-tu que je te dise, mousse?

— Dis, Biniou; mais ne parle pas trop haut, parce que le bosseman...

— *Very well!* suffit, mousse... Écoute un peu ce que je vais te chanter. Tel que tu me vois, avec mon air bête sans le faire exprès, je suis très malin.

— Je le sais, Biniou...

— J'ai la conviction que notre bonne sainte Anne d'Auray m'a, en outre, pris en amitié.

— C'est bien possible, Biniou.

— Ainsi, aujourd'hui, par la grâce de Dieu et contre la volonté du cap'taine, j'ai découvert une terre!

— Où est-elle, cette terre?...

— Mais, mousse ridicule, tu as failli, la nuit dernière, et tous avec toi, y laisser ta peau!

— Quoi! les brisants?...

— Oui, mousse, les brisants... Le cap'taine ne sait pas d'où ils sortent : sa carte marine est muette à ce sujet. Eh bien! moi, Biniou, je suis sûr, d'après mes calculs, que c'est une terre inconnue. On m'a toujours dit qu'il y en avait beaucoup, dans ces pays sauvages...

— Mais, Biniou, le Brésil n'est plus un pays sauvage!

— Ça ne fait rien; c'est sauvage quand même... A preuve qu'il y a des récifs qui ne sont pas éclairés... Ils font des économies de bouts de chandelle, possible, mais moi, Biniou, d'après mes calculs, je suis certain que les brisants de cette nuit sont inconnus...

— D'après tes calculs, Biniou?...

— Oui, mes calculs, monsieur le mousse... et faites bien attention à ne pas vous payer ma tête!

— Ne te fâche pas, illustre Biniou!... Mais, j'y pense, le cap'taine n'a pas besoin de tes lumières pour signaler la découverte des brisants...

— Ah! tu crois ça, mousse?... Alors, tripes du diable! le cap'taine aurait manqué de nous faire périr, et cela aurait pour résultat de le glorifier!

— Dame!...

— Veux-tu bien te taire!... D'abord, le cap'taine n'attache pas d'importance à l'aventure, tandis que moi, Biniou, d'après mes calculs, j'en attache beaucoup... Regarde un peu ce qu'on dirait au pays en apprenant que j'ai découvert un nouveau monde!...

— Le fait est...

— Oui, mon vieux mousse, c'est comme je te le dis. D'après mes calculs, les brisants d'hier soir doivent se nommer Terre de Biniou, Baie de Biniou, Cap Biniou... Ça fera rudement joli sur une carte, hein?

— Certainement... mais les camarades, tu ne leur donneras pas la permission de baptiser un coin de ta terre?

— Heu!... quelques cailloux... Ainsi, par exemple, le petit récif qui a failli nous éventrer, à tribord, tu pourrais le nommer le Récif du Mousse... Ça, ça m'est égal!

— Merci, bon Biniou, navigateur désormais plus célèbre que Colomb!

— Te f... pas de moi, hein? Je sais ce que je dis... Demain, si t'as le temps, toi qu'as l'habitude, tu m'écriras ce que je viens de te dire. Tu me le feras voir, après, pour que je corrige...

— Je veux bien, Biniou... Je te ferai une relation soignée de ta découverte...

— C'est ça, une relation.

— Et puis, quand on sera de retour en France, tu iras porter ton manuscrit au Bureau des Longitudes...

— Parfaitement... A demain, mousse; bonne nuit!

— Bonne nuit, Biniou; à demain!...

Brave Biniou! Il n'y en a pas deux comme lui. Mais le voici qui revient :

— Dis donc, mousse?

— Quoi, Biniou?

— Sais-tu qu'une découverte de cette envergure peut faire ma fortune d'un coup?

— Certes!...

— Et puis, tout le monde n'est pas capable... Ainsi le bosseman, je te f... mon billet qu'il naviguerait pendant mille ans sans découvrir ni qui ni quoi...

— C'est mon avis, Biniou.

— Ah!... cette fois, je vais me coucher. Bonne nuit!

— Bonne nuit!

Quel type, tout de même!... Je crois qu'il ne jouit pas de toutes ses facultés... à moins qu'il ne se moque de moi... On ne sait jamais, avec cet animal de Biniou!

XXXVIII. — NOËL A BORD

Le regard à la fois fixé sur le compas et sur les voiles, je veille à gouverner au « sud-quart-suêt ».

Immuablement, mon œil fatigué demeure attaché au point d'amure de la grand'voile; je regarde très peu la boussole, car, au gonflement de la voilure et aux secousses de la barre, je sais distinguer si le navire est dans la route.

L'aurore apparaît, et c'est la fin de mon quart en haut. Rapide, le navire file sur le vert sombre des flots et soulève, en son sillage, le gémissement, le long reproche des lames enlacées que, brutalement, sépare l'étrave; il file, tout environné de franges pâles.

Sur tribord, flottant dans le lointain irisé, on devine la côte vaporeuse du Brésil dont les galets, amusés par le roulis des vagues, prolongent leur chanson, plaintive et monotone comme une rapsodie...

Midi — midi qui flambe : quarante-trois degrés! — Le second fait son point. C'est l'heure du sempiternel rata. Je le réussis très bien, à présent; sauf les jours où les matelots se mêlent de me donner des conseils...Alors il est détestable et on m'appelle doucement : « Sale ratatouille!... »

J'ai mis plusieurs mois à comprendre que l'épithète « ratatouille » avait pour étymologie le simple mot « rata ». La mer

développe les muscles et les poumons, mais non pas mon intelligence.

Le cap'taine, gaiement, nous annonce que la nuit suivante sera celle de Noël.

Et c'est drôle de penser qu'en notre France lointaine, là-bas, par delà les tropiques, le sol natal est tout couvert de neige et poudré de frimas. Une vision passe : des êtres emmitouflés frileusement qui se rendent aux églises illuminées... On se représente mal, tout de même, le givre et l'onglée, quand, sous un soleil radieux, tout le corps est inondé de chaleur. Non, ce n'est pas possible, le froid n'existe pas.

A nous qui grimpons dans les agrès, la sueur au front, la figure brûlée par les rayons torrides, cela paraît fabuleux qu'à la même heure il y ait des gens rapprochés douillettement d'un feu clair de sarments.

Le cap'taine nous fait mettre en grande tenue : — quand nous nous débarbouillons, à bord de *la Réunion*, nous appelons ça la « grande tenue ». — Alignés sur la dunette, bâbordais et tribordais, pieds nus sur le pont brûlant, sont passés en revue. Inspection pour rire et « bon enfant », car le cap'taine, les mains derrière le dos, s'arrête devant nous en bras de chemise, la pipe aux dents :

— Madurec, ton tricot est mal lavé... Dis donc, gabier de beaupré, où as-tu pris du fil à voile pour raccommoder ta culotte?... Et toi, avec quoi que t'as fait tes bottes? C'est encore la toile de la trinquette qui « marche » pour l'équipement! Faudra veiller voir à ne pas l'user toute, sans quoi je vous retiendrai sur vos gages...

Après quoi, nous nous envolons dans les haubans : on va hisser le grand pavois. Ensuite, quand tous les pavillons battent, nous briquons le pont et fourbissons les cuivres. Au bout d'une heure, *la Réunion* étincelle, astiquée de bout en bout. Et nous nous reposons, les uns sous les tentes, d'autres dans les hamacs du faux pont. A la barre, le timonier lui-même somnole : il pleut du feu et la brise est tombée. Calme plat, mer embrasée. C'est Noël par cinquante degrés...

La nuit, branle-bas général :

— Tout le monde su' le pont! — hurle le bosseman.

— Qu'est-ce qu'il y a? Nous coulons?...

— Eh! non, bourrique de Parisien : on va boire la goutte supplémentaire...

A l'arrière, l'état-major est rassemblé, sur le pont, autour d'un fanal. Les officiers fraternisent avec les simples timoniers et gabiers.

Je suis chargé du service :

— Allons, mousse, sers-nous ça à la hauteur!

Et nous trinquons en l'honneur du divin Messie.

Le bosseman, après les libations sacrées, prend gravement le fanal et se rend sur le tribord arrière, près du petit canon de cuivre dont je n'ai pas encore entendu la voix. Accroupi dans l'ombre, le fanal entre ses jambes, le maître d'équipage prépare quelque chose de terrible et de mystérieux. Tout à coup, il s'égosille :

— Attention!... tention!...

Boum!... Ça y est : le petit canon de cuivre a salué Jésus. La cérémonie est terminée.

— A chacun son poste!...

Nous nous retirons. De « réveillon » on ne parle point : la discipline s'y oppose formellement, — pour les matelots du moins. — On doit ajouter, simplement, demain, un plat au rata quotidien, et la « double » générale, c'est-à-dire vin, café, tafia doublés extraordinairement.

Mais Galadec, un gars de l'Aberwrach, ce site sauvage en face d'Ouessant, au nord de la vieille Armorique, vient me trouver d'un air maussade. Il est gabier d'artimon et rusé comme le sont tous ces fils de l'océan au sortir du service, où ils jouent des tours pendables. Je suis, depuis peu, son élève gabier; en cette qualité, j'ai l'honneur de mériter sa confiance.

Sans dire un mot, il me conduit près du cabestan d'avant. Là, faisant une horrible grimace qu'il me faut prendre pour un sourire gracieux, Galadec montre silencieusement la cage à poules. Puis, saisissant une chique dans son béret, il me dit :

— Depuis que je me promène sur les routes bleues, j'ai toujours fêté dignement la Noël. Parisien, il faut réveillonner! Noël sans réveillon, ce n'est pas Noël... Et, puisqu'il y a des poules ici, maintenant ou plus tard, il faut qu'elles y passent!... T'as compris, bouffi?

— Mais le cap'taine...

— Parisien, vous êtes un imbécile : vous n'arriverez jamais à rien. Cependant, si vous m'écoutez, peut-être deviendrez-vous moins bête. Voici : à bord, il n'y a qu'un système pour rigoler, c'est le système débrouille...

— On me l'a dit, mais...

— Eh bien! mousse, débrouille-toi, les matelots t'aideront. Le cap'taine n'y verra que du feu, si tu sais t'arranger... Tant qu'au cambusier, c'est lui qui sera pincé, tu verras... Es-tu de bossoir, cette nuit?

— Oui, je prends le quart à dix heures.

— Bon!... Si tu entends du bruit, pendant ton quart, dans la Villa des Cocottes, autrement dit la cage à poules, c'est compris, tu ne dis rien... mais, à minuit, je te sers un rôti d'amiral!... Va préparer le feu dans ta mayance. Si le cap'taine demande pourquoi tu allumes ton poêle, à cette heure, tu lui répondras que c'est Galadec qui est malade et demande du thé!... Saisis-tu?

— Oui.

Très ennuyé, — j'ai une peur bleue d'être pincé, — je prépare le feu et, à dix heures, je prends mon quart sur le gaillard. Quelques minutes après, je signale un navire faisant route sur nous et je crie, en agitant la cloche d'appel :

— Ouvre l'œil au bossoir par tribord devant!

Dans l'instant où je termine cette phrase, scandée lentement, à voix très haute, sur un ton de lugubre complainte, j'entends du bruit derrière moi. C'est le féroce gabier : il accomplit son meurtre, à la faveur du bruit et des ténèbres. Les victimes crient faiblement :

— Kock! Kock!... Couic!

C'est tout : trois poules ont vécu.

A minuit, chacun trouve dans son hamac un morceau de volaille, peut-être un peu plus cuit qu'il ne convient, mais très suffisamment poivré!... L'ingénieux matelot a mis deux heures pour préparer ce festin nocturne. Tout le monde déclare la cuisine excellente... Seul le cambusier fera demain, la grimace : car Galadec a placé dans son hamac les trois têtes de poules. Le cambusier est de quart en haut, en ce moment; quand il descendra, dans quatre heures, quelle musique!...

Nous l'attendions, cette aubade. Il est six heures du matin et, depuis deux heures, l'infortuné cambusier pleure ses poules défuntes. Il accuse tout le monde, et moi en particulier, et se plaint au cap'taine. Ce dernier connaît ses matelots; il sait qu'ils ne vendront pas la mèche, ne dénonceront personne. Il tranche la question; il inflige deux jours de fers au cambusier, à fond de cale :

— Ça t'apprendra à mieux garder ton bétail!... Et toi, mousse...

— Moi?...

— Oui, toi : les poules ne se sont pas rôties elles-mêmes? Donc, aux fers toute la journée, soute à charbon!

« Soute à charbon!... » Il faut que le cap'taine soit bien en colère pour me traiter de la sorte. Certes, j'ai les pieds et les mains d'une propreté douteuse; mon nez, mes oreilles ne sont pas d'une blancheur virginale, mais pourtant je ne suis pas si noir! « Soute à charbon », c'est un peu exagéré...

Là-bas, au pied de l'artimon, Galadec rit de ses yeux pétillants de malice; mais ses lèvres sont closes.

XXXIX. — RIO-DE-JANEIRO

Nuit profonde. Groupés à l'avant, nous contemplons un spectacle grandiose. Nul matelot n'a souvenance d'en avoir jamais admiré de pareillement imposant.

A l'horizon, à la pointe d'Armezen do Sul, postés en observation devant l'entrée de la baie de Rio-de-Janeiro dont nous voulons franchir la passe, des vaisseaux de guerre incendient la mer de projections électriques. De leurs formidables mâtures, des nappes lumineuses s'étendent, rayonnent en zigzags tremblants, atteignent *la Réunion* inoffensive, la détaillent minutieusement. C'est un véritable bain de clarté vibrante. Les réflecteurs de l'escadre aveuglent, tant ils insistent à diriger sur le pacifique voilier leurs feux convergents et soupçonneux.

— Ces navires de guerre, apparemment, sont ceux des insur-

gés brésiliens, commandés par l'amiral de Mello ! — prononce le cap'taine

Il y a près d'un mois, quand on nous signala la guerre civile au Brésil, nous n'espérions guère la chance — c'est une vraie chance ! — d'arriver en temps opportun. Nous allons donc, c'est probable, assister à quelque combat naval, car nous devons rester plusieurs jours dans la baie de Rio, là, précisément où les insurgés sont aux prises avec les réguliers. Déjà, par instants, nous entendons, dans le lointain, des décharges d'artillerie. Ces enragés se battent nuit et jour...

Nous avons passé la nuit à louvoyer par le travers de Rio-de-Janeiro, les signaux des insurgés nous ayant invités à ne pas entrer de nuit. A l'aube, reculées devant le petit jour livide, s'entrevoient les hautes montagnes de granit, verticalement coupées, dont s'entoure le plus beau port naturel du monde.

Pendant de longues heures, malgré la forte brise qui nous pousse, cette ceinture de granit demeure lointaine. Enfin, détachée de la masse verdoyante du rivage élevé, apparaît la roche aiguë — le Pain de Sucre — qui commande la passe, roche couronnée de fortins nichés dans la verdure, et dont les insurgés se sont assuré la possession.

Sur notre tribord, une blanche fumée monte dans l'air bleu. C'est le coup de canon à blanc, d'assurance, tiré par les insurgés en notre honneur — ou, plus exactement, pour nous demander nos couleurs. — Elles sont françaises, messieurs, et nous les hissons à bloc, au haut des mâts où elles flottent joyeusement. Néanmoins, il faut mouiller, jeter l'ancre par un nombre incalculable de brasses : la touée de nos chaînes y passe. Voiles carguées, *la Réunion* attend les nobles insurgés. Ils viennent bientôt, dorés sur toutes les coutures, grimpent à bord et, poliment, posent une foule de questions. Le cap'taine les envoie à la balançoire, sans en avoir l'air, et nous reprenons la route.

Le Castello, où flottent les pavillons-signaux, annonce aux navires mouillés en rade l'entrée de *la Réunion*, « navire français venant de La Rochelle ».

Deux heures après, nous sommes à l'ancrage définitif, au milieu de la flotte insurgée. Près de nous, l'*Aréthuse*, croi-

seur français, se tient sous pression, le grand pavois hissé. De nombreux navires de guerre étrangers sont également ici pour sauvegarder les intérêts de leurs nationaux...

La plupart des îlots dont la baie est parsemée, nids charmants où sont dissimulés de monstrueux canons, sont aux mains des insurgés.

Rio-de-Janeiro offre, à l'heure présente, un aspect sinistre. De la rade, encombrée de navires marchands dont les cargaisons ne peuvent être débarquées, on voit la ville enveloppée de fumée par les incendies qu'ont allumés les obus de l'amiral. Ce grand port est rigoureusement bloqué.

L'amiral de Mello, maître de la flotte, tient la baie de Rio, brise le commerce. Il fait évoluer ses croiseurs en toute liberté. Par un raffinement d'élégance, il approche des navires de guerre étrangers, des neutres bienveillants, et commande là, tout près, presque bord à bord, des salves qui sont de terribles bordées sur la ville. Et les officiers étrangers, lorgnette à l'œil, regardent :

— Bien visé! très bien, amiral!... Superbe!...

La bordée tue et massacre : « Bien visé!... » Elle allume trois incendies : « Superbe!... » Aussitôt, du reste, les troupes régulières ripostent, et c'est au-dessus de nous, à côté, de significatifs sifflements, bientôt suivis d'explosions... ou de gerbes d'eau : le plus souvent, en effet, les projectiles tombent dans la mer, en deçà ou au delà du but.

C'est égal, si un obus s'égarait sur *la Réunion*... Ils tirent si mal, ces nègres!

XL. — CORRESPONDANCE

Biniou profite de ce qu'on est en relâche pour écrire à sa mère.

Au pied du cabestan d'avant, à l'ombre de la voile d'étai tendue en parasol, il installe le plus somptueux des cabinets de travail : un tas de cordages en guise de fauteuil, ses genoux pour bureau, et, pour tentures, le décor de la rade, montagnes vertes, ciel embrasé, ciel unique, — du bleu et de

l'or enflammé, — et la mer, la mer « qui rit au soleil de ses mille lèvres d'argent », et les escadres, les vaisseaux noirs et méchants qui envoient sur la ville blanche leurs volées de mitraille...

Biniou écrit, ployé en deux, la main gauche assurant la stabilité du « buvard » sur lequel est placé le papier luxueux, à fleurs et à dentelles, le fin papier frangé d'or...

A sa droite, ce grand dadais qu'est Biniou a posé une minuscule bouteille d'encre dans un profond et large plat d'étain : il ne veut pas maculer le pont, le pont si propre, si blanc, le pont, notre orgueil, l'objet de tous nos soins, et que nous lavons et briquons chaque matin... Ah bien ! s'il le tachait, je crois que le capitaine le collerait aux fers!...

Il trempe sa plume comme avec respect, mais, sous ses gros doigts, le mince porte-plume tangue et roule sans élégance. Biniou le serre, que dis-je ! il le pince, il le triture du pouce et de l'index, et cet index est tout noir d'encre. Et voici que Biniou appuie encore plus fort, et, je vous assure, quand il exerce une pression sur quelque chose ou quelqu'un !... De ma cuisine, j'entends la malheureuse plume gémir, crier, chaque fois que Biniou lui ouvre le bec pour dessiner, en tirant la langue long comme ça, ses majuscules inimitables. De temps à autre il se redresse, soupire douloureusement, et, de son large mouchoir jaune et rouge, il essuie sa face, de sueur toute baignée... Son mouchoir en est trempé, le magnifique mouchoir sur le fond duquel est imprimée une corvette armée, mâtée, gréée, voilée : rien n'y manque !... On y voit des canons en barbette, le grand pavois, les focs, la civadière, bonnettes, royales et cacatois de perruche ; — tout ça pour vingt sous la douzaine !...

Depuis dix minutes qu'il travaille péniblement, Biniou n'a composé qu'une seule phrase ; la suite ne « vient » pas.

Cependant il cale une chique neuve dans le tribord arrière de son « gueuloir... » J'imagine que cela devient sérieux et j'approche, tout doucement, à quatre pattes, car je prévois des événements auxquels ma curiosité me fait un devoir d'assister.

De nouveau, il se penche et s'applique, puis, soudain :

— Coquin de sort! Quelle andouille je suis... aujourd'hui! J'peux pas y arriver!... Tiens, le mousse! Dis donc...

— Quoi?

— Arrive ici... Écoute : si tu m'aides à « finir » ma lettre, t'auras, ce soir, la moitié de ma ration... Mais si tu dis à n'importe qui que tu m'as aidé, je te f... à l'eau!

— Entendu! Alors, dis-moi...

— Malin, va! Te dire quoi? Si je le savais, c'est que je pourrais le trouver tout seul, imbécile!... Et t'as été à l'école, toi? C'est pas vrai... Comprends-tu, je veux écrire à ma vieille que je lui délègue cinquante francs en plus de ce qui était convenu devant le commissaire de la Marine. Fais-moi un brouillon... je corrigerai, après!

Je fais le brouillon demandé, et Biniou, qui me regarde du coin de l'œil, — il ne veut pas admirer franchement mon talent d'épistolier, ni reconnaître ma supériorité, — saisit brusquement le feuillet que je lui tends... Il lit, relit, le sourcil froncé, de l'air d'un qui s'y connaît et qu'il est malaisé de tromper... Il reprend la plume et commande :

— C'est bon! File dans ta cuisine voir si j'y suis...

— J'aurai ta ration de vin, hein? Tu sais, Biniou, tu me l'as promise...

— On verra ça!...

Je m'en vais, légèrement inquiet : aurai-je cette ration de vin?...

XLI. — BOMBARDEMENT

La journée d'hier a été relativement calme. Quelques coups de canon, une courte fusillade entendue vers Nietheroy, la ville située en face de Rio. Cela nous a permis de descendre à terre.

Nous abordons dans la *praia* Pharoux, où se presse une multitude de nègres brandissant des fusils. Ils dansent la ronde autour d'un grand feu de joie et des pétards sont tirés comme si le canon ne suffisait pas... Ils aiment à faire boum! boum! les moricauds... La place du Palais est occupée mi-

litairement. Ce sont des soldats mulâtres, très disciplinés. De distance en distance, les rues, fort mal pavées, sont défoncées; des barricades s'élèvent, çà et là, sur lesquelles dansent — toujours ! — des nègres, des *mamalucos*. Le théâtre San-Pedro-d'Alcantara a reçu, ces jours derniers, de nombreux projectiles.

Nous éprouvons quelques difficultés à nous acheminer vers le consulat. Pendant l'absence du cap'taine, en conférence avec nos agents, nous avisons une tente où une brune cantinière, fort jolie, sert du bouillon aromatique.

— *Caldo de substancia, señor?*

— *Bueno!* — répond l'ami Biniou, qui n'a pas oublié son espagnol... ni son Espagnole du transatlantique.

Des « molèques » nous suivent avec insistance : on leur jette un sou, pour vingt pattes qu'ils tendent : ils se battent à qui l'aura... C'est très amusant. Mais nous ne pouvons rester plus longtemps à terre. Le cap'taine revient, en courant, et crie :

— A la chaloupe, garçons! Dans dix minutes on va bombarder!...

Nous retournons à bord. A mesure que s'éloigne du rivage notre embarcation, nous embrassons un panorama merveilleux : le Castello, vers l'entrée de la baie, la terrasse du Passei Publico; plus loin, comme reculés au fond des limbes, le couvent de San-Bento, les *morros* couverts de jardins magnifiques. Sur tout cela, un soleil éclatant...

Ce n'était pas pour le jour même, ce n'était que pour le lendemain, ce bombardement. Nous n'avons rien perdu à attendre.

Dès l'aube, les insurgés ouvrent le feu et bombardent à la fois Nietheroy, Santa-Cruz et Saô-Joaô. Leur feu est assez mal dirigé. De *la Réunion*, on voit distinctement évoluer les navires près du rivage, en file indienne : — un monôme naval. — Les équipages sont armés du fusil Mauser, dont un stock considérable a été apporté récemment de Montevideo par le croiseur *Republica* : à la canonnade se mêle le crépitement de la fusillade. C'est très intéressant... de loin, surtout. J'éprouve une impression pénible et joyeuse à contempler ces pauvres gens qui s'entre-massacrent : — pénible, parce

que le sang attriste toujours et que la guerre civile est la plus indigne, la plus infâme; — joyeuse, parce que ce n'est pas une « grande manœuvre », mais une vraie bataille navale, un bombardement dans toutes les règles de l'art! On ne voit pas ça tous les jours.

— C'est guère un imbécile, de Mello! — a jugé le cap'taine, dont la lorgnette reste vissée à l'œil.

Il paraît même qu'il a du génie, ce Mello : ses hommes sont payés régulièrement... tandis que les troupes régulières ne sont pas payées du tout.

Il existe, à Rio, un sentiment très hostile aux étrangers. Le président Peixoto prétend même que les vaisseaux européens sympathisent avec les rebelles, parce qu'ils se sont éloignés du rayon de tir à la requête de l'amiral...

Un obus vient de déchirer la coque du steamer *Urano*. L'explosion est formidable : la mer se soulève, une seconde, furieuse... Le projectile a fait sauter les chaudières du navire. Nous apprenons, presque aussitôt, par les signaux de l'*Aréthuse*, que plus de quarante hommes sont tués. Des hurlements, des imprécations s'entendent, apportés par le premier *viracao* — cette douce brise de mer qui souffle régulièrement, quatre fois par jour, dans la baie.

Les insurgés sont bien pourvus de munitions. Ce bombardement n'est, paraît-il, que la préparation d'un « coup » plus hardi de Mello. Jusqu'ici, le gouvernement considérait cette rébellion comme une mauvaise plaisanterie, mais il s'aperçoit que rien n'est plus sérieux. Depuis ce matin, sur les fortifications de Rio-de-Janeiro, on braque des canons en barbette...

Midi. Depuis l'aube, l'amiral de Mello bombarde sans interruption. Lorsque deux minutes s'écoulent sans détonation, nous levons la tête, inquiets, nous demandant mutuellement : « Que se passe-t-il ? »

Nous mangeons le rata sur le pont, afin de jouir du spectacle.

— Tu ne veux pas en perdre une bouchée, moussaillon?... Certainement non!

Sur notre tribord, à quelques encâblures, le croiseur insurgé *Republica* défonce de l'éperon le cargo-boat *Rio-de-Janeiro*, qui transportait onze cents hommes de troupes à Santos. Ce qu'il

y a de plus drôle, c'est que cela n'a pas été fait exprès : c'est une fausse manœuvre. Malheureusement, la catastrophe est épouvantable : les soldats ne savent pas nager ; on en sauve à peine la moitié, cinq cents restent au fond de la baie. Ça nous coupe l'appétit... Les requins n'ont pas nos méprisables sensibleries : le festin, au fond des eaux, doit être monstrueux.

— Quel coup de Trafalgar!

— Vingt dieux! c'est-y possible de gouverner si mal!...

Et nos matelots grimpent dans les haubans, pour mieux voir la suite, mais désolés de ne pouvoir porter secours à ces malheureux cramponnés aux épaves...

Six heures du soir. Le dernier *viracao* souffle, rafraîchissant l'atmosphère. Des gouttes de pluie tombent.

L'*Aréthuse* signale aux bâtiments de commerce français en relâche de hâter leur départ. On se bat, en effet, d'un soleil à l'autre. Au-dessus de nos cacatois sifflent continuellement des projectiles. C'est miracle de n'être pas atteint.

On s'attend à ce que les vaisseaux de guerre du gouvernement brésilien, le *Benjamin-Constant* et le *Riachuelo* se joignent aux insurgés.

XLII. — COMBAT DE NÈGRES DANS LA NUIT

Il n'y a pas d'heure pour les braves! Quoique le soleil soit couché depuis longtemps, les nègres continuent... Boum!... boum!... pif, paf!... rrrran!... C'est le fracas d'un tamtam gigantesque.

L'*Aquidaban*, navire amiral monté par Mello, se détache de l'escadre ; à toute vapeur il passe devant nous. Au milieu des coups de canon s'entend une marche guerrière — où les cymbales dominent — jouée par la musique de l'équipage. Ils se battent en musique!...

L'*Aquidaban* a le cap sur Villegagnon, l'îlot fortifié qui porte le nom du célèbre amiral français, neveu du grand-maître de Malte, Villiers de l'Isle-Adam.

Quelques minutes après, dans le crépuscule rouge, Villegagnon s'embrase, crache de la mitraille. Toutes les batteries

de l'île, sur l'ordre de Mello, tonnent ensemble et bombardent Rio.

— Un bombardement de nuit, zut alors!...

— Des nègres contre des nègres, dans les ténèbres, quel joli tableau pour un aveugle!...

Les matelots de *la Réunion* rient comme des fous. Il y a des blancs dans l'affaire, assurément, mais nos matelots n'en tiennent aucun compte : pour eux, le Brésil est un pays de nègres.

Personne ne parle de s'aller coucher ; c'est à qui sera de quart en haut, cette nuit...

Ce bombardement met en vilaine posture le gouvernement de Peixoto ; il coïncide avec un mouvement offensif des fédéralistes de Rio-Grande-do-Sul. Ceux-ci ont envahi la province de Santa-Catharina. De plus, un gouvernement provisoire est fermement établi à Desterro.

Les banques de Rio sont fermées. Notre consul, d'accord avec le consul anglais, notifie par signaux lumineux aux insurgés : « *Toutes les marchandises des vaisseaux mouillés dans le port sont placées sous la protection des canons de navires de guerre étrangers dont les commandants ont pleins pouvoirs.* » — Quel style abominable!

Les forts du gouvernement ripostent à Villegagnon. C'est un embrasement féerique. Là-bas, un théâtre brûle. Du rivage monte une rumeur sourde et prolongée, coupée de détonations. Le mur d'enceinte de la ville est endommagé... Les nègres tirent sans doute mieux la nuit...

Du Castello, les troupes ouvrent le feu à douze cents mètres sur Villegagnon. L'*Aquidaban* soutient cette île et tonne furieusement. De petits vapeurs vont et viennent, fanaux éteints, d'un îlot au navire amiral, transportant des munitions. Les canons Maxim « font merveille » : chaque coup porte. Seul, le fort de Villegagnon gâche beaucoup de poudre : la plupart des projectiles tombent dans la mer, à quelques encâblures du rivage... La scène est éclairée par les projections électriques des forts de terre et des navires insurgés.

De seconde en seconde, on perçoit un sifflet d'alarme. L'escadre, troupeau de monstres dans les ténèbres, vomit la mitraille à pleines gueules. Des colonnes d'étincelles

empourprées montent en tourbillons, s'évanouissent dans le ciel calme, pur, de beauté impassible. Des vergues, des barres de perroquet apparaissent, soudainement éclairées, bras de spectres surhumains étendus dans la fumée noire.

Et je m'étonne, soudain, d'entendre dans ce vacarne intraduisible, grave et solennelle, tinter la cloche de notre bord qui dit l'heure avec sérénité...

Au milieu de la rade, l'*Aquidaban* domine les autres vaisseaux, colossal et fier. De ses tourelles enflammées les obus s'échappent, traçant dans la nuit des dentelles lumineuses. On dirait un volcan en éruption. Chaque bordée l'incline en de terribles secousses.

Nous sommes épouvantés. Le cap'taine, les matelots, tous sont pâles, livides. Jamais nous n'aurions cru les nègres capables de se battre si sérieusement. L'ouragan de boulets est déchaîné. L'air frémit. Oh ! que la science est une belle chose !... Et moi qui rêve d'une mer toujours bleue, je suis navré de la voir si laide, si rouge... N'a-t-elle pas assez des tempêtes — et pourquoi remplir encore son cercueil en aidant les hommes à se massacrer ?

Les torpilleurs, maintenant, entrent en ligne. Ils sont quatre, qui viennent des profondeurs noires, fringants et souples ; ils sont pareils à des reptiles, se faufilent entre les cuirassés, les croiseurs monstres aux écailles métalliques. Gracieux, fins, délicats, ils pivotent sur eux-mêmes : de véritables anguilles.

Nous suivons leurs évolutions dans la rade en feu où les gerbes de lumière électrique sèment d'aveuglantes et mouvantes clartés... Soudain, près de notre bord, un petit vapeur insurgé accoste par tribord avant. Nous nous précipitons. Un nègre, la main sur le plat-bord de *la Réunion*, nous crie :

— Vous qu'à vouloie désèté ?

— Quoi ?

— Si vous qu'à vouloie désèté ?... Moi donne des piastres haut comme ça, f..., oui !...

— Sale moricaud, veux-tu d'river d'ici !

— Moi qu'à vouloie faie vot' bonheû. De Mello bon maîte, beaucoup d'âgent... et Fançais bons canonniers !...

Mais le cap'taine a saisi une matraque : il en applique un

terrible coup sur l'épaule du nègre, qui dégringole en hurlant dans sa chaloupe à vapeur.

— F... le camp, ou je te fusille!

Le moricaud ne demande pas son reste, il s'éloigne à toute vitesse. Cette manière d'enrôler des volontaires nous amuse beaucoup...

Minuit. Des signaux lumineux de l'*Aréthuse* nous ordonnent de lever l'ancre au plus vite : demain la rade de Rio sera complètement aux insurgés. On vient d'apprendre que l'amiral Saldanha de Gama, directeur du Collège naval, et le meilleur des amiraux brésiliens, passe à l'insurrection. Son exemple entraîne un grand nombre d'officiers de marine et de l'armée. L'amiral de Mello triomphe.

D'autres signaux de l'*Aréthuse* proclament, vers deux heures du matin, que l'amiral de Gama prend, cette nuit même, le commandement des opérations devant Rio. D'autre part, le gouvernement est désespéré : la commission de recrutement envoyée par le département militaire dans les provinces revient sans recrues. Il y a plus de trois mille insurgés bien armés à Dronero, et six mille hommes entourent les troupes du gouvernement à Rio-Grande, Pelotas et Porto-Alegre.

Les fusées-signaux cessent de parsemer les ténèbres de leurs multicolores étoiles. Le bombardement continue, mais le cap'taine, voyant qu'il est impossible d'aveugler la voie d'eau à Rio-de-Janeiro, commande l'appareillage : demain, nous reprendrons la mer. Nous irons à Buenos-Ayres. Il n'y est pas encore question de révolution ; mais cela ne saurait tarder... Dans ces pays chauds, les indigènes prennent les armes aussi facilement qu'un verre de rhum et courent aux barricades en dansant. On fait tout, ici, à « l'instar » de Paris...

LÉOPOLD AUJAR

(La fin au prochain numéro.)

LETTRES

A LA

DUCHESSE DECAZES[1]

XXV

[Juin 1849.]

Madame la duchesse,

Mon voyage s'est terminé du côte de la Suisse. Je suis aujourd'hui dans l'Oberland bernois, entouré de glaces, de cascades, de prairies et de chalets. Je chemine tout seul, le plus souvent à pied, et je m'arrête ou je pars suivant le caprice du moment. A l'heure qu'il est, je vous écris entre la Jungfrau, qui élève à ma gauche ses pics couverts de neige, et la chute du Staubbach, qui tombe à côté de moi, d'une hauteur de trois cents mètres. Vous savez que le Staubbach est l'écharpe de la fée des Alpes. Cette écharpe vaporeuse flotte au soleil et se courbe dans l'air, en chiffonnant ses draperies liquides avec une grâce et une mollesse inimaginables.

Vous voyez que je vais d'un extrême à l'autre. Après les agitations politiques et les fièvres de l'élection, voici l'azur des lacs, l'air pur des glaciers, les parfums des vallées, les sons de la clochette des troupeaux, le bruit des cascades, enfin tout ce qu'il y a de plus calme et de plus innocent. Je vois

1. Voir la *Revue* des 15 mai et 15 juin.

lever l'aurore et je bois du lait. N'est-ce pas là un régime bien rafraîchissant pour l'ambition? D'ailleurs, je lis très rarement les journaux : car j'évite autant que possible les endroits fréquentés, où on ne trouve que des aubergistes, des guides et des Anglais.

Cependant, j'ai lu les journaux au moment de l'émeute[1] : j'étais alors à Berne. Je sais que la conspiration a, cette fois, avorté complètement, grâce au général Changarnier et à l'armée qui a trompé l'espérance des Rouges. Je sais que Paris est en état de siège, Lyon aussi, et ma petite ville de Vienne aussi. Savez-vous qu'on y a fait des barricades? Mais elles ont été enlevées sans coup férir.

J'ai été peu surpris de l'explosion de cette émeute, à laquelle je m'attendais. Mais je ne m'attendais pas à une répression si complète et si peu sanglante. Dieu merci! j'ai été trompé dans mes craintes. J'espère qu'on prendra quelques mesures énergiques, sinon ce ne serait que partie remise. L'avortement du 15 mai n'a précédé que de peu de jours la terrible bataille de Juin. Il est vrai que la situation est meilleure aujourd'hui. Nous avons enfin un gouvernement organisé, et le gouvernement dispose de la force armée. Je pense que les socialistes ajourneront toute autre tentative jusqu'à l'expiration des pouvoirs de l'Assemblée et du Président. Ce sera là la grosse crise, et, avec le suffrage universel, tel qu'il est arrangé, nous serons peut-être réservés à des choses bien étranges. Enfin, d'ici là, on trouvera peut-être moyen de faire reviser la Constitution.

Adieu, madame la duchesse. J'espère que ma lettre ne vous trouvera pas à Paris, mais bien dans une bonne campagne, où vous n'avez rien à craindre du choléra. Paris est une ville maudite, livrée à deux monstres aussi effroyables l'un que l'autre : le choléra et l'émeute.

Je vais à Lucerne. J'y passerai une dizaine de jours au bord du lac. Puis de là, je compte aller directement à Paris.

Veuillez agréer, madame la duchesse, et faire agréer à M. le duc mes hommages respectueux.

1. L'échauffourée du 13 juin.

XXVI

Paris, 12 septembre [1849].

Madame la duchesse,

Voilà un silence qui doit vous paraître bien inexcusable, et cependant il ne faut l'attribuer qu'aux circonstances et au désir que j'avais d'aller à Bordeaux. Espérant toujours y aller, je différais toujours de vous écrire que je n'irais pas.

Je suis encore resté longtemps en route après ma dernière lettre. Arrivé à Paris, j'ai voulu vite arranger mes affaires afin de ne plus penser qu'à mon voyage à Bordeaux et d'y consacrer quelques jours libres de tout souci; mais j'avais compté sans les coups de tête de mademoiselle Rachel.

Vous savez peut-être qu'elle boude la Comédie-Française? Elle veut certaines modifications dans l'administration du Théâtre; sinon, elle menace de quitter le Théâtre, la France et même l'Europe.

Je suis allé vers le commissaire du Théâtre. J'ai dit :

— Voici ma pièce, mais à une condition : c'est qu'elle sera jouée par Rachel! Peut-on me promettre Rachel?

Rachel était à Caen, et elle seule pouvait donner une réponse positive.

« Eh bien! me suis-je dit, j'irai à Caen. J'y verrai Rachel. Si elle reste au Théâtre-Français, tout est arrangé. Si elle n'y reste pas, je me tournerai du côté de l'Odéon ou de la Porte-Saint-Martin, qui m'offre Frédérick Lemaître. Dans tous les cas, il faut aller chercher la réponse de Rachel pour fixer, d'après cette réponse, l'époque de mon voyage à Bordeaux. »

Je suis donc allé à Caen, mais le Havre est sur la route de Caen. J'ai vu là Alphonse Karr, qui m'a emmené en mer, qui m'a fait assister à des pêches maritimes et a si bien fait que je suis resté au Havre.

Quand j'ai quitté le Havre, il n'était plus temps d'aller chercher Rachel à Caen. Il valait mieux revenir à Paris et y attendre son arrivée. Je suis donc revenu à Paris. J'ai attendu Rachel, espérant avoir une réponse définitive et partir ensuite pour Bordeaux.

Mais Rachel voulait et ne voulait pas. Elle avait envie du rôle et envie de s'en aller. Nous avons eu comme cela plusieurs conférences. Toujours la dernière devait être décisive et elle ne l'était jamais.

Enfin, voici où nous en sommes. Rachel persiste dans son projet de démission, si on ne lui accorde pas les satisfactions qu'elle demande; mais elle espère que l'intervention du ministère, ou même du Président, décidera la Comédie-Française à une transaction. Le fait est que le Président a déjà agi dans ce sens.

Elle espère donc rester; elle a envie de jouer Charlotte et elle m'a prié de lui garder ce rôle. Quant à la question de savoir si elle restera ou non, cette question sera définitivement résolue le 15 octobre. J'ai promis à Rachel d'attendre l'événement et j'ai rompu avec l'Odéon et la Porte-Saint-Martin.

Si elle reste, comme cela me paraît maintenant très probable, mes répétitions commenceront au Théâtre-Français le 1er novembre. Jusqu'à cette époque, je suis libre; mais il n'est plus temps maintenant d'aller à Bordeaux. J'ai passé chez votre concierge et il m'a dit qu'on vous attendait très prochainement à Paris. Ainsi toutes ces fluctuations m'ont fait manquer une visite dont l'idée m'enchantait...

Je ne suis fixé que depuis hier. J'ai eu hier une dernière et longue entrevue avec le commissaire du Théâtre, puis avec Rachel; il en est résulté ce que je vous ai dit. Aujourd'hui, ne pouvant plus aller à Bordeaux, n'ayant plus rien à faire à Paris jusqu'au 1er novembre, je vais passer ce mois et demi à Vienne. Je pars demain, je reviendrai le 1er novembre et je serai joué dans le mois de décembre.

Agréez, madame la duchesse et veuillez faire agréer par M. le duc mes hommages respectueux.

XXVII

[Vienne,] 26 octobre [1849].

Madame la duchesse,

Mademoiselle Rachel m'annonce qu'elle a quitté le Théâtre-Français; que le Théâtre-Français lui intente un procès, et

qu'après l'issue de ce procès elle compte aller passer l'hiver dans un climat chaud.

Tout cela n'est pas bien rassurant pour moi. Je m'étais attaché à l'idée qu'elle jouerait Charlotte, si bien que, s'il faut que je renonce à cette idée, je n'apporterai plus aucun intérêt à la représentation de ma pièce. J'aime mieux attendre encore, quand même ce devrait être en pure perte. J'espère qu'on interviendra entre mademoiselle Rachel et la Comédie-Française; enfin, je ne me tournerai d'un autre côté que quand il me sera tout à fait démontré que mademoiselle Rachel est perdue pour moi[1].

Si les choses s'étaient arrangées, je serais parti tout de suite pour Paris et les répétitions auraient commencé immédiatement. Comme l'arrangement n'a pas eu lieu, je reste ici. Si j'étais à Paris, on me tourmenterait pour me faire prendre un parti. Je veux attendre, et je suis mieux placé à Vienne qu'à Paris pour garder cette attitude expectante.

Mademoiselle Rachel espérait que le ministère de l'intérieur agirait sur le Théâtre. Elle demande qu'on nomme un vrai directeur, car le commissaire actuel n'a aucun pouvoir et n'est que l'agent des sociétaires, et elle ne veut pas rester sous l'administration de ses confrères. Il est sûr que l'administration est déplorable. Mais le ministre de l'intérieur a autre chose à faire qu'à s'occuper de questions d'art.

Je la crois très désappointée. Elle croyait que sa retraite ferait plus de sensation. Voici une phrase de sa lettre :

« J'ai quitté la Scène, et le Théâtre : l'autorité et peut-être le public n'ont pas l'air de s'en apercevoir. »

Pour moi, je ne songerai pas à m'engager envers aucun théâtre, avant le 1er décembre. D'ici là, la question sera définitivement résolue. Il est clair que si Rachel n'est pas rentrée à cette époque, elle ne rentrera plus.

En attendant, je charme mes loisirs par la lecture des discours de M. Hugo. Cet homme d'État acquiert toujours plus d'autorité par sa parole et il sera infailliblement ministre

1. *Charlotte Corday* fut représentée pour la première fois, sur le Théâtre-Français, le 23 mars 1850, — mais sans Rachel: mademoiselle Judith joua le rôle de Charlotte. — *Horace et Lydie*, comédie en un acte en vers, fut représentée peu après au mois de juin; Rachel joua le rôle de Lydie.

de l'instruction publique, le jour où M. de Girardin sera président du conseil.

Nos ouvriers sont tranquilles. On peut compter, je crois, sur deux ans et demi d'ordre et de paix. Mais il ne faut pas imaginer que cette tranquillité soit de l'abattement. Ils sont tranquilles parce qu'ils se croient sûrs de la victoire aux prochaines élections. Leurs chefs leur recommandent d'attendre patiemment et de ne donner aucun prétexte à des coups d'État. Ils comptent sur le suffrage universel pour reconquérir le pouvoir, et je crains fort qu'ils n'aient raison!

On dit que M. de Lamartine a obtenu une grande concession de terre de la part du Sultan. Il va se retirer, dit-on, en Orient. Le fait est qu'il vend actuellement ses propriétés, et qu'il m'a dit plusieurs fois, à moi-même, qu'il irait finir ses jours en Orient.

Je ne sais ce que produira la liberté des théâtres ; mais il faudra bien toujours qu'il y ait un théâtre subventionné, si on ne veut pas que Racine, Molière et Corneille disparaissent de la scène française. La grande littérature n'attire jamais la foule. Le peuple ne va jamais qu'aux mélodrames. Aucun théâtre ne jouera les pièces de l'ancien répertoire, si on ne le paie pas pour les jouer. Quoi qu'il en soit, voilà le Théâtre-Français perdu, si on laisse partir mademoiselle Rachel.

Adieu, madame la duchesse, à bientôt. Veuillez agréer mes hommages respectueux.

XXVIII

Lausanne [juillet 1850].

Madame la duchesse,

Voici quelques nouvelles d'un pèlerin solitaire. J'ai à peu près terminé mon voyage, qui s'est passé, du reste, sans aucun accident. Je m'arrêtais plus volontiers dans les villages que dans les villes. Là, je ne trouvais que des gens qui baragouinaient difficilement le français, si bien que je n'ai parlé à personne depuis près d'un mois. Je n'ai causé qu'avec des revenants. J'ai vu les vieux châteaux ruinés qui couronnent

les coteaux du Rhin ; je me suis assis au pied des tours démantelées, souvent jusqu'à la pleine nuit ; j'ai écouté ce que disent les âmes des châtelaines qui gémissent à travers les créneaux, et j'ai vu errer au clair de lune les ombres des burgraves (pas celles de MM. Molé, Montalembert, etc...)

Ces ruines, vers le soir, sont d'un effet très poétique et, quand le vent souffle à travers les herbes sauvages qui croissent sur les vieux murs, il est impossible de ne pas se sentir transporté dans un monde idéal de légendes, de ballades, de féeries et de chevalerie.

C'est surtout à Rolandseck que je suis entré dans des rapports intimes avec des fantômes. Rolandseck est un château bâti par Roland ; c'est là, et non pas à Roncevaux, qu'est mort le neveu de Charlemagne. Sa fiancée, le croyant mort à la guerre, avait pris le voile dans un couvent. Roland, désespéré, construisit une tour sur la roche, d'où il apercevait le monastère. Là, il passait ses journées à regarder les murs qui renfermaient son amante. Un jour, il vit creuser une fosse ; c'était celle de sa fiancée. Le lendemain, il mourut lui-même.

Or Roland revint des guerres d'Espagne :
Quoiqu'on le crût mort, il était vivant ;
Mais quand il revint, sa douce compagne
Avait pris le voile au voisin couvent.

Lors, sur le sommet d'un roc solitaire,
Le comte Roland bâtit une tour,
D'où son œil plongeait sur le monastère,
Qu'il regardait tant que durait le jour.

Une fois, il vit dans le cimetière
Une tombe neuve, un nouveau cyprès.
Il comprit pourquoi ! La nuit tout entière,
Il pleura sa mie et mourut après[1].

Voilà de très mauvais petits vers, qui sont venus tout seuls s'aligner sous mon crayon. Pardonnez-les moi ! On pourrait faire de très jolies choses sur ces légendes ; mais il faudrait s'appliquer, travailler, et ce n'est pas la peine. Qui est-ce qui se soucie des légendes ?...

1. Voir *Galésinde au couvent* (*Œuvres complètes* de F. Ponsard, tome III). — On remarquera que l'auteur a corrigé ce premier texte.

Pour la première fois depuis un mois, j'ai lu hier des journaux. J'y ai vu la loi sur la presse [1] et la condamnation du journal *le Pouvoir*. J'approuve de toutes mes forces l'obligation imposée aux journalistes de signer leurs articles. Je trouve très juste et très loyal que chacun signe ce qu'il fait. Ce n'est pas attenter à la liberté que de chasser l'ombre. On doit agir en plein jour et l'anonyme ne me paraît bon nulle part. Quant à la condamnation du *Pouvoir*, cela a dû faire sensation à Paris. Il est évident que la Chambre ne trouve pas à son goût les doctrines impériales. Il me semble que les chances du Président diminuent.

Adieu, madame la duchesse. Je penserai souvent à vous jusqu'en novembre, où je vous reverrai.

Veuillez, en attendant, agréer et faire agréer à M. le duc mes hommages reconnaissants et respectueux.

XXIX

[Vienne, juillet ou août 1850.]

Madame la duchesse,

Je viens de rentrer chez moi. J'ai passé quelques jours à Grenoble, et je ne suis à Vienne que depuis deux jours. J'ai trouvé en arrivant votre bonne lettre: c'était comme un bonjour affectueux qui m'attendait chez moi, et c'est la première chose que j'ai vue, après avoir embrassé ma mère.

J'ai tout retrouvé comme je l'avais laissé. Les mêmes arbres m'ont salué; notre petit jardin est comme l'an passé, j'allais dire comme hier; ma table de travail est à la même place, et je vous écris avec une plume toute noire encore de l'encre du mois de novembre. Il semble que j'ai rêvé mon absence et que je me réveille après avoir dormi une nuit qui a duré huit mois. Je ne voudrais pourtant pas que ce ne fût qu'un rêve: il y a des amitiés réelles qui m'ont rendu heureux, dont je garde avec joie le souvenir vivant, et que je ne voudrais pas perdre pour tout au monde.

Tout le reste est confus, je n'ai aucun plaisir à me le rap-

1. La loi du 16 juillet 1850.

peler, au contraire! Mais j'aime à songer à la rue Jacob, et ce petit coin de Paris vaut mieux pour moi que Paris tout entier. Croyez bien que c'est la vérité vraie. Ce n'est point du tout une phrase; c'est un sentiment profond. Vous savez bien que je vous suis attaché par affection et par reconnaissance; mais je le suis encore plus que vous ne le savez, et surtout bien plus que je ne vous l'ai jamais dit, car il y a toujours une fausse honte qui empêche de dire les choses comme on les sent. Vous aviez bien tort de croire que je vous oubliais. De qui donc me souviendrais-je et quelle mauvaise nature aurais-je, si je vous oubliais, vous qui m'avez si bien accueilli, protégé et encouragé? Songez que votre souvenir ne m'apporte que joie et consolation, et, pour tout dire, croyez que je vous oublierai quand j'aurai aussi oublié ma mère.

On vient beaucoup me voir. On me fait cent questions auxquelles il faut toujours faire réponse. Mais je tâche d'éviter les questions en en faisant moi-même. J'ai demandé où en étaient les esprits dans notre petite ville. Il paraît qu'on est très las et qu'on accepterait volontiers une solution quelconque, sauf pourtant Henri V, qui répugne toujours à la bourgeoisie. La bourgeoisie, blessée dans sa vanité, garde une longue rancune à la noblesse, et c'est ce qui fait l'impopularité d'Henri V. — Voici d'ailleurs comment les partis se composent chez nous. Les ouvriers gagnent de l'argent; ils sont redevenus tranquilles et ne songent plus guère à la politique. Le barreau et les bourgeois verraient de bon œil, soit la prorogation des pouvoirs du Président, soit la restauration des d'Orléans. Le commerce désire le *statu quo*, c'est-à-dire le maintien de la République; de sorte que ce sont aujourd'hui chez nous les commerçants qui sont les plus avancés; ils sont presque tous républicains, de la nuance modérée, à peu près la nuance Cavaignac. Voilà les renseignements qui m'ont été donnés par plusieurs personnes en qui j'ai confiance. Pour moi, je n'ai recueilli ces renseignements que par curiosité et sans arrière-pensée: car, comme je vous l'ai dit, j'ai renoncé définitivement à toute idée de candidature.

Vous êtes très gracieuse pour mes petits vers. Je rougis presque de vos éloges, en même temps que j'en suis très content. Mais ces quelques rimes sont trop bien reçues. Si

vous relisiez les anciennes romances, et surtout les romances espagnoles, vous me retireriez bien vite vos compliments. Voilà qui est naïf, simple, touchant et poétique! Auprès de cette vraie naïveté, nous ne faisons rien qui vaille.

Les premiers volumes de la Correspondance de Voltaire sont les moins intéressants; je crois que, si vous avez la patience d'aller plus loin, vous en serez récompensée. J'avoue que les amours de Voltaire et de madame du Châtelet sont peu attachantes: madame du Châtelet est pédante et fait des mémoires sur les mathématiques, et Voltaire fait semblant de l'adorer, à froid et par amour-propre. Mais les lettres de Voltaire plus vieux sont bien plus piquantes; il y a des lettres sur la littérature qui sont des chefs-d'œuvre de goût et de style, et on y remarque toujours une phrase nette, courte et vive qui n'appartient qu'à Voltaire. Cependant je ne sais s'il faut lire cette correspondance de suite et comme un roman. Je crois qu'il faut lire çà et là et au hasard. Une lecture continue doit être, en effet, monotone.

Adieu, madame la duchesse, veuillez agréer et faire agréer à M. le duc mes hommages reconnaissants et respectueux.

XXX

La Balme [1850].

Madame la duchesse,

Je suis à la grotte de La Balme, qui est une des sept merveilles du Dauphiné; mais, merveille ou non, ce n'est pas un désir de touriste qui m'a poussé là. Je ne suis pas curieux et, décidément, je n'aime pas beaucoup les voyages. Je suis ici pour rendre visite à un oncle à moi, qui habite ce pays.

Hélas! vous avez trop raison, madame la duchesse, et vous exprimez trop bien ce qui se passe en moi: les lieux restés les mêmes et les circonstances changées, les années survenues, font un douloureux contraste. Pour aller à La Balme, il faut passer par ce petit village dont je vous ai souvent parlé, là où j'aurais voulu vivre tranquillement, obscurément et heureusement. J'ai eu des serrements de cœur en y passant et, pendant que la voiture s'arrêtait, je me suis rejeté au fond

de la voiture, et j'ai fermé les yeux pour ne plus voir. En vérité, j'ai l'esprit très malade, et cela va croissant. Je n'ai aucune ardeur au travail, et je n'ai rien commencé. Je ne vois pas comment je ferai pour commencer quelque chose. A quoi bon? Le bonheur n'y est pas, l'honneur non plus, le profit non plus. Depuis *Lucrèce*, tout ce que j'ai fait n'a servi qu'à me diminuer. Et il y aurait eu avantage pour moi à ne plus rien faire. Je me serais épargné bien des peines et je serais tout aussi avancé. La littérature n'est bonne que pour ceux qui l'exploitent en courant. Ceux qui la prennent au sérieux sont des dupes. Le public les dédaigne: le public aime cent fois mieux le moindre livret d'opéra; les journaux les déchirent; et l'Académie les laisse bel et bien de côté.

Le mot de M. le comte de Saint-Aulaire m'a fait grand plaisir; cela m'a ragaillardi pendant tout un jour. Mais ensuite je n'y ai vu que la bienveillance particulière de M. de Saint-Aulaire. L'Académie fait attendre longtemps ses faveurs, et M. de Montalembert, et tous les hommes politiques, et tous les écrivains de la *Revue des Deux Mondes* seront entrés depuis longtemps, que j'espérerai encore. Vraiment je me décourage et je désespère. Il faudrait une, deux ou trois pièces, pour forcer la place[1]; mais, pour entreprendre ces longs travaux, il faut être encouragé; sinon, la plume tombe des mains.

Ah! pourquoi ne peut-on pas retourner en arrière et effacer les années? Si je pouvais revenir tel que j'étais, il y a sept ou huit ans, je jure bien que je n'hésiterais pas! Je me murerais dans mon petit village et je n'en bougerais plus, et je me moquerais bien de ceux qui font de la prose ou des vers! Enfin, cela s'est mal arrangé; mais j'attends des nouvelles de la colonie de M. de Lamartine, et, si sa colonie prospère, je m'en irai avec lui à Smyrne, un jour ou l'autre.

Je sais que je vous redis toujours la même chose et que vous devez me trouver bien maussade et bien ennuyeux. Eh! mon Dieu, tout le monde a ses douleurs ou ses chagrins, ou ses ennuis ici-bas; personne n'est heureux; il faut savoir

1. Ponsard, en effet, ne fut élu à l'Académie française qu'après avoir écrit et fait représenter *Ulysse* (1852) et *l'Honneur et l'Argent* (1853); — en 1855, il succédait à Baour-Lormian.

garder ses ennuis pour soi. Bien des gens ont un cœur déchiré et un front serein : voilà comme il faut être. Les femmes surtout pourraient donner des leçons de philosophie à nous tous. Elles souffrent presque toujours et n'en font rien paraître. Il est honteux de ne pas avoir la même résignation ; mais enfin je me sens entraîné à ces confidences envers vous. Je suis tout à fait possédé par les humeurs noires. Je passe les jours couché dans un fauteuil, sans rien dire et sans rien faire. La solitude ne m'a pas été bonne et, si je n'avais pas ici ma mère, je serais déjà revenu à Paris.

Toutes les fois que je vois un jeune ménage, j'ai de grands regrets. Voilà la vie ! Avoir une femme et des enfants, et travailler modestement, et se renfermer dans sa famille, et ne pas s'occuper du reste du monde, et avoir une petite fortune et un petit jardin, et ne connaître aucune espèce d'ambition, c'est le bonheur.

Il y a beaucoup de bourgeois qui ont cette bonne fortune ; ils vivent tout doucement ; ils sont contents d'eux-mêmes et des autres ; j'aurais pu être comme eux, et je suis un grand sot de n'avoir pas mis cette idylle en action.

Les poètes ! c'était bon sous Louis XIV ! Mais à présent, être poète, c'est presque être ridicule ; tout au moins, c'est être misérable. J'avais bien raison de vouloir être représentant : non pas que j'aie un grand amour de la vie politique, car je n'ai point du tout les qualités d'un orateur ; mais j'aurais rompu ainsi avec la littérature.

Je ne suis pas allé à Lyon. On m'a dit que le Prince avait été bien accueilli, mais sans enthousiasme.

Croyez bien, madame la duchessse, à mes sentiments les plus affectueux et les plus reconnaissants.

XXXI

[Vienne, 1850.]

Madame la duchesse,

Vous êtes vraiment bonne et je vois bien dans vos lettres la meilleure et la plus délicate amitié. Chaque lettre que je reçois de vous me ranime pour plusieurs jours. Croyez bien

que c'est la vraie vérité ! Puis les idées chagrines reviennent. Mais que vous dirai-je encore de cet état maussade où je suis? Je sens que c'est peu digne d'intérêt et il faut que vous soyez bonne comme vous l'êtes pour vous y intéresser. Je sais que chacun a ses ennuis, souvent plus légitimes que les miens. Les gens qui ont du courage les surmontent. L'autre jour, je lisais le portrait de Montesquieu par lui-même. Voici comme il parle de lui :

« L'étude a été pour moi le souverain remède contre les dégoûts de la vie, n'ayant jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture n'ait dissipé. Je m'éveille le matin avec une joie secrète de voir la lumière; je vois la lumière avec une espèce de ravissement et, tout le reste du jour, je suis content. Je passe la nuit sans m'éveiller et, le soir, quand je vais au lit, une espèce d'engourdissement m'empêche de faire des réflexions. »

Voilà un homme qui savait vivre; mais il avait de l'énergie ! C'était un homme d'action aussi bien que d'étude et, de plus, c'était un homme de génie.

Je crois que l'énergie est une condition nécessaire du talent et que tous ceux qui n'ont point d'énergie sont médiocres. A ce compte, je suis des plus médiocres, comme, d'ailleurs, je m'en convaincs tous les jours.

Avec l'ennui, l'indolence s'accroît et me rend odieuse toute espèce d'action, même la plus courte et la plus facile. Au rebours de Montesquieu, je redoute beaucoup la nuit, car je m'endors difficilement et c'est dans la nuit que me viennent les plus vilaines et les plus noires réflexions.

Je me suis mis à lire un peu des ouvrages d'astronomie. C'est maintenant le genre de lectures que je préfère. Quand on songe qu'il y a tant de mondes dans l'espace, que chaque étoile est un soleil qui entraîne autour de lui des planètes probablement habitées comme notre terre, on comprend qu'on est si peu de chose, que l'humanité elle-même est si peu de chose dans cette effroyable immensité des êtres que ce n'est pas la peine de tant s'affliger et de tant se réjouir. Cela rapetisse et cela console. La terre est un point imperceptible au milieu des milliers d'autres terres qui roulent dans l'étendue. Qu'importe qu'une fourmi se trouve bien ou

mal dans cette fourmilière? Il n'y a pas d'orgueil humain qui puisse résister à ce genre de méditations. Entre autres choses, j'ai lu un livre de M. de Humboldt, intitulé *Cosmos*. C'est trop vague et trop pompeux. et le livre manque d'ordre; mais, du reste, c'est fort intéressant, plus intéressant qu'aucun roman. Si l'on pouvait voyager dans l'infini, d'étoile en étoile et de planète en planète, quelles curieuses choses on y verrait!

Je suis descendu quelquefois des étoiles sur notre terre, c'est-à-dire que j'ai lu quelques journaux. Il me semble que le Président aura quelque peine à obtenir sa prorogation et, dans tous les cas, cette prorogation, en la supposant votée par l'Assemblée, ne sera pas admise sans résistance. Une crise se prépare et nous aurons encore à traverser la guerre civile. D'un côté, l'impérialisme et, de l'autre, le socialisme...

On m'envoie le *Constitutionnel*. J'y ai vu plusieurs articles du docteur Véron. Voici une de ses phrases que j'ai retenue.

« Nul ne doit se laver les mains du salut de la France. »

C'est un nouveau style. Il est sûr que Pascal et Voltaire n'écrivaient pas de ce goût-là. Véron est tout-puissant, dit-on. Je le connais; il est gros, laid, et il a les écrouelles. Il donne à dîner et il a des flatteurs; il a un journal et, par conséquent, beaucoup d'amis. C'est le Richelieu de la bourgeoisie. Il disait un jour à Houssaye, qui me l'a répété :

— Il faut avouer que je suis bien heureux! Voilà trente ans que je bois chaque jour du vin de Champagne, et toujours je le trouve bon, J'ai eu toutes les femmes que j'ai désirées et le gouvernement ne fait rien d'important sans me consulter.

On parlait déjà alors de son mariage avec mademoiselle Brohan, qui vient de débuter. Il en avait parlé lui-même à Houssaye:

— Comme je ne puis l'acheter, disait-il, je n'ai qu'un moyen de l'avoir, c'est de me marier avec elle. De cette façon, j'aurai la plus jolie femme de tout Paris et elle me coûtera moins qu'une maîtresse.

Je vous demande pardon, madame la duchesse, de ces détails peu poétiques; mais il faut bien que vous sachiez

comment on envisage les choses dans le monde Véron, qui est un monde très à la mode à l'heure qu'il est.

Je viens d'avoir la visite de Meissonier, le peintre, et d'Émile Augier. Augier vient d'achever une comédie grecque en un acte, intitulée : *le Joueur de flûte*[1], et un opéra en deux actes, *Sapho*[2]. La musique est d'un jeune compositeur inconnu[3], protégé par madame Viardot. Madame Viardot s'est chargée du rôle de Sapho.

Nous avons de la neige, chose rare à cette époque dans notre climat. Je reste enfermé dans ma chaumière ; je n'y vois personne et je ne descends jamais à Vienne. Du reste, je n'ai rien commencé, ni pour Rachel, ni pour personne autre. La Comédie-Française fera tout ce qu'elle pourra pour exalter mademoiselle Brohan. C'est une rivale qu'on suscite contre Rachel qu'on n'aime pas. On espère que les succès de la jeune comédienne diminueront la vogue de la tragédienne. Mais que l'une triomphe ou l'autre, peu m'importe.

Adieu, madame la duchesse, je vous dirai le jour de mon départ; et la première chose que je verrai à Paris, ce sera la chambre où je trouve de si bonnes paroles et un si affectueux accueil.

Veuillez agréer, en attendant, l'assurance de ma reconnaissance et de mon respectueux attachement.

FRANÇOIS PONSARD

1. Comédie en un acte, en vers, représentée pour la première fois, sur le Théâtre-Français, le 19 décembre 1850.

2. Représenté pour la première fois, le 16 avril 1851, sur le théâtre de l'Opéra.

3. Gounod.

LE

VÉRITABLE CLAUDE GUEUX

Il y a une vingtaine d'années, j'étais allé passer une belle journée d'été avec mon ami ***, qui dirigeait alors le Parquet de Bar-sur-Aube. Dans cette pittoresque petite ville, les distractions n'abondent guère : il me proposa une visite à la maison centrale de Clairvaux. La route est agréable et le site ravissant. Sur la rive gauche de l'Aube, dans une combe verdoyante, au pied de « coteaux modérés », au milieu de quelques chaumières qui forment le hameau de Ville-sous-la-Ferté, se dressent les bâtiments de l'ancienne abbaye des Cisterciens, que semble encore bénir, du haut de la colline prochaine, la statue colossale de saint Bernard, son fondateur.

Le charme s'évanouit dès qu'on a franchi le seuil. Ce ne sont plus des moines que l'on rencontre, promenant leurs longues méditations sous les cloîtres, mais un corps de garde, des soldats, puis des gardiens et des prisonniers. « Clairvaux, dit Victor Hugo, abbaye dont on a fait une bastille, cellule dont on a fait un cabanon, autel dont on a fait un pilori. » Près de quatorze cents hommes sont détenus dans les murs de l'ancien monastère, subissant, pour la plupart, la peine de droit commun de la réclusion ; il y a aussi, dans un quartier à part, des militaires condamnés à la détention ; enfin, de temps à autre, quelque célèbre vaincu de la politique,

Blanqui, Kropotkine, le duc d'Orléans, Jules Guérin, vient, dans un local encore plus isolé, se recueillir et se calmer.

Nous visitâmes donc ce triste asile du vice et du crime, depuis les ateliers des divers corps de métier : menuisiers, tailleurs, cordonniers, etc., — car la maison, comme autrefois l'abbaye, doit se suffire à elle-même, — jusqu'aux immenses cuisines où se préparait le frugal repas de cette population, égale à celle d'un bourg important. Nous ne manquâmes point de goûter, dans des cuillers de bois, la classique soupe aux haricots. Puis, l'heure de la promenade arrivée, nous vîmes, dans des préaux aux murs élevés, des êtres gris et silencieux, des figures glabres et ternes, passer et repasser, en file indienne, sans échanger une parole, — ombres de damnés tournant dans un cercle de l'enfer.

Alors, l'aimable directeur, qui nous faisait les honneurs de « sa maison », nous dit : « Je vais vous faire entendre notre musique », — et il ajouta, avec une pointe d'orgueil : — « Car nous avons une musique ! » Il nous conduisit dans une cour, où, sur son ordre, les musiciens se réunirent. Oh ! le triste, le navrant concert ! Quand, entre ces froides murailles, dans ce carré rigide, vinrent se grouper en rond ces malheureux, vêtus de l'uniforme abject ; quand, sous le ciel bleu et le soleil ardent, éclata la joyeuse chanson des cuivres et tinta le refrain de quelque opérette en vogue, nous sentîmes passer en nous un de ces frissons d'horreur et de pitié qui ne s'oublient plus...

Ce milieu tragique, ce décor lugubre nous rappelèrent le drame que Victor Hugo y a placé[1] et dont il a fait le pendant de cette autre œuvre célèbre dans laquelle la terreur semble avoir atteint son paroxysme : *le Dernier Jour d'un Condamné*.

Or, à cette époque, j'habitais Troyes, cette ville curieuse, sans cesse résonnante des innombrables métiers de ses fabriques et des carillons de ses vieilles églises aux vitraux

1. *Claude Gueux* a paru d'abord dans *la Revue de Paris* (6 juillet 1834). — Voici les titres de quelques-uns des articles publiés dans ce tome III de *la Revue de Paris* : *le Château de Vaux*, par M. Léon Gozlan ; *Étude philosophique, Séraphita* (§ IV *Seraphîta-Seraphîtus*), par M. de Balzac ; *Eloa, la Sœur des Anges, de M. Ziegler*, par M. V. Schœlcher ; *le Convoi de la Laitière*, par M. Nisard, etc. On y annonce la prochaine publication du roman *Volupté*, par M. Sainte-Beuve.

merveilleux, cette ville dont les rues ont des noms de papes, et dont le souvenir est associé à des phases tour à tour si humiliantes et si glorieuses de notre histoire nationale. Troyes, naturellement, a son Palais de Justice, une bâtisse lourde et laide entre cour et jardin. L'intérieur répond à l'extérieur, et la salle d'audience de la Cour d'assises, où Claude Gueux fut jugé, n'a ni majesté, ni mérite quelconque au point de vue archéologique, si j'en excepte un vieux cartel, qui a sonné tant de quarts d'heure d'angoisse pour les accusés assis sous son cadran. Les jours où se plaide quelque procès retentissant, les personnes de la ville ou des environs qui ont obtenu des entrées de faveur, les femmes de magistrats et de fonctionnaires, sont introduites, par une sorte d'échelle de meunier, dans un grenier poudreux, d'où elles peuvent, en se pliant en deux, apercevoir et entendre vaguement ce qui se passe dans la salle, à travers d'étroites baies ménagées au niveau de leurs pieds.

Ce grenier contient pourtant des choses intéressantes : les archives de la Cour d'assises de l'Aube. C'est là que je pus retrouver, échappé à la dent des rongeurs, maculé et couvert d'une épaisse poussière, le dossier de l'affaire Claude Gueux. Car j'avais quelque méfiance. Le héros de Victor Hugo me paraissait un peu trop surhumain, et la curiosité m'était venue de comparer le réel au roman et la procédure à la poésie.

L'aimable et regretté critique, Henri de La Pommeraye, l'a dit très justement[1] : « Il y a deux Claude Gueux. Il y a le Claude Gueux de la fiction, celui que Victor Hugo a immortalisé, et qui restera dans la postérité tel que le poète a voulu qu'il fût... Il y en a un autre pourtant, celui que la collection des journaux judiciaires nous révèle et qui a existé réellement. »

Or ce dossier de la procédure criminelle, Victor Hugo ne l'a certainement pas eu sous les yeux : il paraît avoir tiré son drame, à peu près exclusivement, de la *Gazette des Tribunaux* de 1832, cette vénérable doyenne de nos feuilles judiciaires, qu'il est bien intéressant de relire aujourd'hui. On me permettra d'en donner tout de suite deux preuves matérielles.

1. Voir le journal *Paris* du 3 mars 1884. Dans ce feuilleton, M. de Lapommeraye fait la critique de *Claude Gueux*, drame en cinq actes, d'après le roman de Victor Hugo, par M. Gadot-Rollo, représenté au Théâtre Beaumarchais.

Victor Hugo place le crime au *4 novembre 1831*, date donnée aussi par la *Gazette*. Pourtant l'assassinat fut commis le *7 novembre*. S'il avait eu les pièces du dossier à sa disposition, pourquoi cette insignifiante, mais inutile erreur? En second lieu, Claude Gueux fut guillotiné le *1er juin* 1832, ainsi qu'en fait foi le procès-verbal de l'exécution dressé et signé par « Lefebvre, commis-greffier de la Cour d'assises de l'Aube ». Cependant Victor Hugo recule cette date au *8 juin*. C'est évidemment parce que la *Gazette* annonce, dans son numéro du *vendredi 15 juin* que l'exécution a eu lieu « *vendredi dernier* ». En ce temps-là, on le voit, les correspondances de province mettaient quelque temps à parvenir aux journaux parisiens, dont les colonnes étaient d'ailleurs suffisamment remplies par les tragiques événements qui se passaient alors dans la capitale. Enfin, voici un rapprochement plus curieux. Victor Hugo met dans la bouche de son héros, au moment de la dernière toilette, cette bravade : « Quant à moi, dit Claude avec un sourire, *je n'ai pas peur du choléra*. » Et, dans la *Gazette* du 11 avril, après le récit des tentatives d'évasion du condamné, nous lisons ceci : « Hier, un des gardiens parlait avec un de ses camarades du choléra. — *N'en aie pas peur*, dit une voix sourde, *tu ne mourras pas du choléra!* — Cette voix, c'était celle de Gueux. »

Il est juste d'ajouter que le grand poète n'avait pas dédaigné de se munir d'autres documents, et nous savons par les confidences du « témoin de sa vie[1] » qu'il s'était fait à lui-même un *dossier* de l'affaire Gueux. Ce témoin si documenté reproduit notamment une lettre adressée à Victor Hugo par M. Millot, greffier en chef de la Cour d'assises de l'Aube, qui se termine par cette phrase : « Si vous avez besoin de quelques renseignements qui se trouvent au dossier criminel, ce serait pour moi une bien grande satisfaction de vous les procurer. » Victor Hugo a-t-il profité de l'offre de ce greffier, plus désireux d'entrer en correspondance avec un poète illustre que soucieux d'observer les règles du secret professionnel? Encore une fois, je ne le pense pas; peut-être, au fond, préférait-il ne pas se placer en contact trop intime avec la bru-

1. *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, tome II, pages 194 et suivantes.

tale réalité et conserver, au sujet de son héros, certaines illusions qu'elle lui eût enlevées.

***

Donc, Claude Gueux a existé, et même il a existé sous ce nom prédestiné, qui, s'il faut en croire Victor Hugo, aurait mal disposé « les douze Champenois qu'on appelait messieurs les jurés » : — « Il est certain que, dès l'ouverture des débats, plusieurs d'entre eux avaient remarqué que l'accusé s'appelait Gueux, ce qui leur avait fait une impression profonde. »

Le lecteur désire-t-il se faire une idée du physique de Claude Gueux? Il aura le choix entre le signalement officiel inscrit au dossier et le portrait tracé par Victor Hugo. Il me paraît curieux de les mettre en regard.

Taille de 1m,77. Cheveux et sourcils blonds[1]. Yeux doux. Nez large. Bouche moyenne, Menton rond. Visage rond. Teint blême. Front haut. Une cicatrice de chaque côté du front, légèrement marqué de petite vérole, tatoué sur l'avant-bras droit d'une figure et sur le gauche de deux canons soutenus par une ancre marine, etc.	Claude Gueux... était une figure digne et grave. Il avait le front haut, déjà ridé quoique jeune encore, quelques cheveux gris perdus dans des touffes noires[1], l'œil doux et fort puissamment enfoncé sous une arcade sourcilière bien modelée, les narines ouvertes, le menton avancé, la lèvre dédaigneuse. C'était une belle tête.

Dans l'édition illustrée, Gavarni a essayé de traduire par le crayon la pensée du poète. Y a-t-il réussi? C'est affaire de goût. A mon humble avis, il n'a pas gratifié son personnage d'une « belle tête ».

Il est certain que la force physique de Gueux était prodigieuse. La *Gazette* nous raconte qu'après sa condamnation,

1, L'erreur de Victor Hugo sur la couleur des cheveux s'explique par ce fait que le signalement de la *Gazette* n'en dit rien.

enfermé dans la maison de justice de Troyes, il avait commencé par briser successivement deux paires de menottes, et le journal ajoute : « Avant-hier, dans un accès de fureur. il a brisé la troisième paire, faite exprès pour lui et d'une épaisseur extraordinaire. »

Au point de vue moral, la figure de Claude Gueux est loin de manquer d'intérêt. Assurément Victor Hugo, entraîné par le mirage spécial aux écrivains et aux poètes, a dépassé la mesure en faisant de cet assassin un martyr, et de cet habitué de maison centrale un « noble et intelligent » personnage ; et, lorsque, décrivant le singulier ascendant que Claude avait su prendre sur les prisonniers de Clairvaux, il conclut par ces mots : « C'était une sorte de pape captif avec ses cardinaux », il est permis de trouver la comparaison risquée. Toutefois il faut rendre à Claude Gueux cette justice qu'il n'était pas un malfaiteur vulgaire, et la *Gazette* relate, de son côté, « *l'empire extraordinaire*, l'espèce de *fascination* que cet homme exerçait sur ses compagnons de misère ». Ne pourrait-on voir dans ces quelques mots le véritable germe de l'œuvre ?

Il y a plus, — et je m'étonne que Victor Hugo ait négligé ce trait, — Claude Gueux était, s'il faut en croire le greffier de Troyes, un type vraiment rare d'amour filial. Ce fonctionnaire romantique le dépeint ainsi à son illustre correspondant, au cours de la lettre que j'ai déjà citée : « Je pense, monsieur, qu'il est important que vous sachiez que le père Gueux, très âgé, a été condamné à une peine qu'il subissait dans la maison centrale de Clairvaux, et que son fils, pour lui porter secours, a commis avec intention une action dont le résultat l'a conduit dans la prison de son père. Quand il faisait du soleil, Gueux prenait entre ses bras son vieux père et le conduisait avec le plus grand soin sous la chaleur du jour... » Mais que parlé-je de romantisme ? N'est-ce point un bas-relief antique, et « le père Gueux » ne s'appelait-il pas Anchise ?

Quand il admire son intelligence, il faut encore reconnaître que Victor Hugo n'a pas trop surfait le modèle. Claude avait le don de la parole et cet art de remuer l'auditoire que l'on peut rencontrer, paraît-il, au fond d'une prison aussi

bien qu'à la tribune ou sur la place publique. L'audience de la Cour d'assises fut pour lui une sorte de triomphe oratoire. Nous verrons seulement qu'il abusait un peu de sa facilité.

De ces dons naturels, Claude Gueux avait fait un fort triste emploi, et sa vie était bien une « vilaine vie », comme l'aurait dit, d'après notre poète, le président des assises dans son résumé. Victor Hugo nous raconte que Claude, pauvre ouvrier, vivant avec une fille et l'enfant de celle-ci, avait volé : « Je ne sais ce qu'il vola, je ne sais où il vola. Ce que je sais, c'est que de ce vol il résulta trois jours de pain et de feu pour la femme et pour l'enfant, et cinq ans de prison pour l'homme. » — « Ces quelques lignes de Victor Hugo, dit Henri de La Pommeraye, m'ont toujours fait passer un frisson dans tout le corps, et — c'est l'art ainsi que le droit du poète — Claude Gueux apparaît tout de suite comme une victime de la misère ; on ne le méprise point, on le plaint. » La réalité est un peu différente. Claude, originaire de la Côte-d'Or, avait été condamné, dès 1823, à l'âge de dix-neuf ans, par la Cour d'assises de Saône-et-Loire, à cinq ans de prison pour vol et envoyé à Clairvaux. Là, il essaya de tuer « à l'aide de son propre sabre » le gardien-chef Delaselle, celui-là même qu'il devait tuer tout à fait plus tard, et ce beau geste lui avait valu, en 1828, une seconde condamnation à six mois. Enfin, libéré en 1829, il commettait la même année un vol de nuit dans une maison habitée, qui l'amenait devant le jury de la Côte-d'Or : d'où une nouvelle condamnation à huit ans de réclusion, prononcée le 30 novembre 1829. Ce n'est pas tout. Après son dernier crime, transféré à Troyes pour y attendre son jugement, il avait « dirigé un plan d'évasion aussi hardi qu'habile », et cet homme « qui semblait jouir au crime *(sic)* et n'y chercher que la célébrité », avait annoncé l'intention de tuer les juges sur leurs sièges[1]. Nous sommes loin du personnage presque vertueux de tout à l'heure, mais ce qui va se passer n'en sera que plus conforme à la logique et à la vraisemblance.

1. Voir, dans la *Gazette des Tribunaux* des 19-20 mars 1832, le compte rendu du procès.

*
* *

Ainsi, Claude était de nouveau le pensionnaire de l'État dans l'ancienne abbaye de Clairvaux. C'est là que, le 7 novembre 1831, il tue le gardien-chef Delaselle. Pourquoi?

L'explication de Victor Hugo est bien simple. Grand mangeur, affligé d'une sorte de boulimie, Claude mourait de faim dans la prison, sa ration ne pouvant lui suffire. Or, un autre détenu, le jeune Albin, qui, lui, n'avait apparemment aucun appétit, eut pitié de l'affamé, et partagea chaque jour sa pitance avec lui. Mais voici que le « directeur des ateliers », jaloux de l'influence de Claude sur les autres détenus, fait emmener Albin dans un autre atelier. Claude, désolé de perdre à la fois son ami et son supplément de dîner, (« pauvre lion en cage à qui on ôtait son chien ! ») prie, supplie, raisonne, et se heurte au refus obstiné du directeur, qui dédaigne de lui donner la moindre explication. Le terrible détenu lui accorde un délai pour revenir sur sa décision : « Réfléchissez. Nous sommes aujourd'hui le 25 octobre. Je vous donne jusqu'au 4 novembre. » Le délai passé sans qu'Albin ait été réintégré dans l'atelier, Claude « juge » le directeur, le « condamne à mort », et exécute la sentence après un dernier discours pathétique et infructueux. Telle est la magie du style de Victor Hugo qu'elle fait passer les plus criantes invraisemblances ! La sympathie publique se porte presque nécessairement vers l'assassin, tandis que la victime joue un rôle véritablement odieux et ne semble digne d'aucune pitié. L'esprit de justice intransigeante qui anime en général les lecteurs de romans et les spectateurs de drames, fussent-ils fort peu scrupuleux dans la vie courante, est même satisfait lorsque « monsieur D. » tombe sous les coups de Claude Gueux.

Victor Hugo a dépeint avec insistance la figure sinistre de ce directeur des ateliers, « espèce de fonctionnaire propre aux prisons, qui tient tout ensemble du guichetier et du marchand, qui fait en même temps une commande à l'ouvrier et une menace au prisonnier, qui vous met l'outil aux mains et les fers aux pieds ». Il lui prête les sentiments les plus bas

et le caractère le plus répugnant, et décrit longuement la féroce persécution dont est victime son prisonnier. Jugez-en : « Il paraît même qu'un jour, étant de bonne humeur et voyant Claude Gueux fort triste, car cet homme pensait toujours à celle qu'il appelait sa femme, il lui conta, par manière de jovialité et de passe-temps, et aussi pour le consoler, qu'elle s'était faite fille publique... » J'ai sous les yeux le croquis de ce prétendu « directeur des ateliers », par Gavarni : nez proéminent, yeux enfoncés dans l'orbite, regard mauvais, lèvres pincées, visage rasé avec de courts favoris, lunettes remontées sur le front, chef couvert d'une calotte, faux-col coupant la figure d'un angle droit, cravate blanche et redingote bureaucratique. Le vilain bonhomme et la haïssable figure !

Je ne crois pas que la victime de Claude Gueux ait eu cette apparence rébarbative et hautaine ; ce n'était, je l'ai déjà dit, qu'un brave gardien de prison. « Il y a là, dit Henri de La Pommeraye, une habileté de l'auteur, qui, afin de ne pas trop diminuer la sympathie ou au moins la commisération du lecteur pour Claude, n'a pas voulu faire de son héros le meurtrier d'un de ces gardiens qui sont les serviteurs respectables, les soldats dévoués de la loi. » Les gardiens des prisons, ceux des maisons centrales surtout, sont bien en effet des soldats, et des soldats toujours au feu. Un journal[1] publiait naguère, sous le titre de *Martyrologe*, la liste, forcément incomplète, des attentats dirigés contre ces modestes et courageux fonctionnaires, et constatait que, chaque année, plusieurs d'entre eux tombent sous les coups de leurs terribles ennemis les détenus. Pour la seule maison de Clairvaux, il est à ma connaissance que, de 1847 à 1881, la Cour d'assises de l'Aube a jugé *vingt-six* affaires de meurtre ou tentative de meurtre sur des gardiens. Si l'on songe que la proportion est d'environ *trois* gardiens pour *cent* condamnés, on sera édifié sur l'état de péril permanent où vivent les premiers.

Delaselle, gardien-chef à Clairvaux en 1831, ne devait pas être un méchant homme ; il était marié et père de famille ; non seulement on ne pouvait lui reprocher aucun abus de

1. Voir l'*Éclair* du 14 avril 1896.

pouvoir, aucune vexation inutile et barbare, mais même, au dire du détenu Faillette, qui déposa comme témoin, « il avait fait du bien à Gueux en plusieurs circonstances, et lui avait fait donner de petites places pour adoucir son sort ». Rien n'avait pu désarmer la haine de Claude, qui, le lecteur se le rappelle, avait été condamné en 1828 sur la déposition de ce même Delaselle pour l'avoir frappé d'un coup de sabre, alors qu'il s'interposait dans une rixe entre détenus.

Est-ce à dire que Victor Hugo ait inventé de toutes pièces les mobiles du crime? Nullement. Nous apprenons, en effet, par le compte rendu des débats, que le détenu Albin « partageait avec l'accusé ses aliments », et qu'il lui avait été « interdit de l'approcher ». Mais Albin n'avait pas été changé d'atelier, et personne ne l'avait empêché de fournir des vivres à Claude. Ce dernier déclara, il est vrai, dans son interrogatoire : « J'ai voulu me venger du gardien-chef parce qu'il m'avait retiré le supplément de vivres qui m'était donné par Albin ; Albin m'a dit que Delaselle lui avait défendu de me le fournir dorénavant. » Mais ce n'est là qu'une explication d'inculpé, car, si on s'en rapporte à la déclaration d'Albin lui-même, Delaselle lui avait simplement interdit de « fréquenter » Claude, et Albin, sans parler à son ami de cette défense, s'était borné à le prévenir que « pour ne pas faire tenir de propos dans le réfectoire, il lui remettrait dans sa chambre le pain ou les autres aliments dont il aurait besoin ».

Maintenant, s'il fallait approfondir la nature de « l'amitié » qui unissait Claude et Albin, et rechercher les raisons de la consigne donnée par le gardien-chef, on serait sans doute amené à des soupçons d'une nature particulièrement délicate : il faudrait faire allusion, avec la *Gazette*, à ces « sentiments ignobles que le vice engendre, que les prisons nourrissent », et aborder la triste psychologie des crimes commis dans les maisons centrales. Ici, l'axiome « cherchez la femme » n'a plus cours. J'ai lu le dossier d'une procédure criminelle suivie contre Albin lui-même (Félix-Albin Legrand), qui, *un mois après l'exécution de Claude Gueux*, tua à coups de couteau un détenu nommé Laroche, et fut condamné pour ce fait, le 19 décembre 1832, par la Cour d'assises de l'Aube, aux travaux forcés à perpétuité. Or veut-on savoir quel était le mobile de

ce meurtre? L'acte d'accusation relate que « Laroche s'était plaint au gardien-chef de menaces à lui faites par l'accusé, menaces qui auraient eu, suivant lui, pour cause un refus d'accepter de honteuses propositions... » Un demi-siècle plus tard, le 2 août 1881, la même Cour d'assises condamnait aux travaux forcés à perpétuité un nommé L..., détenu à Clairvaux, accusé de tentative d'assassinat d'un gardien. Il résulta ceci des débats et d'une étrange correspondance saisie : L... avait commis son crime uniquement pour être confronté avec un détenu, enfermé dans un autre quartier, qu'il avait *entendu chanter*, mais qu'il n'avait jamais pu rencontrer, et qu'il *voulait voir* à tout prix, fût-ce dans le cabinet du juge d'instruction, fût-ce même seulement, comme la chose arriva, à l'audience de la Cour d'assises!... Quelle sombre lueur sur ces gouffres qu'on appelle des maisons centrales!

Laissons cela... Aussi bien, pour une raison ou pour une autre, Claude Gueux était animé d'une haine profonde contre le malheureux gardien, et avait résolu sa mort. Comment exécuta-t-il son projet? C'est ce que nous apprend l'acte d'accusation signé de M. le procureur général près la Cour royale, Persil :

Le 7 novembre, vers quatre heures et demie du soir, il alla trouver les détenus Fayette et Pernot, et leur dit qu'il venait leur faire ses adieux parce qu'il était un homme perdu, ayant l'intention de tuer le soir même Delaselle et de se tuer ensuite. Il donna pour motif à cette action que Delaselle avait défendu au détenu Albin, qui ordinairement lui donnait du pain et des légumes, de continuer à le faire. Un peu plus tard, il fit la même confidence au détenu Lamy, qui le vit tenant à la main une hache de charpentier et s'amusant à découper un morceau de bois. Il fit voir également cette hache, qu'il s'était procurée dans un atelier de menuiserie, à Faillette et à Pernot, en menaçant de faire sauter la tête à celui qui le trahirait. Il força même Faillette à l'accompagner et à se tenir à genoux dans l'obscurité pour dérober la vue de la hache à tous les yeux. Delaselle avait l'habitude de faire une tournée dans les ateliers : c'était le moment choisi par Gueux pour l'exécution de son projet. Dès qu'il l'aperçut, vers six heures du soir, il se dirigea vers lui comme s'il avait quelque demande à lui faire, et il le suivit jusqu'à l'extrémité de l'atelier. Arrivé près de la porte, il tira de son pantalon la hache dont il s'était muni et en frappa violemment Delaselle, à plusieurs reprises, sur le derrière de la tête. La victime tomba de suite à la renverse sur un

métier de calicotier, ce qui n'empêcha pas Gueux de lui asséner encore plusieurs autres coups, en s'écriant : « Voyons si tu es mort, Delaselle ! » Puis il se retira de quelques pas dans l'atelier, proférant des menaces contre les autres gardiens et criant : « Tas de lâches, arrivez donc ! » Un instant après, il écarta sa chemise de sa poitrine et se porta plusieurs coups de ciseaux. Mais il fut arrêté presque aussitôt par la garde. Cependant, Delaselle était resté sur le métier sans pouvoir articuler aucune parole. On s'empressa de le relever et de le transporter dans sa chambre, où il expira vers deux heures de la nuit, sans avoir repris connaissance.

Lorsque après cet exposé, d'une froideur et d'une précision convenables à un document de ce genre, on relit le récit de Victor Hugo, comment ne pas admirer le merveilleux parti qu'a su tirer de ces faits si simples sa puissante imagination? Essayons de résumer ce récit.

Claude Gueux commence, en s'éveillant, par prendre dans une boîte placée au pied de son lit une paire de ciseaux de couturière, « la seule chose qui lui restât de la femme qu'il avait aimée ». Il les montre au condamné Ferrari, en disant : « Ce soir, je couperai ces barreaux-ci avec ces ciseaux-là. » — « Ferrari, incrédule, se mit à rire, et Claude aussi. » Puis, ce dernier achève un travail pressé qui lui avait été payé d'avance. Vers midi, il descend à l'atelier des menuisiers. C'est le prologue du drame ; il vaut la peine de le citer en entier :

Claude était aimé là comme ailleurs, mais il y entrait rarement. Aussi : « Tiens ! voilà Claude ! » On l'entoura. Ce fut une fête. Claude jeta un coup d'œil rapide dans la salle. Pas un des surveillants n'y était. « Qui est-ce qui a une hache à me prêter? dit-il. — Pourquoi faire? » lui demanda-t-on. Il répondit : « C'est pour tuer ce soir le directeur des ateliers. » On lui présenta plusieurs haches à choisir. Il prit la plus petite, qui était fort tranchante, la cacha dans son pantalon, et sortit. Il y avait là vingt-sept prisonniers. Il ne leur avait pas recommandé le secret. Tous le gardèrent. Ils ne causèrent même pas de la chose entre eux.

La journée s'écoule sans incident, le soir arrive. A sept heures, Claude est enfermé dans son atelier, suivant l'usage, avec ses compagnons de métier. Alors se passe « une scène extraordinaire, une scène qui n'est pas sans majesté ni terreur,

la seule de ce genre qu'aucune histoire puisse raconter ». Claude monte sur un banc et fait un discours à la « chambrée ». Il raconte les persécutions dont l'a rendu victime le « directeur » ; il annonce qu'il l'a jugé et condamné à mort et qu'il va tuer cet homme quand il viendra faire sa tournée ; il atteste « la conscience des quatre-vingt-un voleurs », et soumet « honnêtement ses raisons aux hommes justes » qui l'écoutent ; il demande enfin si quelqu'un a une objection à lui présenter. Un de ces « justes » propose seulement qu'avant de tuer le directeur, Claude essaye une dernière fois de le fléchir. « C'est juste, dit Claude, et je le ferai. » Appuyé sur l'assentiment de « cette étrange cour de cassation », Claude reprend toute sa sérénité. Il distribue ses dépouilles entre ses compagnons et les embrasse tous. « Quelques-uns pleuraient, il souriait à ceux-là. » Cet homme fort ne dédaignait pas les espièglerie : il éteint une chandelle « avec le souffle de sa narine, car il avait de mauvaises habitudes d'éducation qui dérangeaient sa dignité naturelle plus souvent qu'il n'aurait fallu ». Puis il ordonne qu'on se remette au travail...

Il est hors de doute que Victor Hugo s'est inspiré, pour tout ce récit, de la *Gazette des Tribunaux*. Voici, en effet, dans quels termes elle expose ce second acte de la tragédie :

Pour leur ôter toute possibilité de le trahir, il les refoule pendant deux heures dans un coin de l'atelier, en attendant sa victime, jetant à leurs pieds, avec un air de hauteur, l'instrument fatal, et les défiant de fuir, menaçant, au moindre geste, de faire voler une tête ; tantôt sombre et morne, tantôt riant de leur air effrayé, tantôt enfin leur adressant ses derniers adieux avec effusion et d'une voix solennelle ; distribuant entre eux, comme gages d'amitié, les faibles biens d'un condamné. Alors, de ces mots, de ces gestes qui bouleversent toutes les idées par leur contradiction : *Delaselle t'a fait raser aujourd'hui, Pernot ; voici, moi, le rasoir que je lui prépare. — Voici une chandelle qui est de trop,* dit l'un des témoins ; il l'éteignit avec le souffle de ses narines. Ce mouvement nous fit rire ; nous espérions qu'il allait s'adoucir. Un instant après : « Mes vieux amis, votre main !... Je n'étais pas né pour l'infamie ; cependant, ils l'ont voulu !... ils m'ont tué à coups d'épingle... Moi, d'un seul coup, je... A moi ensuite, je ne veux pas du bourreau.

Reprenons le récit de Victor Hugo. Neuf heures sonnent : la porte s'ouvre, il se fait dans l'atelier « un silence de

statues ». Le « directeur », seul comme d'habitude, « entra avec sa figure joviale, satisfaite et inexorable, ne vit pas Claude qni était debout à gauche de la porte, la main droite cachée dans son pantalon, et passa rapidement devant les premiers métiers, hochant la tête, mâchant les paroles, et jetant çà et là son regard banal, sans s'apercevoir que tous les yeux qui l'entouraient étaient fixés sur une idée terrible ». Claude le suit, l'aborde, le supplie de nouveau, « avec une voix qui eût attendri le démon », de lui rendre Albin. Le « directeur » refuse avec brusquerie, et, comme l'autre lui demande une dernière fois le motif de sa rigueur, il ne répond qu'un mot, toujours le même, mot d'enfant ou de despote : *Parce que!* C'est le signal du crime. « A la réponse du directeur, Claude avait reculé d'un pas. Les quatre-vingts statues qui étaient là virent sortir de son pantalon sa main droite avec la hache. Cette main se leva, et, avant que le directeur eût pu pousser un cri, trois coups de hache, chose affreuse à dire, assénés tous les trois dans la même entaille, lui avaient ouvert le crâne. Au moment où il tombait à la renverse, un quatrième coup lui balafra le visage; puis, comme une fureur lancée ne s'arrête pas court, Claude Gueux lui fendit la cuisse droite d'un cinquième coup inutile. Le directeur était mort[1] ».

Son crime accompli, Claude essaie de se tuer. Il prie un détenu de l'éclairer (je trouve ce détail dans le dossier), découvre sa poitrine et s'y porte plusieurs violents coups de ciseaux ; tout en se frappant, il s'écrie, — c'est encore le dossier que je cite, textuellement : — « *Je ne trouverai donc pas ce cochon de cœur!* » La *Gazette* offre une version quelque peu différente : « *Cœur de cochon, je ne te trouverai donc pas!* » Victor Hugo a cru devoir ennoblir cette expression : « La lame était courte, la poitrine était profonde. Il y fouilla longtemps, et à plus de vingt reprises en criant : *Cœur de damné, je ne te trouverai donc pas!* ».

J'ai toujours été surpris que Victor Hugo, qui a consacré

1. La *Gazette* s'exprime ainsi : « Delaselle entre, Gueux s'approche, cause avec lui le long du corridor. *Il faut qu'il en soit ainsi*, dit le gardien en arrivant au bout de l'atelier. — *Il faut donc faire ici du boudin!* et Delaselle tombe sur un métier, le crâne horriblement ouvert par trois coups portés dans la même plaie, un quatrième fend la figure en deux. *Tu n'es pas encore mort, Delaselle!* et le sang coule de la cuisse par une profonde et dernière blessure. »

un chapitre des *Misérables* à la réhabilitation du mot de Cambronne, peut-être apocryphe, ait reculé ici devant une expression vraie et énergique, bien en situation et dans le vocabulaire de son personnage, pour y substituer une apostrophe un peu théâtrale. M. de La Pommeraye était du même avis. « Victor Hugo n'ose pas toutefois — de 1834 à 1884, nous avons fait du chemin — transcrire le mot exact de Claude fouillant sa poitrine avec la pointe des ciseaux... Sans concession au naturalisme, « cœur de damné » est moins nature ! »

*
* *

Si nous en croyons Victor Hugo, Claude Gueux, qui s'était évanoui à la suite de sa tentative de suicide, ne reprit connaissance que dans son lit. « Il avait auprès de son chevet de bonnes sœurs de charité, et de plus un juge d'instruction qui instrumentait et qui lui demanda avec beaucoup d'intérêt : *Comment vous trouvez-vous?* »

L'instruction de l'affaire, retardée par la maladie de Claude, fut assez longue. Elle commença, — car tel était déjà l'usage, qui remonte loin d'ailleurs ! — par la confrontation du meurtrier avec le cadavre de sa victime. Il avoua le crime dans toutes ses circonstances, et déclara qu'il ne s'en repentait en aucune façon. Plus tard, au cours de l'information, je suis bien fâché d'avoir à le constater, il chercha à compromettre plusieurs de ses « cardinaux »; il remit au gardien de la prison de Troyes une lettre, écrite et signée de sa main, par laquelle il dénonçait trois détenus de Clairvaux, Fayette, Blondeau et Pernot, comme l'ayant poussé au crime et lui ayant fourni les moyens de le perpétrer. Ce qu'il y a de pis, c'est que cette dénonciation a tout l'air d'être mensongère.

Ce fut le 16 mars 1832 qu'il comparut enfin devant la Cour d'assises de l'Aube, présidée par M. le conseiller de Glos. Cette cause célèbre avait attiré une affluence considérable, comme nous l'apprend, dans le style du temps, la *Gazette des Tribunaux :* « La nature des faits, les récits qui circulent sur le caractère remarquable de l'accusé, le déploiement de forces rendu nécessaire par la crainte qu'il inspire et par la

présence de dix témoins amenés de Clairvaux, tout contribue aujourd'hui à tirer de son apathie ordinaire le paisible habitant de Troyes ; l'enceinte et les avenues mêmes du Palais regorgent d'une foule avide d'émotions. » L'accusé était « revêtu de la triste livrée de Clairvaux. » Sur la table des pièces à conviction, on voyait « une hache rouillée par des taches de sang et portant encore, à son taillant, des dents humaines *(sic)* et des cheveux. »

L'interrogatoire de Claude Gueux et son plaidoyer pour lui-même caractérisèrent surtout les débats ; il est à remarquer, en effet, dans le compte rendu de la *Gazette*, comme dans le livre de Victor Hugo, que l'accusé, son attitude, ses discours, tiennent une place considérable et tout à fait dominante. Le rôle des témoins fut assez effacé. D'après Victor Hugo, ils refusaient de déposer contre Claude ; celui-ci leur aurait « commandé » de parler, les aurait écoutés avec attention et rectifiés quand ils omettaient des faits *à sa charge*. Mais cet invraisemblable amour de la vérité et de la justice n'exista que dans l'imagination du poète. Il paraît, au contraire, que l'accusé interrompit, à diverses reprises, ses anciens compagnons avec la plus grande violence, et s'écria : « Des témoins ! des témoins ! Dans cette maison de Clairvaux, est-ce qu'on ne trouve pas tout ce qu'on veut ? » Il essaya même de nier la préméditation et soutint qu'il n'aurait pu cacher la hache dans son pantalon. Il fallut démontrer que la chose était possible, par une expérience faite à l'audience devant le jury. Les deux récits sont également des plus sobres en ce qui touche le réquisitoire du procureur du roi, M. Poinsot[1], et la plaidoirie de l'avocat de Claude Gueux, Me Cénégal. « La plaidoirie pour et la plaidoirie contre », dit avec dédain Victor Hugo, « firent, chacune à leur tour, les évolutions qu'elles ont coutume de faire dans cette espèce d'hippodrome qu'on appelle un procès criminel. »

Mais, dès qu'il s'agit de Claude, le poète et le correspondant du journal judiciaire s'étendent avec une égale complaisance et semblent s'accorder pour le placer sur un

1. Ce magistrat était devenu président de Chambre à la Cour de Paris, lorsque, revenant de Troyes dans les premiers jours de décembre 1860, il fut assassiné dans son wagon par le mystérieux et introuvable Jud.

véritable piédestal. La comparaison ne manque pas de piquant.

Gazette des Tribunaux.

Il lutte avec une étonnante présence d'esprit, il faut le dire même, *avec une sauvage éloquence, qui, à chaque instant, arrache à l'auditoire de ces mouvements prolongés si précieux pour un orateur*, et que l'accusé semble suivre avec orgueil. Son système tend à faire écarter les questions aggravantes et à établir celle de provocation... *Ses gestes sont dramatiques*, son langage est énergique, facile ; tantôt calme et froidement logique, tantôt bouillonnant de vigueur, toujours *respectueux pour la cour*...

Victor Hugo

Claude eut une *bonne attitude devant la cour*... Il parla debout, avec une voix pénétrante et bien ménagée, avec un œil clair, honnête et résolu, avec un *geste presque toujours le même, mais plein d'empire*. Il dit les choses comme elles étaient, simplement, sérieusement, sans charger ni amoindrir, convint de tout, regarda l'article 296 en face, et posa sa tête dessous. Il eut des moments de *véritable haute éloquence qui faisaient remuer la foule et où l'on se répétait, à l'oreille, dans l'auditoire, ce qu'il venait de dire.*

Veut-on avoir un échantillon de l'éloquence de Claude Gueux ? On nous permettra de l'emprunter encore à la *Gazette :*

« Je l'ai assassiné, s'écrie-t-il, je l'avoue ; mais vous, magistrats, vous, messienrs du jury, lorsque, tranquilles sur vos sièges, vous entendez dire que j'ai frappé sans provocation parce que Delaselle n'avait pas levé une hache sur ma tête, vous ne comprendrez pas tout ce qu'il y a d'horrible, d'atroce dans les douleurs d'une faim continuelle, tout ce qu'il y a de barbare dans ce supplice auquel on m'avait condamné après avoir épuisé tous les supplices ! J'avais faim, on me refuse à manger ; j'avais un ami, on lui refuse de me parler ; je nourrissais, moi affamé, je nourrissais mon père du fruit de mon travail, on me fait passer dans un atelier où je ne gagne plus rien. J'ai juré vengeance, car j'étais provoqué, provoqué pendant six ans, à toute heure du jour. J'ai tenu mon serment, et ceux qui m'accusent aujourd'hui parce qu'ils ne tremblent pas devant moi, n'ont sur moi d'autre avantage que leur lâcheté : ils ont applaudi à mon crime, et n'avaient pas osé le commettre ! »

Ainsi ce voleur, pour illettré qu'il fût, savait parler... si toutefois ce discours n'a pas été composé, dans le silence du cabinet, par le correspondant troyen de la *Gazette* ; mais il

a dû reproduire au moins le sens des paroles prononcées par Claude. Victor Hugo, bien entendu, ne s'est fait, lui, aucun scrupule de substituer tout à fait son propre style à celui du journal judiciaire ; il a élevé, enrichi, dramatisé l'apostrophe de l'accusé à ses juges ; après quoi il a conclu : « Mouvement sublime, selon nous, qui faisait tout à coup surgir, au-dessus du système de la provocation matérielle, sur lequel s'appuie l'échelle mal proportionnée des circonstances atténuantes, toute une théorie de la provocation morale oubliée par la loi. »

Je suis maintenant obligé de constater que l'énergie de Claude ne paraît pas l'avoir soutenu jusqu'au bout. Pendant le réquisitoire du procureur du roi, « toute sa force s'est affaissée, et il sanglote, la tête appuyée entre ses mains ». Il entendit son arrêt de mort sans faire un seul mouvement ; mais il était pâle et abattu, nous dit la *Gazette*.

Le jury, en effet, après une demi-heure de délibération, avait rapporté un verdict affirmatif sur la question principale et celle de préméditation ; il n'avait pas eu à se prononcer sur les circonstances atténuantes, car la loi qui modifia en ce point l'ancien article 463 du Code pénal n'était pas encore promulguée. Elle le fut le 28 avril 1832, *un mois après*, et Albin, plus heureux que son ami, en bénéficia lors du procès auquel j'ai fait allusion.

*
* *

Le condamné, nous apprend la *Gazette des Tribunaux*, fut ramené à la maison de justice de Troyes « à travers une foule innombrable ». Là, ayant repris son calme et sa « dignité », cet infatigable discoureur « harangue ses compagnons, leur montre l'abîme où les passions l'ont entraîné, et, pour leur apprendre au moins à mourir en homme de cœur quand on n'a pas su vivre en homme de bien, il ne se pourvoira ni en grâce, ni en cassation ». Il est inutile d'ajouter que ces deux recours, étant de droit lorsqu'un arrêt a prononcé la peine capitale, furent néanmoins examinés d'office[1] ; mais ils furent

1. S'il faut en croire la *Gazette* du 11 avril, Claude Gueux, « cédant à des instances parties de haut » (?), se serait pourvu en cassation au dernier moment, « quelques-uns disent après le délai légal ».

tous deux rejetés. Dans le dossier constitué par Victor Hugo, le « témoin de sa vie » a trouvé la demande en grâce accompagnée de la note suivante :

Le nommé Gueux (Claude) a été condamné à la peine de mort pour un crime auquel le tourment de la faim l'avait poussé. Sa tendresse pour son père a intéressé en sa faveur tous ceux qui l'ont approché. Malheureusement l'affaire est à sa fin, la Cour de cassation et la Chancellerie l'ont examinée, et le jugement va être exécuté si le roi n'accorde pas une commutation de peine. Le condamné attend le mot qui doit lui donner la mort ou la vie. La clémence de Sa Majesté, si généralement connue, est implorée par le condamné et par les jurés mêmes.

Cependant, le temps passait et l'exécution ne se faisait pas. Nous avons vu à quels accès de fureur Gueux se livrait dans sa prison. La *Gazette des Tribunaux*, qui les racontait dans son numéro du 6 mai 1832, blâmait âprement ce retard.

Voilà plus de six semaines qu'un arrêt de mort a été rendu contre Gueux et, depuis plus de six semaines, le malheureux attend, de jour en jour, l'exécution de la fatale sentence. Depuis six semaines, on soigne, on nourrit, on engraisse, pour ainsi dire, un homme qu'on a voué à la mort et qui n'appartient plus qu'au bourreau. N'est-ce point là multiplier cent fois son supplice, et, puisque la peine de mort figure encore dans nos codes, ne devrait-on pas, par pitié, abréger cette agonie de tous les jours ?

Ici le sage organe judiciaire atteint presque le ton d'une feuille intransigeante moderne ; et pourtant, qui n'approuverait ses réflexions, trop souvent encore possibles de nos jours ? Au reste, l'époque où la *Gazette* s'exprimait ainsi était singulièrement troublée, et l'on conçoit que les décisions administratives y aient souffert quelque retard. Nous sommes, en effet, au plus fort de l'épidémie cholérique et de l'affolement qu'elle provoqua. Chaque matin, les journaux publient le chiffre effrayant des décès de la veille, dans la liste desquels figure, le 16 mai, le nom illustre de Casimir-Perier, président du Conseil. A Paris, le Palais-de-Justice est déserté, le premier président Séguier est atteint du mal terrible, les audiences sont levées faute de magistrats et d'avocats. La situation politique n'est guère plus rassurante. Le 5 juin,

éclatera l'insurrection causée par les obsèques du général Lamarque ; Paris va être placé sous le régime de l'état de siège...

Mais revenons à Troyes, où l'exécution de Claude Gueux eut enfin lieu le 1er juin, « heure de dix du matin, sur la place publique du marché à bled de cette ville », dit le procès-verbal. A sept heures, on était venu lui annoncer que son recours en grâce était rejeté et qu'il lui fallait se préparer à mourir. Il le fit avec courage. Madame Victor Hugo a publié, dans le livre que j'ai déjà cité, une lettre adressée de Troyes, le 4 juin 1832, à M. Delaunay, rue Joubert, 28, à Paris, par la « sœur Louise »[1], qui avait assisté le condamné dans ses derniers moments. La sainte fille remercie ce philanthrope d'une somme d'argent qu'il avait envoyée, — sans doute après avoir lu la *Gazette* ou un autre journal, — « au pauvre prisonnier, lequel, a disposé d'une partie en faveur de deux détenus condamnés aux travaux forcés à perpétuité et donné le reste à une de ses sœurs ». La lettre continue en ces termes :

Nous eussions désiré qu'il se fût réservé quelque chose pour se faire dire des messes après sa mort, mais il n'y a pas pensé et nous ne le lui avons pas rappelé. Ce malheureux a bien souffert depuis son jugement, par l'appréhension du genre de mort qui lui était destiné. Nous avons partagé ses peines ; il y a été très sensible. Nous avons eu la consolation de lui voir accueillir avec des sentiments pleins de foi les secours de la religion. Il a terminé sa carrière avec une édification et un courage qui ont ému les personnes qui ont assisté à ses derniers moments, etc...

C'était le jour du marché. Une foule énorme se pressait autour de la guillotine. « Malgré les efforts de l'autorité, dit la *Gazette*[2], pour suivre aujourd'hui l'impulsion philanthropique des esprits en cherchant à cacher un si terrible spectacle, l'œil était affligé de suivre le mouvement empressé de tant de curieux, de tant de femmes surtout, là où une scène

1. Cette religieuse faisait sans doute partie des sœurs de l'hospice de Troyes qui, d'après notre journal judiciaire, « sont venues avec larmes implorer la commisération de M. le procureur du Roi, tant le spectacle de ce condamné chargé de fers les a attendries... »

2. Numéro du 15 juin 1832.

de sang les attendait. » Claude Gueux traversa cette foule « la tête baissée, pâle et défait ». Arrivé sur l'échafaud, il embrassa le prêtre qui l'accompagnait et, chose inouïe dans les fastes de la guillotine ! il voulut aussi *embrasser l'exécuteur*, « qui le repoussa doucement[1] ». Il paraît que ce « double mouvement » produisit sur le public une vive impression. Aussitôt le malheureux commença une suprême « harangue », conservant ainsi « jusqu'à ses derniers moments cette sorte de manie ». Il avait gardé entre les mains une pièce de monnaie qu'il remit au bourreau pour ses anciens compagnons d'infortune (c'est le « pour les pauvres » de Victor Hugo). Puis, ajoute notre journal : « Un souffle ! une seconde ! et sa tête était séparée de son col sanglant. »

Après l'exécution, il y eut sur le marché, à l'instar de Paris, une légère émeute déterminée par « la cherté toujours croissante des grains », et « des propos sanguinaires » furent tenus. Victor Hugo n'omet pas d'emprunter ce dernier détail à la *Gazette*, en l'amplifiant quelque peu : « Les gens du marché s'ameutèrent pour une question de tarif et faillirent massacrer un employé de l'octroi. Le doux peuple que vous font ces lois-là ! » — « Doux pays ! » dirait-on aujourd'hui...

*
* *

Je supplie le lecteur qui aura bien voulu me suivre jusqu'ici de ne pas voir, dans les multiples rapprochements qui précèdent, une critique un peu pédantesque des procédés littéraires de Victor Hugo. Mais j'ai pensé qu'il pourrait être intéressant de connaître la véritable physionomie de ce procès célèbre, non moins que de saisir sur le vif la genèse d'une œuvre de maître, et la transmutation, si je puis ainsi parler, d'un plomb vil en or pur par un tel alchimiste... Certes, Claude Gueux, ce misérable dévoyé, voleur, assassin, hôte ordinaire des prisons, ne se doutait guère que son nom et sa vie seraient immortalisés par le plus puissant génie poétique du XIXe siècle, ni que ses sempiternels discours seraient corrigés et transfigurés par la plume d'un Victor

1. Ici, et pour la première fois, Victor Hugo cite formellement la *Gazette* : « Le bourreau le repoussa doucement, dit une relation ».

Hugo. S'il eût pu le pressentir, nul doute que son orgueil infernal n'en eût été satisfait ; peut-être même, qui sait? n'en eût-il pas été autrement surpris. Mais laissons cet homme : au demeurant, nous n'en avons que trop parlé. Demandons nous seulement pourquoi Victor Hugo est allé chercher, dans le compte rendu d'un procès de province, le sujet de l'une de ses œuvres.

Je crois la réponse facile. Ce n'est pas le poète qui a écrit ce livre, ni le romancier, ni le dramaturge, bien que tous les trois s'y retrouvent et y associent leur génie, c'est le philosophe, le philanthrope, l'ennemi acharné de la peine de mort.

Dans la biographie (n'est-ce point une *autobiographie*?) publiée par le « témoin de sa vie », cette question de l'abolition de la peine de mort occupe une place considérable. Le chapitre LII, intitulé *l'Échafaud*, et le chapitre LIII, intitulé *la Suite du dernier jour d'un condamné*, ne comptent pas moins d'une centaine de pages, alors que celui qui traite de *Notre-Dame de Paris*, par exemple, n'en compte qu'une vingtaine. C'était chez Hugo une idée fixe : « Depuis trente-trois ans, il n'a jamais rencontré sur son chemin un échafaud ni un gibet sans affirmer le principe de l'inviolabilité de la vie humaine. » Et l'auteur nous énumère ses multiples et incessants efforts, soit pour amener la réforme de la législation, soit pour arracher au dernier supplice des condamnés de tous les pays du monde.

En 1829, ayant vu, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, le bourreau « répéter la représentation du soir », ce spectacle le révolta à un tel point que, dès le lendemain, il se mit à écrire *le Dernier Jour d'un Condamné*, qui fut achevé en trois semaines. En 1832, il ajouta à ce drame l'éloquente préface qui le précède dans les éditions ultérieures. Nous savons maintenant d'où il tira *Claude Gueux* en 1834. En 1839, il obtient de Louis-Philippe la grâce de Barbès. En 1848, il prononce, à l'Assemblée constituante, un discours retentissant en faveur de l'abolition. En juin 1851, son fils Charles est traduit devant la Cour d'assises de la Seine[1] pour avoir protesté, dans le

1. Voir la *Gazette des Tribunaux* des 11 et 12 juin 1851.

journal *l'Événement*, contre une exécution qui s'était accomplie avec des détails horribles; Victor Hugo demande au président l'autorisation de présenter la défense de l'accusé et saisit cette occasion pour faire un nouveau plaidoyer... contre la peine de mort, — dont la péroraison au moins est admirable :

« Mon fils, tu reçois aujourd'hui un grand honneur, tu as été jugé digne de combattre, de souffrir peut-être, pour la sainte cause de la vérité. A dater d'aujourd'hui, tu entres dans la véritable vie virile de notre temps, c'est-à-dire dans la lutte pour le juste et le vrai. Sois fier, toi qui n'es qu'un simple soldat de l'idée humaine et démocratique, tu es assis sur ce banc où s'est assis Lamennais! Sois inébranlable dans tes convictions, et, que ce soit là ma dernière parole, si tu avais besoin d'une pensée pour t'affermir dans ta foi au progrès, dans ta croyance à l'avenir, dans ta religion pour l'humanité, dans ton exécration de l'échafaud, dans ton horreur des peines irrévocables et irréparables, songe que tu es assis où s'est assis Lesurques! »

L'éloquence du père ne put réussir à sauver le fils, qui fut condamné à six mois de prison. Il était encore détenu à la Conciergerie[1] lorsque son glorieux avocat prit la route de l'exil.

Pendant son séjour à Jersey, nous voyons le poète des *Châtiments* successivement solliciter la grâce d'un Guernesiais condamné à être pendu, — essayer de sauver, aux États-Unis, l'insurgé John Brown, — tenter d'arracher à l'échafaud neuf individus frappés par le verdict du jury belge, — enfin publier à Genève, où se discutait alors, à propos d'un projet de révision constitutionnelle, la question de la peine capitale, une lettre qui résume et reprend, avec une force nouvelle, tous les arguments de la thèse abolitionniste si chère à son esprit et à son cœur... Ces souvenirs n'ont pas un intérêt seulement rétrospectif, puisque Victor Hugo n'a pas réussi dans ses généreux efforts, et puisque, au début du XXe siècle, émarge encore au budget de nos fonctionnaires ce sinistre survivant du moyen âge, le bourreau.

Claude Gueux n'est donc qu'un épisode de cette campagne ardente menée par Hugo, sa vie durant, et, dès lors, qu'im-

1. Voir *Histoire d'un Crime*, tome I, chap. XVIII, page 174.

portait à l'auteur, qu'importait à ses lecteurs, et que nous importe à nous, qui déjà sommes la postérité, si le drame de Clairvaux a été ou non reproduit dans la réalité scrupuleuse de ses détails ?

Oui, Victor Hugo a découpé un fait divers de *la Gazette des Tribunaux* ou de tout autre journal de l'époque, et cela lui a suffi, car il y a trouvé ce que sans cesse il cherchait : un *argument* et un *exemple*. De ce fait divers, peu banal, il est vrai, il a fait une œuvre géniale et palpitante de vie. Pour frapper davantage l'imagination du grand public auquel il s'adressait, pour enfoncer, comme un coin, la conviction dans les esprits rebelles, il lui fallait bien apprêter quelque peu ses personnages. Il fallait que le condamné fût « une figure digne et grave », qu'il eût « une noble et intelligente tête » ; il fallait aussi que l'autre fût « un homme bref, tyrannique, pas méchant, mauvais », qu'il eût « l'entêtement sans l'intelligence » et qu'au moment du crime il présentât « une figure joviale, satisfaite et inexorable ». Il était utile que le meurtrier pût invoquer, pour expliquer son acte, une persécution basse et implacable, qu'il eût été pendant des années humilié, blessé dans ses sentiments les plus chers, torturé « à coups d'épingle » et menacé de mourir de faim. Il fallait, en un mot, qu'à cette interrogation, formulée par l'écrivain après le récit du meurtre : « Lequel des deux était la victime de l'autre ? » le lecteur n'hésitât pas à répondre comme on voulait qu'il répondît.

Ce procédé, que justifie le *Quidlibet audendi* d'Horace, a déjà été étudié ici même[1] par M. Larroumet d'une façon magistrale. Il nous a montré comment Victor Hugo avait « changé en poésie la prose d'un soldat anglais », comment l'ex-sous-officier de l'armée britannique Cotton, « sergent-major authentique et honnête homme », était devenu, dans les *Misérables*, « le faux sergent Thénardier, aubergiste à Montfermeil », et en a conclu que « le romantisme de Victor Hugo est surtout fait de vérité. » Ajoutons seulement : de vérité arrangée.

Tout le monde connaît les dernières pages du livre de Victor Hugo et la véhémente apostrophe qu'il adresse aux

1. Voir, dans la *Revue de Paris* du 15 août 1897, *A Waterloo*, par M. Gustave Larroumet.

législateurs[1]. Après avoir réclamé la suppression de l'échafaud et celle du bagne, il recherche les moyens à employer pour moraliser le peuple et en indique deux, l'école et l'évangile : « Puisque vous êtes en veine de suppressions, supprimez le bourreau. Avec la solde de vos quatre-vingts bourreaux, vous payerez six cents maîtres d'école. Et plus loin : « La France ne sait pas lire, c'est une honte ! » Et pour finir : « Ensemencez les villages d'évangiles. Une bible par cabane. » — Ceci est écrit en 1834, ne l'oublions pas.

Depuis le bagne a disparu, les quatre-vingts bourreaux ont été réduits à un seul, les six cents maîtres d'école et quelques autres trônent dans des façons de palais. la France sait lire ! Mais... la criminalité ne diminue pas, bien au contraire, et le flot de la récidive, selon l'expression consacrée, monte toujours, en dépit des efforts admirables faits par des hommes de bien pour l'arrêter.

Que faire ? Supprimer l'instruction obligatoire, dont l'établissement restera dans l'histoire l'honneur de notre troisième République, et replonger le peuple dans l'ignorance ? Hypothèse purement absurde !... Abolir la peine de mort ? Je crois que dans un siècle on pourra difficilement comprendre que notre époque de science, de civilisation et de progrès ait laissé subsister ce vestige des antiques barbaries ; mais le moment est-il venu de faire ce grand pas ? Notre société peut-elle désarmer devant des monstres, pour ne citer que ceux-là, tels que les Ravachol et les Caserio, et le mot célèbre d'Alphonse Karr n'est-il pas d'une vérité plus frappante que jamais ?... Je m'arrête, car ce n'est pas ici le lieu d'aborder d'aussi graves et d'aussi troublants problèmes.

Et puis, comment oser le faire après l'auteur de *Claude Gueux*, et comment apporter dans la discussion des arguments de la nature des siens ? Un soir, Victor Hugo, se trouvant à l'Opéra, apprend de son voisin de fauteuil, M. de Saint-Priest, que Barbès, arrêté à la suite de l'insurrection du 12 mai 1839, vient d'être condamné à mort par la Chambre des pairs. Sans perdre un instant, il monte au

1. Il est curieux de rencontrer encore dans la *Gazette des Tribunaux* le germe de cette apostrophe. Le compte rendu de l'audience se termine par cette phrase : « *Oh ! gouvernans, instruisez, pour n'être pas obligés de tuer vos semblables !* »

bureau du régisseur, y prend dans un buvard une feuille de papier, et trace, au courant de la plume, ces quatre vers :

Par votre ange envolée ainsi qu'une colombe !
Par ce royal enfant, doux et frêle roseau !
Grâce encore une fois ! Grâce au nom de la tombe !
Grâce au nom du berceau !

Il glisse le papier « dans une de ces enveloppes grises qui servent aux billets de théâtre », la ferme « avec un gros pain à cacheter rouge ». va aux Tuileries, et remet la lettre « au portier ». Le lendemain le roi entrait « tout en larmes » dans une pièce où se trouvait le duc d'Aumale[1], lui tendait le quatrain en disant : « Tiens ! lis cela à ta mère », et envoyait au poète cette réponse digne de la supplique : « La grâce est accordée, il ne me reste plus qu'à l'obtenir. » Il ne l'obtint pas ; mais, contre l'avis de ses ministres, il l'accorda.

JULIEN BREGEAULT

1. Voir la notice lue le 19 mars 1897 à l'Académie française par le duc d'Aumale, sous ce titre : *Le roi Louis-Philippe et le droit de grâce.*

THAÏS ET SÉRAPION

AU MUSÉE GUIMET

— LA LÉGENDE ET L'HISTOIRE —

Un égyptologue français, artiste et savant tout ensemble, commençait en 1896 une « campagne de fouilles » dans les environs d'Antinoé. M. Gayet se proposait d'apporter une contribution intéressante à l'histoire des religions; il espérait trouver, parmi les ruines de la cité hadrienne, les documents nécessaires pour expliquer la diffusion en Grèce du culte isiaque et du symbolisme égyptien. Dès les premières fouilles, M. Gayet dégagea un temple de Ramsès II, puis quelques édifices de la période gréco-romaine, mais il ne rencontra point ce qu'il cherchait.

Il ne reste rien ou presque rien de la ville construite, l'année 132 de notre ère, en mémoire d'Antinoüs, sur l'emplacement d'une ville pharaonique. On prétend que les moines de la Thébaïde, gens d'une vertu peu sociable, regardaient Antinoé comme une autre Sodome, un lieu de scandale et de perdition : ne pouvant la purifier d'un seul coup, ils l'incendièrent. Mais une Antinoé souterraine, lentement enrichie par la mort, une immense nécropole, s'étendait sous les sables du désert, jusqu'aux contreforts des montagnes arabiques. Là, dans les cimetières différents ou « quartiers », formés par les ramifications de ces montagnes, reposaient les Égyptiens de la douzième dynastie (2500 ans avant J.-C.), dont

les sarcophages en bois de cèdre contenaient le mobilier funéraire du « double » (l'âme attachée à la momie, et vivant près d'elle d'une vie obscure, toute en simulacres), — les Égyptiens de la basse époque, dont les sarcophages à masque de plâtre sont ornés de peintures représentant des scènes du rituel, — et la population défunte de la ville nouvelle, les citoyens d'Antinoé, corps innombrables enveloppés de linceuls et de bandelettes, couchés directement dans le sable, les plus vénérables ou les plus riches occupant de petits caveaux en briques crues à voûte cintrée ou surbaissée.

M. Gayet poussa d'abord ses sondages à travers les quartiers les plus voisins de la ville, puis il attaqua les cimetières pharaonique, gréco-romain, byzantin et copte (1897-1900). Il recueillit des marbres, des bronzes, des cuirs ouvrés, des costumes, des panneaux de tapisserie qui permettaient de reconstituer la civilisation, les mœurs, et les arts du IVe siècle après Jésus-Christ. Enfin, pendant la sixième campagne de fouilles (1900-1901), il gagnait la bourgade de Cheikh-Temaï, à deux lieues d'Antinoé, et s'enfonçait vers l'est, dans les replis de la montagne.

Il découvrit deux tombes, placées au centre d'un quartier funéraire gréco-romain, entourées d'une agglomération de sépultures. Cette disposition particulière annonçait l'importance sociale du mort, sa noblesse ou ses grands mérites. L'une des tombes, — la mieux conservée, — simple caveau percé d'une porte étroite et basse, présentait une voûte à plein cintre appuyée sur des murs de quarante-cinq centimètres. Dans cette gaine de briques, à peine plus large qu'un cercueil, une femme gisait sous les mille plis de ses linceuls en toile rousse, maintenus par une armature de roseaux ; de longues palmes tressées encadraient sa forme rigide. Autour de sa tête voilée, de menus objets religieux, croix ansée, étuis à gobelets, petites corbeilles à hosties, étaient posés dans l'ampleur des linceuls. Au fond du caveau, sur une niche, en retrait, grossièrement enduite de stuc, on distinguait, en lettres rouges, un mot presque effacé : *Thessal...* et le nom de la morte : *Thaïs*.

A quelques centaines de mètres, l'autre caveau, du même type que le précédent, contenait un squelette d'homme, vêtu de la robe monacale, du manteau noir et de l'étole en cuir

des anachorètes, chaussé de souliers à brides et à clous, le buste et les membres chargés de colliers, de ceintures et d'anneaux en fer massif. Un bâton, recouvert de cuir, rappelait le bâton que saint Antoine légua à saint Macaire, son disciple, et dont les solitaires de Scété et de Nitrie se partagèrent les morceaux. Une jarre demi-brisée, enfouie dans le sable, portait le nom très lisible de Sérapion.

M. Gayet avait-il exhumé sainte Thaïs et Sérapion le Scolastique? Ne serait-ce pas la belle courtisane d'Alexandrie et le supérieur des couvents de la Haute-Égypte, l'ami du patriarche Athanase, que tout Paris est allé voir, ces dernières semaines, au musée Guimet? On dit bien que plusieurs ermites reprirent par ferveur le nom de Sérapion, et que Thaïs a vécu seulement dans les songes de Marbode, évêque de Rennes, au XIIe siècle, qui fit son éloge en vers latins. Mais tant qu'on n'aura pas établi l'état civil des mystérieuses momies, ne repoussons pas l'hypothèse la plus charmante, — sinon la plus vraisemblable, — hypothèse que semblent confirmer la situation des caveaux, la coïncidence des noms et des dates, et les palmes — symbole de béatification — entourant le corps de Thaïs,

*
* *

Sérapion le Scolastique et Thaïs d'Alexandrie étaient contemporains. En 340, Sérapion, évêque de Thmuis, gouvernait les couvents de la Thébaïde. Il assistait au concile de Nicée en 347. Les livres qu'il écrivit pour confondre les Ariens excitèrent la fureur de Constance. Exilé, il vécut de la vie érémitique, jusqu'à la date incertaine de sa mort.

C'était le temps des miracles. Le soleil du paganisme déclinait au ciel occidental, et les peuples, tournés vers l'Orient, saluaient une aube nouvelle. Les monastères naissaient du désert comme les palmiers; chaque grotte de la montagne abritait un anachorète. Une sainte folie conduisait au bord du Nil, dans les sables affreux de Scété, dans les rochers arabiques, les plus illustres citoyens des provinces chrétiennes. L'ami de saint Augustin, Potitianus, lisant la vie de saint Antoine, méditait de renoncer à ses charges, de quitter le service de l'empereur, pour se réfugier dans la solitude.

Les moines qui commençaient de marcher dans la voie de la perfection se réunissaient en communautés, sous la direction d'un abbé qui les rompait aux durs exercices de la vie spirituelle. D'autres s'établissaient au cœur du désert, près d'un dattier et d'une fontaine qui leur fournissaient l'aliment indispensable à la réfection du corps. Hilarion mangeait quinze figues par jour; « mais ces quinze figues lui paraissant une nourriture trop sensuelle, il commença dès l'âge de vingt et un ans à manger des lentilles détrempées, puis du pain d'orge avec de l'eau. » — « Je ne mange que du pain et du sel, disait Palémon, je n'use ni d'huile ni de vin. Je veille la moitié de la nuit, et j'emploie ce temps à chanter des psaumes ou à méditer l'Écriture. » Et saint Macaire encourageait ainsi ses disciples : « J'ai passé vingt ans sans jamais ni boire, ni manger, ni dormir autant que je l'aurais voulu : car je ne prenais qu'une certaine quantité de pain que je pesais; je mesurais mon eau et, m'appuyant contre une muraille, je prenais le peu de sommeil dont je ne pouvais me passer. » Quant à saint Antoine, « pour rendre inutiles les attaques du démon, il veillait jusqu'à passer des nuits sans fermer l'œil; il ne mangeait qu'une fois le jour, ou de deux en deux jours, et quelquefois il restait trois jours sans manger. On lui apportait du pain deux fois l'an, car dans la Thébaïde on en faisait qui se conservait même une année entière... Son lit était une natte. Son habit consistait en un cilice, une *mélote* ou manteau de peau de mouton, une ceinture et un capuce. Jamais il ne se frottait d'huile, ni ne prenait de bain, ce qui était une grande austérité pour le pays. »

Le jeûne et la prière, les macérations effrayantes, n'éloignaient pas toujours les démons. Une armée de Belzébuths et d'Astaroths s'acharnait sur les pauvres moines, leur présentant des images de monstres, de brigands ou de belles femmes nues. Quelquefois, les diables battaient saint Hilarion comme plâtre, mêlaient du sable ou de la cendre à ses lentilles, le tourmentaient par des farces dégoûtantes. Aussi les vrais anachorètes redoutaient-ils la plus légère occasion de scandale et de divertissement; en particulier, la conversation des personnes curieuses et de médiocre piété. Un jeune ermite, du nom d'Abraham, disciple de Sisoès, voulait mener près d'un

lieu habité son maître infirme et quasi centenaire. « Allons où vous voudrez, dit le vieillard, pourvu qu'on n'y trouve point de femmes. — Et où n'y en a-t-il point? répondit le disciple, si ce n'est dans le désert? — En ce cas, restons au désert », dit Sisoès.

Saint Antoine congédiait poliment les indiscrets : « Comme les poissons meurent lorqu'ils sont longtemps sur terre, de même les solitaires, en s'arrêtant avec vous, sentent s'affaiblir leur vertu. Et nous ne devons pas avoir moins d'impatience de rentrer dans la solitude que le poisson de rentrer dans l'eau. » Malgré la rigueur du régime, ces fakirs chrétiens arrivaient à la plus extrême vieillesse sans décrépitude. Saint Antoine, âgé de quatre-vingt-dix ans, songeait qu'il était seul dans la Thébaïde et qu'aucun homme avant lui n'avait pu vivre complètement solitaire : Dieu lui fit connaître la présence d'un ermite beaucoup plus parfait que lui, et lui commanda d'aller voir l'anachorète Paul, déjà vieux de cent treize ans, et qui habitait une grotte lointaine de la montagne; Antoine se mit en route. Après deux jours de marche, une louve le guida jusqu'à la retraite de saint Paul. Les deux vieillards se saluèrent, et Paul demanda : « Comment va le genre humain? Fait-on de nouveaux bâtiments dans les anciennes villes? Par qui le monde est-il gouverné? Y a-t-il encore des hommes assez aveugles pour adorer les démons? »

« Comme ils parlaient de la sorte, ils virent sur un arbre un corbeau qui, volant doucement, vint mettre un pain devant eux et se retira : « Voyez, dit Paul, la bonté du Seigneur : il y a soixante ans que je reçois tous les jours la moitié d'un pain, mais, à votre arrivée, Jésus-Christ a doublé la portion. »

Antoine regagna son ermitage. « Malheureux pécheur que je suis, disait-il en se frappant la poitrine, je ne mérite pas de porter le nom de solitaire! J'ai vu Élie, j'ai vu Jean dans le désert, j'ai vu Paul dans le paradis! »

Le lendemain, il eut une vision : parmi les anges, les prophètes et les apôtres, Paul, tout éclatant de lumière, montait au ciel. Antoine comprit le sens de cette vision... Il retourna sur ses pas et trouva le centenaire agenouillé près de la grotte, la tête levée, les mains étendues vers le ciel : le premier ermite était mort dans l'attitude de la prière... Saint

Antoine enveloppa le corps dans un manteau que saint Athanase d'Alexandrie lui avait donné autrefois; mais, n'ayant pas d'outils pour creuser la terre, il était très affligé. Deux lions, arrivant fort à propos, grattèrent le sol avec leurs ongles et firent une fosse capable de contenir un corps.

Saint Antoine, saint Jérôme, et beaucoup de leurs compagnons, étaient de noble naissance, et le seul désir de la vie contemplative les conduisait au désert. Pourtant les solitaires de Thébaïde se recrutaient aussi dans le bas peuple, et d'étranges circonstances décidaient parfois de leur vocation.

Tel ce Paul le Simple, qui était un bon laboureur, déjà mûr, et marié à une femme trop jeune et trop jolie. Les infortunes conjugales du brave homme réjouissaient tous ses voisins. Un jour, revenant des champs plus tôt que de coutume, Paul le Simple surprit sa femme en adultère. Il ne tua personne, ne fit pas de bruit et s'en alla trouver saint Antoine, qui le prit pour son fils d'élection et disciple préféré :

Fit-il pas mieux que de se plaindre?

Dieu lui accorda de guérir les malades et les démoniaques, et — peut-être — les femmes possédées par les démons d'amour.

Plus bizarre encore fut la conversion de saint Moïse d'Éthiopie, hercule noir aux appétits formidables, grand ivrogne et grand larron. Il fut esclave, puis devint chef de brigands, et, tardivement touché par la grâce, il fit pénitence au désert de Scété. Quatre voleurs l'assaillirent, un jour, dans sa cellule : Moïse les prit tous quatre, les lia comme une botte de paille et les porta sur son dos jusqu'à l'église où ses frères étaient assemblés. « Les voleurs, confus, avouèrent leur faute devant Dieu, et, apprenant que celui qui les avait traités ainsi était Moïse, le fameux chef de brigands..., ils glorifièrent Jésus-Christ et devinrent par la suite d'excellents solitaires. »

Ce furent d'excellents solitaires de cette espèce, apparemment, qui, cédant à la puissance de l'habitude, incendièrent la ville d'Antinoé.

Sérapion le Scolastique était-il de mœurs plus douces? Lorsqu'on examine son squelette, exposé dans la vitrine du musée Guimet, on reconstitue aisément l'aspect et le caractère du

personnage. Cet homme exténué de jeûnes, écrasé sous le poids de ses ceintures, de son carcan, de ses anneaux, drapé de la robe noire à capuchon, le bâton gainé de cuir à la main, devait épouvanter les femmes errantes aux environs d'Antinoé. J'imagine que Thaïs elle-même n'osait pas lui sourire.

*
* *

L'origine de Thaïs ne nous est point connue; d'après l'inscription du caveau, il semblerait qu'elle fût née en Thessalie, au pays des sorcières et des métamorphoses. Nous ignorons tout de sa jeunesse et de ses amours. Les hagiographes qui ont écrit la vie des pécheresses ne considéraient que le bien des âmes : plus soucieux d'édifier que de divertir, ils supprimaient de leurs pieux récits tout détail, description ou commentaire, propre à divertir l'imagination du lecteur. Ils imitaient l'Évangéliste qui ne nous apprend rien de Marie-Magdeleine. Celle qui versa sur les pieds de Jésus un parfum moins précieux que ses larmes, nous la confondons avec Marie, sœur de Marthe et de Lazare, Marie de Béthanie, que possédaient sept démons. En réalité, elle demeure énigmatique et mystérieuse, à jamais voilée de ses longs cheveux.

Ainsi, d'une seule phrase discrète, les panégyristes chrétiens révèlent et déplorent les fautes de Marie l'Égyptienne, de Pélagie d'Antioche et de Thaïs. L'histoire de ces pénitentes commence au matin de leur conversion. Pourtant, malgré les cilices, les jeûnes, les macérations, les noms de ces repenties éveillent dans les esprits une curiosité tout humaine, qui ne va pas sans une amoureuse douceur. Elles paraissent plus femmes que les autres saintes. Mortes et béatifiées, elles continuent de charmer les hommes, et c'est la revanche de Satan.

Dans le célèbre roman de M. Anatole France, Thaïs est une délicate figurine, grecque par la volupté décente, la nuance et le contour, chrétienne par l'inquiétude et la mélancolie, suprême incarnation de la grande Hélène. Dans les *Actes des Saints*, dans la *Légende* de Jean de Voragine, Thaïs apparaît comme une silhouette hiératique, un peu effacée, sur fond d'or.

« Elle avait reçu les premiers principes de la religion », — dit Mézengui, un digne homme qui rédigea, d'après les documents bollandistes, une *Vie des Saints* fort estimée au commencement du XVIIIe siècle ; — « elle croyait en Jésus-Christ, mais ces vérités se trouvaient étouffées en elle par l'amour du plaisir et le désir du gain, de sorte qu'elle n'était chrétienne que de nom et n'avait qu'une foi stérile. Une grande beauté, de l'esprit et une mauvaise éducation furent cause de sa perte. Se voyant recherchée par beaucoup de jeunes gens débauchés, elle se livra au mal et y entraîna une infinité de personnes. Dieu eut pitié d'elle et lui envoya Paphnuce, célèbre anachorète de la Thébaïde... »

Mézengui ne raconte pas les détails assez piquants de cette entrevue que Jean de Voragine décrit tout au long dans la *Légende dorée*. L'abbé Paphnuce, pour entrer chez la courtisane, revêt un habit séculier et se munit d'une pièce d'argent. Thaïs prend d'abord l'argent, puis elle introduit dans sa chambre le visiteur inconnu, et lui montre un lit « couvert de riches étoffes ». Mais Paphnuce témoigne une étrange crainte d'être vu. « Allons, dit-il, dans un appartement plus reculé. » De chambre en chambre, sa frayeur croît, et sa répugnance, et l'étonnement de Thaïs. Il semble redouter quelque surprise : « Si c'est Dieu que tu crains, dit la courtisane, il n'y a aucun endroit qui soit caché à ses regards. » Cette parole est l'occasion d'un beau discours que prononce Paphnuce. Il interroge la pécheresse, et celle-ci, touchée par la grâce, confesse la divinité de Jésus-Christ.

« Elle se jeta aux pieds de Paphnuce, les yeux baignés de larmes, et lui dit :

» — Mon père, ordonnez-moi telle pénitence que vous jugerez convenable : car j'espère que Dieu me fera miséricorde par vos prières. Je vous demande seulement trois heures, et, après cela, je me rendrai où il vous plaira, et j'exécuterai tout ce que vous me commanderez.

» Paphnuce lui prescrivit tout ce qu'elle avait à faire et lui marqua le lieu qui devait lui servir de retraite, aussitôt que le terme qu'elle lui avait demandé serait expiré. Thaïs employa ces trois heures à ramasser tout ce qu'elle avait acquis par ses péchés, d'or, d'argent, d'habits et de meubles ; puis,

en ayant fait un monceau au milieu de la ville, elle y mit elle-même le feu devant tout le peuple, et invita ceux qui lui avaient fait ces présents, et qui avaient été les complices de ses crimes, à l'imiter dans son sacrifice et dans sa pénitence[1]. »

On retrouve dans l'histoire de Thaïs les thèmes principaux et plusieurs scènes du roman d'Anatole France. Paphnuce conduit Thaïs au plus prochain monastère de filles et l'enferme dans une espèce de cachot dont la porte est scellée avec un sceau de plomb, « comme s'il eût voulu en faire son sépulcre ». « Mon Père, demande la pénitente, enseignez-moi comment je dois prier Dieu. » Et l'ermite, d'un ton de colère : « Vous n'êtes pas digne de proférer son saint nom, ni d'élever vos mains vers le ciel. Contentez-vous de regarder du côté de l'Orient et de répéter souvent ces paroles : « Vous qui m'avez formée, ayez pitié de moi. »

Trois ans écoulés, Paphnuce va consulter saint Antoine et lui demande s'il faut libérer la recluse. Le « père des solitaires » et ses disciples passent la nuit en méditation : Dieu, qui parle au cœur des humbles, révèle à Paul le Simple que la place de Thaïs est marquée dans le ciel. Paphnuce reprend le chemin du monastère. Il brise le sceau de plomb et il appelle Thaïs : « Sortez, ma fille, Dieu vous a fait miséricorde. » Elle répondit : « Je le prends à témoin que, depuis que je suis entrée ici, j'ai mis tous mes péchés comme en un monceau devant mes yeux... Je n'ai point cessé de les considérer et de pleurer. — C'est pour cela, ma fille, que Dieu vous les a remis. » Thaïs quitta donc le cachot pour vivre parmi les autres religieuses; mais le Seigneur la retira du monde quelques jours après sa délivrance.

La légende ne nous apprend pas ce que devint l'abbé Paphnuce. S'il faut en croire M. Anatole France, les mêmes démons qu'il avait chassés de la courtisane s'emparèrent de l'exorciste : réfugié dans un tombeau, tourmenté de tentations effroyables, Paphnuce comprit trop tard qu'aucun homme, fût-il moine de la Thébaïde, ne pouvait approcher Thaïs impunément.

1. Mézengui.

*
* *

Si M. Gayet découvre jamais la momie de l'abbé Paphnuce, et la transporte au musée Guimet, Sérapion dira sans doute à son confrère que Thaïs n'est plus redoutable, et qu'un ermite peut dormir près d'elle sans émotion et sans péril. Sous le verre qui les protège, le manteau du saint homme touche presque la robe de la courtisane, et les os de Sérapion ne tressaillent point! Il est vrai que Thaïs est bien changée.

Quel que soit le talent des embaumeurs et la vertu des aromates, seize siècles modifient cruellement une jolie femme. Une image définitive se substitue aux confuses images que nous suggérait ce nom de Thaïs. Ce n'est plus ni la statuette tanagréenne modelée par M. Anatole France, ni la gauche et raide figure peinte par Jean de Voragine sur le parchemin doré des légendes. C'est, hélas! un visage couleur de bitume, où l'orbite de l'œil creuse un trou noir, où la mâchoire édentée ébauche un affreux rictus; ce sont deux pauvres jambes comme sculptées dans du bois brun, deux pieds informes, rongés, qui retiennent mal les toutes petites pantoufles en cuir gaufré et verni. C'est une épaisse chevelure fauve, crevant par places la gaze carminée du voile, une chevelure déjà mélangée de ces fils blancs qui décèlent les premières atteintes de l'âge — et peut-être les secrètes raisons du repentir de Thaïs.

Les vêtements de la morte sont à peine altérés. La tunique de dessous, en toile blanche bordée de velours bleu, a pris une teinte écrue. Sur la robe de léger lainage maïs, garnie d'un biais d'étoffe pourpre, ornée de médaillons jaunes et verts, qui forment la bordure et l'empiècement, une étole de soie bleue à dessins jaunes tombe derrière et devant. Une sorte de bandeau, en tissu de lin brodé d'appliques avec animaux passants et rinceaux, encadre la face. Un gros bourrelet de chenille multicolore simule un diadème sur le front. Le voile de gaze groseille tombe jusqu'à mi-corps. Un collier d'améthystes et de saphirs glisse dans les plis de la tunique et soutient un pendentif de nacre, d'émeraudes, de rubis et de topaze brûlées... La courtisane convertie n'avait donc pas

détruit tous ses trésors? N'est-ce pas, ce collier qui imite les nuances des bluets et des violettes, les nuances changeantes des yeux bleus, n'est-ce pas le dernier souvenir d'un amant très aimé? Quel citoyen d'Alexandrie ou d'Antinoé l'attacha sur la gorge fraîche de la Thessalienne? Quelle confidente le rattacha au cou du cadavre, avant de plier les linceuls, et plaça dans les mains jointes ce petit bouquet symbolique, les fleurs de l'éternelle espérance, immortelles des sables et roses de Jéricho?

Les objets familiers chers à la défunte sont disposés autour d'elle : poteries, compteur à prières, croix grecque, croix ansée, étuis à gobelets, minuscules corbeilles où l'on distingue des fragments de verre et des miettes de pain. Étaient-ce les « vases sacrés » dont parle saint Jérôme quand il dit : « Nul n'est si riche que celui qui porte le corps de Jésus dans une corbeille de jonc et son corps dans un vase de verre »?

Toutes les momies, compagnes de Thaïs, dont j'aperçois, dans les proches vitrines, les faces noirâtres et les suaires étalés, gardent ainsi, avec leurs riches atours, quantité de bibelots.

Voici la dame Uraiona, parée de ses trois tuniques et d'un mantelet de toile, chaussée de bas tricotés et de souliers noirs. Cette matrone emporta dans le sarcophage trois linceuls, des filets de tête et de visage, et dix-huit tuniques de mousseline transparente, brodées de scènes mythologiques et d'animaux en vert et bleu, dix-huit tuniques pareilles à la pellicule brillante et jaune de l'oignon.

Voici la joueuse de flûte, avec son collier en pâte de verre, et la petite brodeuse Euphémie, qui mourut adolescente. La peau desséchée laisse saillir les tendons du visage et du cou; la main brune, intacte, semble se crisper pour dévider la laine. La brodeuse repose parmi les outils de son métier : ses parents enveloppèrent dans les plis du linceul la quenouille et les fuseaux, le coffret, le nécessaire à ivoire, les peignes « à serrer les tissus », les aiguilles à écarter les fils de la trame... Ils n'oublièrent pas les amulettes gnostiques, enfermées dans un châle à médaillons. — Euphémie la brodeuse et Thaïs... N'est-ce pas Jenny l'ouvrière et la Dame aux Camélias, et n'y a-t-il pas dans le hasard de cette rencontre un sujet de romance, ou plutôt le thème d'une touchante épigramme pour l'Anthologie?

Il faut admirer encore la momie si bien conservée (vitrine n° 1), ses cheveux d'un brun roussi, en touffes bouclées sur l'oreille, sa bouche entr'ouverte comme pour un appel, ses dents parfaites. Plus loin, deux enfants coiffés de bonnets de toile, parés de colliers en coquillages; à leurs pieds, leurs poupées favorites et le trousseau de ces poupées, composé de trois robes et deux bonnets mignons, œuvre d'une sœur aînée ou d'une jeune mère.

Une personne encore plus intéressante, c'est la maîtresse d'école en tunique rayée, en châle orange. Deux écritoires, — bois et bronze vert-de-grisé, — un étui à calames, des planchettes constituant les feuillets et la couverture d'un livre, paraissent indiquer la profession de la défunte. Le texte du livre, écrit à la pointe sur une mince couche de cire, donne des leçons de mathématiques, de grammaire et de géographie.

Mille choses gracieuses ou bizarres sollicitent l'attention : lampes en forme de poisson, plats émaillés, poteries, bijoux, bourses en filet; un linceul peint, déployé contre la muraille, représentant une femme au visage régulier, aux grands yeux placides, qui rappelle certaines figures de Raphaël, et ces accessoires de toilette, bigoudis en cheveux naturels, frisés au petit fer, peignes, bracelets, ceintures, et cette merveilleuse collection de vêtements féminins!

Il est désormais très facile de reconstituer par la pensée, et même de copier les modes du IVe siècle. Nous savons que les dames d'Antinoé portaient des cheveux postiches, des voilettes ou filets de visage, des pantoufles, des bottines à tige montante, des souliers à bride de cuir, des souliers à lacets, nervés, gaufrés, dorés comme de belles reliures. Elles connaissaient l'élégance sans luxe, et non pas le luxe sans élégance. Leurs toiles et leurs mousselines n'étincellent pas d'or et d'argent, mais l'art des brodeuses, un art discret, sobre, ingénieux, embellissait le lin et la laine. J'ai vu là des broderies à fils tirés, d'autres broderies imitant notre point de Gobelins, — des médaillons encadrant les figures symboliques du Printemps et de l'Hiver, qui n'eussent pas déparé une robe de Joséphine. — Beaucoup de scènes mythologiques, des personnages nus, des animaux, oiseaux et crocodiles, des pastilles et des amandes, des entre-deux florescents, des

colombes, des croix nimbées, l' « arbre de vie ». Quelques empiècements découpés, avec « pièces d'épaule », ressemblent aux broderies russes et roumaines. L'exquise fantaisie de ces dessins, les nuances si vives et si douces des fonds, inspireraient fort heureusement nos dessinateurs sur étoffes. Une écharpe de linon bleu foncé à ramages beiges; une autre écharpe blanche brodée d'oiseaux bleus et verts, éclatants et doux comme les plus beaux velours; la tunique de l'institutrice, ces bandes d'un brun rosâtre délicieusement fané, semées de petites feuilles stylisées dans les tons vert, fauve, turquoise, rappellent les motifs les plus charmants de l' « Art nouveau ».

Les Parisiennes de 1901 circulent dans la rotonde du musée. Elles traînent des soies légères, des batistes fleuries; leurs cheveux bouffants, leurs chapeaux larges et plats augmentent le volume apparent de leur tête. Des corsets perfectionnés leur font une silhouette uniformément cambrée, tendue, sans gorge, ni hanches, ni ventre. Elles sont jolies, pourtant, plus jolies que belles, et très capables de damner un ermite.

Penchées sur la vitrine de verre, elles étudient chaque pli du vêtement de Thaïs. Elles pensent... A quoi?... A la vanité de nos vanités, aux transformations lamentables des beaux corps dans le sépulcre, au conseil de Ronsard :

Pour ce aymez-moy, cependant qu'estes belle...

Non : la méditation de nos contemporaines, devant la momie grimaçante et noire de la belle courtisane, n'a rien de mélancolique. Chacune, satisfaite d'elle-même, songe en son cœur :

« Oui, certainement, avec ses molles tuniques, ses bandes bleues en étole, ses babouches de cuir doré, son collier à pendentif, ses cheveux blonds sous le voile groseille, Thaïs n'était pas mieux habillée que moi ! »

MARCELLE TINAYRE.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

LIVRES NOUVEAUX

LA CINA, par Louis Bertrand.

Nos lecteurs se rappellent cette œuvre colorée et puissante, *le Sang des Races*, qui imposa du premier coup le nom de l'auteur à l'attention des lettrés et du grand public. *La Cina* est, de même, un roman abondant et plein. M. Louis Bertrand n'a point quitté cette Afrique du Nord « où la lumière crée un perpétuel décor, où les races — les plus élégantes du monde — ont conservé le secret des nobles attitudes ». L'auteur a vécu longtemps parmi les personnages qu'il nous présente ; il les a longuement observés et il a surpris, sur leurs visages passionnés, les aspirations de leurs âmes promptes et vigoureuses. On voudra, sans doute, découvrir en ce livre des allusions à des événements tout contemporains ; l'auteur nous affirme en sa préface que la conception de son œuvre précéda la réalité. Il ne revendique comme sienne aucune des opinions exprimées par ses personnages ; il leur a seulement fait dire en son livre ce qu'ils disent chaque jour dans la vie. Il n'a voulu faire qu'une œuvre ardente et belle : il a pleinement réussi.

LES GRANDES OMBRES, par Louis Ratisbonne.

On a recueilli pieusement en ce volume un certain nombre de sonnets et de poèmes consacrés par Louis Ratisbonne à la gloire des « grandes ombres », à Victor Hugo, à Corneille, au Camoëns, à Jeanne d'Arc et à la chaste muse d'Alfred de Vigny. Ce volume contient encore des poésies diverses, et une des premières œuvres de Louis Ratisbonne, *Au Printemps de la Vie*, épuisée depuis 1865 et qu'on n'avait pas réimprimée. Il faut admirer dans tous ces vers une inspiration toujours noble et sincère. On ne lira pas sans émotion la dernière pièce des *Poésies diverses*, cette rêverie triste, *Par un beau Jour*, où Louis Ratisbonne évoquait encore, l'année dernière, cet éternel rêve des poètes, qui danse autour d'eux comme « un feu follet » et les accompagne jusqu'au tombeau.

LA JEUNESSE D'UNE MARQUISE, par madame Octave Feuillet.

Quelle triste jeunesse ! Et comme l'héroïne gravit un dur calvaire ! Mariée à quinze ans au marquis d'Orcy, aussitôt délaissée, outragée tous les jours par cet homme brutal et grossier, véritable bourreau domestique, la pauvre jeune femme espère du moins trouver dans l'amour de sa fille une raison de vivre. Mais l'enfant n'aime pas sa mère ; toute petite, elle repousse déjà ses caresses, et, plus tard, quand le père est parti, elle part à son tour. Et, sans doute, après ces terribles années d'épreuves, la marquise d'Orcy finira bien par refaire son existence, et par être heureuse, elle aussi : on ferme ce livre douloureux sur cet espoir, sur cette certitude.

CONTEURS FLORENTINS DU MOYEN AGE, par Emile Gebhart.

La plus grande partie de ce volume est, comme il convient, consacrée à Boccace. Et sans doute l'Italie avait des conteurs, bien avant l'auteur du *Décaméron* ; on connaît au moins le mystérieux *Novellino* et les moralités de maître Francesco da Barberino. Mais c'étaient là des modèles très imparfaits, et Boccace transforma le genre. La *Nouvelle* sortie de ses mains paraîtra le premier grand monument littéraire de la Renaissance. L'Italie du XIVe siècle peut contempler en lui « l'image de sa civilisation, le spectacle ironique de ses faiblesses de cœur, la satire de ses passions et de ses violences ». M. Émile Gebhart nous découvre cette œuvre légère et profonde : il nous en explique les origines ; il nous montre avec quel art subtil Boccace fit son miel de toute chose. Le livre se termine par un curieux chapitre consacré à la *Commedia dell'arte* et à Franco Sacchetti, l'ami de Boccace, et le plus original, après lui.

VOYAGE EN PATAGONIE, par le comte Henry de la Vaulx.

Certains ouvrages anglais où l'on représentait la Patagonie comme un vrai pays de Cocagne, éveillèrent la curiosité du comte Henry de la Vaulx, et c'est à la suite de ces lectures qu'il sollicita une mission du Ministère de l'Instruction publique. Il est revenu sans déception de ce long voyage au bout de l'Amérique : il en a rapporté d'admirables collections zoologiques, entomologiques, paléontologiques et anthropologiques ; il en a rapporté aussi de précieux renseignements sur un pays presque ignoré, l'un des plus fertiles et des plus riches qui existent. Ce livre est vivant et pittoresque : l'auteur a su voir ; il excelle à décrire et à raconter, d'un style toujours rapide : il a ramassé en ce volume alerte toutes les fortes sensations d'un voyage pénible et souvent dangereux.

GOUVERNEUR DE PRINCES, 1739-1830, par M. de Chabreul.

Le « Gouverneur de princes » dont il est question en ce volume est la célèbre madame de Genlis. On sait que M. le duc de Chartres lui avait confié l'éducation de trois jeunes princes, le duc de Valois, le duc de Montpensier, et le duc de Beaujolais. C'était une femme remarquable. On trouvait, dit Barrère, dans sa conversation « l'instruction jointe à l'esprit, le bon ton mêlé aux connaissances les plus étendues... de la grâce dans l'esprit, l'absence de préjugés, l'observation fine, le jugement plein de justesse et une maligne appréciation des talents. » Sa vie méritait d'être racontée par le détail ; on en trouvera le récit dans cet intéressant volume qui éclaire surtout d'un jour inattendu la société et la cour du XVIIIe siècle.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 13074-7-01. — (Encre Lorilleux).